SOCIETE AUGUSTIN BARRUEL

✔ CENTRE D'ETUDES ET DE RECHERCHES
SUR LA PENETRATION ET LE DEVELOPPEMENT
DE LA REVOLUTION DANS LE CHRISTIANISME

✔ Courrier : 62, Rue Sala 69002 LYON

SOMMAIRE N° 24

SOMMAIRE N° 1

SOMMAIRE N° 2

SOMMAIRE N° 3

SOMMAIRE N° 4

SOMMAIRE N° 5

SOMMAIRE N° 6

SOMMAIRE N° 7

SOMMAIRE N° 8

SOMMAIRE N° 9

SOMMAIRE N° 10

SOMMAIRE N° 11

SOMMAIRE N° 12

SOMMAIRE N° 13

SOMMAIRE N° 14

SOMMAIRE N° 15

SOMMAIRE N° 16

SOMMAIRE N° 17

Gnose et classicisme

La pénétration de l'Humanisme païen de la Renaissance en Occident fut une prodigieuse invasionde Gnose kabbaliste dans l'Eglise[1]. Celle-ci se laissa gagner, sans réagir, par cette nouvelle mode qui lui parut la quintessence de la civilisation. De mauvais papes, traîtres à la foi chrétienne, ont jeté tout le poids de leur prestige et de leur autorité spirituelle dans la balance de Satan pour troubler les intelligences et pervertir les moeurs. Le pire de tous fut Léon X, pape complètement paganisé qui eut du mal à ne pas adorer Jupiter à la place de Jésus Christ.

Le geste de Luther, brûlant la bulle pontificale qui le condamnait, éclata comme un coup de tonnerre dans un ciel serein et lumineux. Il annonçait l'orage qui allait s'abattre sur l'Europe par la faute d'une hiérarchie inconsciente et profondément imprégnée de naturalisme païen.

C'est alors que des papes courageux, surtout des moines couronnés de la tiare, entreprirent cette oeuvre gigantesque du Concile de Trente pour réveiller l'Eglise de sa torpeur et lui redonner le vrai sens de sa mission. A Trente, les Pères du Concile étaient réunis autour de deux livres qui leur servaient de référence constante pour leurs travaux : la Bible et la Somme théologique de St Thomas d'Aquin. Ils avaient bien compris que, pour redonner vigueur à la Foi contestée, il fallait un retour à la scolastique thomiste. Dans les séminaires qu'ils ont demandés aux évêques d'ouvrir dans chaque diocèse, ils ont imposé l'obligation pour les maîtres d'enseigner la philosophie et la théologie selon la méthode de St Thomas.

Hélas ! En France, par suite de l'atmosphère gallicane dans laquelle baignait le clergé, les décisions de ce Concile ne furent pas enregistrées par le Parlement. Cependant les évêques français, fidèles aux intentions du Vatican et soucieux de protéger la Foi catholique et de la promouvoir contre les Réformes, introduisirent la philosophie et la théologie de St Thomas dans leurs séminaires. De sorte que l'élite du clergé français, à partir du Grand Siècle, reçut une solide formation religieuse.

Comment se fait-il donc que Paul Hazard, dans son livre essentiel, "La Crise de la conscience européenne", affirme que dès 1660, c'est-à-dire dès le milieu du Grand Siècle, l'élite intellectuelle est déjà imprégnée des modes de penser et des idées subversives qui vont se répandre durant tout le XVIII siècle et préparer la Révolution ? Il énumère une multitude d'ouvrages en général imprimés à la Haye, enHollande, donc d'origine protestante, qui pénètrent dans les milieux cultivés parisiens et même jusqu'à Versailles. Il montre Bossuet, comme une citadelle assiégée, essayant de défendre la Foi catholique assaillie de toutes parts et réduit jusqu'à sa mort à dénoncer avec l'énergie du désespoir les entreprises de subversion religieuse sans cesse renouvelées et triomphantes.

Toute une élite française s'est laissée insensiblement gagner par les idées nouvelles à la mode du temps et ceci d'autant plus facilement que les règles de la bienséance et les mondanités de l'époque rendaient les esprits moins aptes à une défense énergique et ferme de la Vérité. C'est un point qui a bien été mis en lumière par Hippolyte Taine dans la première partie de ses "Origines de la France contemporaine".

Dans la noblesse française et dans la bourgeoisie qui s'efforçait de l'imiter, le souci de l'élégance dans l'expression, de l'affabilité dans les manières, le désir de plaire et d'être agrée dans un monde trop raffiné ont affaibli la vigueur de la pensée et l'énergie du caractère. Les idées nouvelles ont pénétré dans un milieu "mou" qui n'a guère offert de résistance. Il suffisait qu'elles soient

1 – Cf "La Gnose contre la Foi", ch II et Bulletin n° 18 et 19

présentées dans le goût de l'époque pour qu'elles soient agréées dans les salons et commencent leur action dissolvante sur les esprits.

Notre intention n'est pas d'exposer la magnifique renaissance religieuse du Grand Siècle. La chose a déjà été faite avec grand soin et tout dernièrement par Jean de Viguerie dans son remarquable ouvrage : "Le Catholicisme des Français dans l'Ancienne France".

Ceux qui ont suivi nos études précédentes ont bien compris que nous nous efforçons de poursuivre à travers les siècles une Gnose qui se cache derrière des mouvements de pensée en apparence spontanés. Nous allons donc retrouver cette Gnose à travers plusieurs doctrines qui ont pénétré les esprits religieux du Grand Siècle et les ont préparé à accueillir favorablement la Franc–Maçonnerie au début du siècle suivant: le platonisme d'abord, essentiellement, le cartésianisme, le jansénisme, le quiétisme.

Nous arrêterons notre exposé à la création de la FrancMaçonnerie. A partir de ce moment, en effet, l'histoire de cette pénétration gnostique se confond avec celle des loges et il existe suffisamment de très bons livres qui donnent l'essentiel de cette histoire.

LA SURVIVANCE DU PLATONISME

Les Humanistes de la Renaissance, avons–nous dit, ont relancé la mode du platonisme et ce n'était pas un jeu innocent. Il s'agissait essentiellement de dresser l'élite intellectuelle de l'Europe contre la scolastique, qui était la vraie philosophie chrétienne et de la préparer à accueillir le paganisme inhérent à la philosophie de Platon.

Des ouvrages comme "les Epîtres des hommes obscures" d'Ulrich von Hutten, "L'Eloge de la Folie" de Erasme, "L'utopie" de Thomas Moore, le "Gargantua" et le "Pantagruel" de Rabelais ont travaillé avec acharnement à la destruction de la philosophie chrétienne et il ne s'est pas trouvé au siècle des hommes de Foi suffisamment formés en philosophie pour redresser un mouvement de désaffection et d'abandon de la scolastique.

Même Bossuet, le Grand Bossuet, est resté en partie prisonnier de la pensée platonicienne. Dans l'effort que l'Eglise a entrepris pour sa Contre–Réforme, le domaine de la philosophie est resté en friches et cela par la faute de ceux qui auraient dû consacrer tous leurs efforts à son développement.

Rancé veut réformer la Trappe. Or il commence par détourner ses moines de la philosophie. Aristote, dit–il, est père des libertins: " *La religion,* (c'est–à–dire le couvent), écrit–il, *n'est pas une école de théologie ou de philosophie, mais une académie sainte... Ce n'est point pour apprendre une doctrine vaine et séculière, que nous y sommes, mais pour nous instruire dans la science de l'humilité et de la vertu.* " On peut autoriser les moines à lire des auteurs d'ascèse spirituelle, mais "*l'étude altère l'esprit de piété, dessèche le coeur... Un moine doit beaucoup plus pleurer ses péchés que lire les matières de Théologie.*" On ne peut être plus méprisant.

Quant à St Thomas d'Aquin, précise Rancé : "*Ses opinions étant fort éloignées des miennes, je ne veux le connaître que pour condamner tout ce qui ne tombera pas dans mon sens.*" En somme, pour Rancé, supérieur de la Trappe qu'il a réformée, il ne faudrait pas qu'un jour un moine plus instruit ou plus perspicace que lui se donnât la fantaisie de le dépasser dans la science sacrée...

Mabillon, dans son "Traité des Etudes monastiques" écrit : *"On doit rechercher les vérités naturelles, afin qu'elles nous servent d'échelons pour nous porter aux surnaturelles... Nos esprits s'élèvent en s'accoutumant insensiblement à mépriser les choses basses, en méditant des choses relevées et dégagées de la matière... Les anciens Pères de l'Eglise,* dit–il encore pour rendre sa pensée plus claire, *préféraient Platon à Aristote, parce qu'ils trouvaient qu'il parlait plus dignement de la Providence divine et de l'immortalité de l'âme qu'Aristote, dont la Logique leur paraissait trop embarrassée et la morale trop humaine."* (livre II, 2 partie, chap. IX).

Les premiers pères de l'Oratoire avaient formé le dessein d'introduire parmi eux la philosophie de Platon qui leur paraissait avoir quelque chose de plus grand et de plus sublime, de plus accommodé aux mystères de la Foi que celle d'A-

ristote. L'abbé Fleury, très lu dans le clergé de son temps, précise dans son "Cinquième discours sur l'histoire ecclésiastique" : *"Si quelque philosophe méritait l'attention des chrétiens, c'était bien plutôt Platon, dont la morale est plus noble et plus pure... Aussi approche-t-il plus qu'aucun autre des maximes de l'Evangile"*.

Dans un de ses "Dialogues des Morts", Fénelon a mis ces paroles dans la bouche de Platon s'adressant à Aristote : *"Votre logique, j'en conviens, est subtile, méthodique, exacte, ingénieuse. Vous avez parlé d'une manière nette, précise, pure, mais sèche et incapable de faire sentir les vérités divines... Faute de remonter aux idées éternelles, vous n'avez point eu de principes assez fermes et vous n'allez qu'à tâtons... Tirésias vous menace qu'un jour il viendra d'autres philosophes qui vous déposséderont des écoles où vous avez régné longtemps et qui feront tomber de bien haut votre réputation"*.

Que la vérité soit exacte, précise, minutieuse, cela en fin de compte importe peu pour l'honnête homme du Grand Siècle. Si elle est sèche, elle sera rejetée, parce qu'elle ne pourra pas combler son désir de "sentir" la vérité qui doit "tomber dans son sens" pour être agréée. Il lui faut une vérité "sublime, noble, digne", plaisante, donc agréable à entendre et à transmettre. L'honnête homme attache plus d'importance au mode de présentation qu'au contenu réel de l'affirmation. Il y a là comme un refus de la discipline de l'esprit, comme une exigence exorbitante d'une âme qui n'accepte de se soumettre à la vérité que quand elle lui plaît.

Or la vérité est ferme, rugueuse, forte, elle s'impose par sa propre évidence intérieure. Notre esprit n'a pas à lui poser des conditions. Si l'on cherche d'abord l'agréable, le plaisant et non la vérité toute nue et toute pure, on tombe vite dans les pièges de Lucifer qui saura parfaitement bien donner à ses mensonges, non seulement les apparences de la vérité, mais une forme séduisante, attrayante, facile. On croira pénétrer sans effort dans la Vérité. C'est pour cela que beaucoup d'esprits à toutes les époques ont été séduits par les mythes de Platon et rebutés par les démonstrations d'Aristote.

Un grand jésuite du Grand Siècle, le P. Pétau, "prince de la Théologie positive", complètement oublié depuis, a très profondément dénoncé cette "séduction" de Platon.

Il commence par nous expliquer que les Pères grecs et latins étaient nourris de néo-platonisme, que cette formation avait rendu très difficile le maintien de leurs pensées dans la rectitude de l'orthodoxie chrétienne, parce qu'elle les exposait à des séductions captieuses où leur christianisme pouvait se prendre et se corrompre. Il est vrai que plusieurs d'entre eux ont frôlé souvent une multitude d'erreurs dues à cette formation et contre lesquelles ils ont eu beaucoup de mal à lutter.

Puis le P. Pétau en vient à la secte des platoniciens : "*Cette secte nous trompait,* dit-il, *précisément du fait que certaines de ses idées se rapprochent des nôtres. De même qu'en fait de métaux ou de pierres précieuses, d'aromates ou de parfums, une substance est davantage meilleure pour faire du simili qu'elle a des qualités plus voisines de celle à simuler, ainsi les fabricants et les maquignons d'hérésie, pour corrompre l'intégrité de la foi, y ont-ils mêlé de préférence des inventions platoniciennes...*

Il est certain, continue le P. Pétau, *qu'en poussant plus avant leurs raisonnements, Platon et ses disciples ont établi une doctrine qui est un faux-semblant de la Trinité. C'est à ce titre qu'ils se sont fait admirer et célébrer outre mesure par certains des nôtres. Mais à coup sûr ce n'est pas sans infliger plus de dommage à la vérité qu'il ne lui apportait de profit que cet enseignement de leur école s'est répandu. Rien n'a eu pour la foi chrétienne un plus pernicieux effet.*
Il y a des chrétiens qui serrent les Platoniciens sur leur coeur, sous prétexte que la doctrine de ce philosophe exprime je ne sais quel fantôme de nos trois personnes divines. Pour moi cela vaut exactement les louanges que l'on pourrait décerner aux poètes et autres hérauts des superstitions et des écoles païennes sous prétexte que Jupiter ou Neptune ou autres dieux de renom plus infâme encore, c'est le nom de la majesté divine qu'ils célèbrent.

Tout ce qui a paru d'hérésies et d'opinions fausses aux premiers temps de l'Eglise et surtout l'erreur profondément perfide d'Arius tire son origine de cette invention des Platoniciens. Elle a été

la source des erreurs sur ce chapitre qui ont infecté non seulement les hérétiques et les déserteurs de la communauté chrétienne, mais encore certains écrivains pieux et saints..."

"*Cette secte,* dit–il plus loin, *trompait par une certaine analogie de ses idées avec les nôtres... La chose parle assez d'ellemême : les hérésies des trois premiers siècles, celles des Simoniens, des Valentiniens, des Marcionites, des Manichéens et d'autres, ce sont les gloses de Platon qui leur ont inspiré leurs monstrueuses doctrines, déshonneur du nom chrétien...*" On ne pouvait mieux dire. Toutes ces hérésies énumérées se ramènent à la Gnose, comme nous l'avons déjà expliqué[2].

Déjà au second siècle St Irénée dénonçait en Platon, auquel on donnait le nom de "divin", le grand artisan de toutes les erreurs dans l'Eglise : "Doleo Platonem fuisse omnium haereseôn condimentorium" (St Irénée : "De Haeresibus").

En plein milieu du Grand Siècle, un esprit réfléchi et soucieux de vérité pouvait encore dénoncer Platon, alors qu'il était en honneur dans la bonne société religieuse. Mais hélas ! cette mise en garde n'a guère produit d'effet et le nom de son auteur est resté totalement ignoré des siècles suivants.

Quant à la prédiction de Tirésias, elle était facile à faire, puisque Fénelon lui–même appartenait à cette secte gnostique qui s'efforçait alors de réduire à néant la scolastique, comme nous le verrons plus loin.

LA REVOLUTION CARTESIENNE

Dans une étude précédente[3], nous avons montré comment la philosophie de Descartes avait joué un rôle de lavage de cerveau sur les âmes chrétiennes. Il nous reste à préciser que cette philosophie a été reçue, dans un grand nombre de cas comme une "illumination" soudaine, une nouvelle religion, une sagesse lumineuse et divine.

Quelle ferveur chez les nouveaux convertis ! Pierre Varignon (1654–1722) lit Descartes. Il est frappé de "cette nouvelle lumière qui s'est répandue dans tout le monde pensant". Il enseignait la scolastique. Il sera donc un mathématicien.

Tournefort (1656–1702), au sortir du collège des Jésuites d'Aix trouve Descartes dans la bibliothèque de son père, le lit en cachette, "reconnaît aussitôt sa doctrine pour celle qu'il cherchait", renonce à la théologie et devient botaniste.

Louis Carré abandonne aussi la théologie, devient secrétaire de Malebranche ; de la philosophie scolastique, il fut tout à coup transporté à la source d'une philosophie lumineuse et brillante ; là il vit tout changer de face et un nouvel univers lui fut dévoilé.

Pierre Cally était professeur à l'Université de Caen où il s'était engagé à professer l'Aristotélisme. Voici qu'il se rue, comme piqué par un taon, sur la nouvelle sagesse et s'enfonce dans la controverse avec les scolastiques.

Son plus fidèle ami, Daniel Huet, vient de terminer sa philosophie chez les Jésuites. Il est jeune, riche, intelligent. Il se met à dévorer Descartes : "*Quelle admiration dans mon âme juvénile, à la vue de ces principes si clairs et si aisés qui expliquent tous les mystères du monde et l'origine même du monde et de la nature*".

Et voici le plus fidèle, le plus logique des fils de Descartes. Il avait 26 ans, appartenait à l'Oratoire. Il avisa chez un libraire le "Traité de l'Homme" de Descartes. *"Frappé comme d'une lumière qui en sortait toute nouvelle à ses yeux",* soupçonnant *"une science dont il n'avait point l'idée"*, il acheta le livre, le lut avec empressement et un tel transport qu'il lui en prenait des battements de coeur qui l'obligeaient parfois à interrompre sa lecture. C'était Malebranche, le plus dangereux des cartésiens. C'est à sa lecture que Bossuet comprendra plus tard la malfaisance de Descartes. John Locke, à 27 ans, après avoir lu Descartes et Gassendi, renonça à l'état ecclésiastique auquel il se destinait pour se faire médecin.

Tous ont trouvé dans la lecture de Descartes, comme une illumination divine, une initiation à un monde nouveau de pensées exprimées avec aisance, dans un style limpide et brillant, faciles à saisir, presque sans effort et semblant donner du monde une explication totale et séduisante. Cette lecture provoqua en leur âme comme une révolution soudaine, puissante et irrésistible. Tout changeait de face. C'était le dévoilement d'un nouvel univers. Foin de la scolastique pesante, lente, ardue !

Daniel Huet, grand admirateur de Descar-

2 – "De la gnose à l'oecuménisme" ch I , Bulletin N°3

3 – idem ch III et Bulletin N°9/10

tes, est devenu évêque d'Avranches. Il se révèle fils des grands humanistes, en sa personne la religion "s'effondre en humanisme païen". Il avait écrit une "Démonstration évangélique" dans laquelle il s'efforçait de montrer que Moïse est le même personnage que les dieux du paganisme, Apollon, Pan, etc. Il démontre par là que l'Histoire Sainte n'est qu'un tissu de légendes et le jour où on lui démontrera que Moïse et ses mystères juifs sont postérieurs aux religions orientales, il sera pris à son propre jeu. Il reçut beaucoup de compliments de la part des protestants, fort heureux de voir concilier christianisme et paganisme. Le 18 Mai 1689, il reçoit une lettre de Bossuet le mettant en garde contre la doctrine de Descartes : *"Elle a des choses que j'improuve fort parce qu'en effet je les crois contraires à la religion... Descartes a dit d'autres choses que je crois utiles contre les athées et les libertins et pour celles-là, comme je les ai trouvées dans Platon et ce que j'estime beaucoup plus, dans Saint Augustin, dans Saint Anselme, quelques unes même dans Saint Thomas et dans d'autres auteurs orthodoxes, aussi bien ou mieux expliquées que dans Descartes, je ne crois pas qu'elles soient devenues mauvaises depuis que ce philosophe s'en est servi... Pour les autres opinions de cet auteur, qui sont tout à fait indifférentes, comme celles de la physique particulière et les autres de cette nature,* je m'en amuse, *je m'en divertis dans la conversation, mais à ne vous rien dissimuler, je croirais un peu au dessous du caractère d'évêque de prendre parti sérieusement sur de telles choses".*

Enfin Mgr d'Avranches a réfléchi. Il devient résolument adversaire de Descartes. Voilà une conversion philosophique qui montre qu'avec de la réflexion et du courage, on pouvait encore résister à la séduction de la philosophie nouvelle.

Descartes est condamné par Rome en 1643. Les protestants de Hollande également condamnent la Logique de Descartes au synode de Dordrecht en 1656, inquiets des conséquences que le doute méthodique pouvait provoquer chez eux en menaçant le peu de croyances qui restaient encore dans la Réforme.

C'est un juif d'Amsterdam, Spinoza, qui, dans ses "Principes de la philosophie de Descartes" porte la sape et la mine dans la structure religieuse et morale de la société chrétienne. Il applique au concept de Dieu les règles du "Discours de la Méthode". Descartes avait déclaré que l'étendue et le mouvement étaient l'essence des corps. Spinoza raisonne très bien à partir de là.

"On appelle finie en son genre, dit-il dans son "Ethique", *toute chose qui peut être terminée par une autre de même nature. Par exemple, un corps est fini parce que nous en concevons toujours un plus grand".* Or, si par une série de dénombrements entiers, nous parcourons toute la gamme des grandeurs, nous arrivons "à un être absolument infini, c'est-à-dire à la substance douée d'une infinité d'attributs dont chacun exprime une essence éternelle et infinie. *"Il est évident que cette substance est unique, car "toute détermination étant une négation", s'il y avait deux substances, elles se "détermineraient", c'est-à-dire se limiteraient l'une l'autre et par suite se nieraient et tomberaient dans le néant. Or cette substance unique, qui ne peut exister qu'à condition de n'être limitée ni dans l'espace ni dans le temps "est ce qui est en soi et, ce qui est conçu par soi, ce dont le concept n'a pas besoin du concept d'un autre pour être formé".* Elle a donc les attributs du divin. L'important est de connaître son essence. Suivons toujours la méthode de Descartes. Il nous enseigne que l'on connaît clairement et distinctement l'essence d'une substance, dès que l'on a identifié son attribut principal. Quel est donc l'attribut principal de la substance divine ? Notre esprit et nos sens perçoivent sans erreur possible que c'est l'étendue. Il est donc clair que tous les êtres de ce monde, du plus petit au plus grand, sont, en raison de leur étendue, partie intégrantede Dieu, sans quoi ils seraient finis, limités, déterminés, c'est-àdire des néants.

Ce panthéisme jette à bas, et Spinoza le déclare sans ambages, toutes les religions. L'homme et le monde étant de toute éternité en Dieu n'ont pu sortir de Lui par un acte créateur... Catholiques, protestants, juifs, turcs, chinois, se figurent, les malheureux, que Dieu est dans le ciel alors qu'il vit et respire au plus profond d'eux-mêmes. Il y a une vraie religion qui consiste "à persévérer dans son être", à en saisir, d'un geste sacré, tout l'éternel, tout l'absolu, tout l'infini et à lui faire rendre, par les effets d'une volonté toujours tendue, la plénitude de la divinité. C'est de la Kabbale, c'est de la gnose. On peut légitimement la tirer des principes de Descartes.

"En sorte que, conclut Bayle, dans son "Dictionnaire", *les mêmes gens qui ont dissipé dans notre siècle les ténèbres de la scolastique répandues par toute l'Europe, ont multiplié les Esprits forts et ouvert la porte à l'athéisme, ou au pyrrhonisme ou à la mécréance du plus grand nombre".* (art. Takidin, rem.)

M. Victor Cousin, le grand maître officiel de la philosophie universitaire au début du XIX siècle, ne peut qu'en tirer les conclusions, bien décevantes pour un professeur de Vérité : *"Qu'est-il sorti du cartésianisme ?... Le voici comme conséquences, sinon forcées, du moins assez naturelles : 1- le Spinozisme, 2- la vision en Dieu de Malebranche, 3- l'idéalisme de Berkeley, 4- l'harmonie préétablie de Leibnitz... Telle est la faiblesse de l'esprit humain. On débute par la méthode et on fini par des hypothèses".* (dans "Histoire de la philosophie moderne")

Mais les admirateurs de Descartes triomphent:

"Esprit indépendant, novateur, hardi génie d'une singulière puissance, Descartes aimait trop à se faire lui-même ses idées, à se confier à son sentiment intime, pour ne pas reconnaître l'autorité de la raison individuelle et le droit qu'elle a d'exa miner et de juger toute espèce de doctrine. C'est la gloire de Descartes d'avoir proclamé et pratiqué ces principes et d'être l'auteur de cette réforme intellectuelle qui a porté son fruit au dix-septième et au dix-huitième siècles et qui aujourd'hui plus que jamais exerce son influence dans le monde philosophique. Aujourd'hui, en effet, grâce à Descartes, nous sommes tous protestants en philosophie, comme nous sommes tous, grâce à Luther, philosophes en religion."

On ne pouvait mieux dire. Ces paroles extraites du N 147 du journal libéral et maçonnique "Le Globe" qui paraissait sous la Restauration serviront de conclusion à notre chapitre sur Descartes.

LA CRISE JANSENISTE

Encore plus grave pour les esprits du Grand Siècle fut la crise janséniste. Bossuet avait déclaré que le Jansénisme n'était pas autre chose que du Protestantisme rebouilli. On y retrouve les mêmes déficiences de la pensée, le mépris de la raison, le mépris du corps et de la matière, un pessimisme sombre et désespérant.

Simone Pétrement, dans son livre sur "Le Dualisme chez Platon, les Gnostiques et les Manichéens" a eu l'heureuse idée de confronter des textes d'auteurs jansénistes de cette époque avec des extraits d'hymnes manichéens découverts récemment en Asie Centrale. Le résultat est éloquent. En voici un exemple :

Pour Nicole, l'un des maîtres de Port-Royal, le monde est *"une pièce obscure, remplie de serpents endormis, sur lesquels repose l'homme. Tout à coup une fenêtre s'ouvre, une vive lumière tombe dans la pièce, où les serpents réveillés se jettent sur l'homme et le mordent et le déchirent".*
Ailleurs encore Nicole ajoute : *"Ainsi le monde entier est un lieu de supplices... un vaste lieu, plein de tous les instruments de la cruauté des hommes et rempli d'une part de bourreaux et de l'autre d'un nombre indéfini de criminels abandonnés à leur rage".*

Comparons avec cet hymne manichéen du III siècle : *"Je suis un dieu, né des dieux, brillant, étincelant, scintillant, rayonnant, parfumé et beau, mais à présent je suis tombé dans la misère. Des diables sans nombre m'ont saisi, répugnants, qui m'ont réduit à l'impuissance. Ils m'ont contraint, mordu, déchiré, dévoré... J'en ai souffert chagrin et mort. Ils hurlent, attaquent, poursuivent, se dressent contre moi".*

L'idée est la même, l'expression presque identique, et pourtant Nicole ne pouvait pas connaître ces hymnes manichéens, découverts récemment. Les jansénistes sont donc des gnostiques qui s'ignorent.

L'homme est "*dieu tombé qui se souvient des cieux*", selon l'expression devenue célèbre de Lamartine. C'est ce que nous explique Pascal dans ses "Pensées". Ecoutons-le :

"Mais malheureux que nous sommes et plus que s'il n'y avait point de grandeur dans notre condition. Nous avons une idée du bonheur et nous ne pouvons y arriver. Nous sentons une image de la vérité et ne possédons que le mensonge, incapables d'ignorer absolument et de savoir certainement,

tant il est manifeste que nous avons été dans un degré de perfection dont nous sommes malheureusement déchus". Et encore : "*Qu'estce donc que nous crie cette avidité et cette impuissance, sinon qu'il y a eu autrefois dans l'homme un véritable bonheur, dont il ne lui reste maintenant que la marque et la trace toute vide ?*"

Avant de montrer l'erreur fondamentale de ces textes de Pascal, précisons d'abord que nous n'avons pas une idée du bonheur. Nous ignorons ce qu'est le bonheur et nous le cherchons à tâtons dans un avenir toujours remis à plus tard. Par ailleurs nous n'avons pas du tout le sentiment d'avoir perdu un bonheur dont nous aurions joui précédemment. Le bonheur pour nous est toujours situé dans l'avenir, jamais dans le passé.

Mais précisons bien. Adam a été placé par Dieu dans un paradis terrestre et non céleste. C'est sur terre que le premier homme jouissait dès sa création d'un bonheur naturel. Mais nous autres, lointains descendants d'Adam, nous n'avons aucun souvenir ni aucune idée de ce que pouvait être ce paradis terrestre. Nous le savons par la Tradition qui nous l'enseigne, mais non pas par une réminiscence et quandnous essayons de nous représenter ce qu'a pu être ce paradis, nous sommes condamnés à l'imaginer grossièrement à la manière d'une île de nudistes ou d'une plage du Club Méditerranée.

Nous n'avons pas non plus le sentiment de porter en nous les marques ou les traces d'une perfection antérieure. Quand nous cherchons, à tâtons toujours, les moyens de nous perfectionner, nous portons notre pensée dans l'avenir et jamais dans le passé. Cela c'est l'expérience commune de l'humanité. Affirmer le contraire ce n'est pas rendre compte de la réalité, c'est se montrer prisonnier d'une pensée néoplatonicienne.

C'est le démon tentateur qui nous dit :"*Tu était un être parfait et divin, tu vivais dans un paradis céleste et le créateur abominable t'a jeté à bas sur cette terre. Tu dois reconquérir cette perfection céleste contre ton créateur et je suis à tes côtés pour t'aider à y parvenir.*" Et c'est bien la pensée de Pascal ; car comment pouvons-nous sentir en nous la vérité, si nous ne possédons que le mensonge. La vérité sentie et non acquise par un acte de connaissance naturelle est donc bien une réminiscence du monde divin. Nous sommes déchus, dit-il, d'un degré de perfection : c'est la théorie platonicienne de la chute et de l'oubli, contre laquelle St Irénée s'était dressé avec énergie et non sans humour[4].

Par suite de son jansénisme, Pascal est prisonnier d'une pensée gnostique qui ne dit pas son nom et d'une tradition néoplatonicienne qui a empoisonné tous ses écrits. Son mépris de la raison naturelle lui vient de cette tradition. Il s'efforce de dénigrer l'homme et ses facultés naturelles, parce que dans le fond il pense qu'elles ne sont que des dégradations de facultés célestes perdues.

Voyez son apologétique du pari, théorie puérile et monstrueuse à laquelle les critiques littéraires ou religieux s'efforcent de donner un semblant d'explication sans y arriver. Si notre esprit est incapable de connaître Dieu, si la nature ne nous le montre pas, c'est que le pyrrhonisme est dans le vrai. Voulez-vous détruire la Sorbonne ? Renverser St Thomas ? Les preuves morales ? Allons donc ! Nos principes viennent de la coutume, répond-il et de l'éducation, ils n'ont pas de fondement naturel.

Pascal se met à réciter le pari : "*Taisez-vous Paschase, s'écrie Alithon (la Vérité). Je perds patience de vous entendre traiter de la plus haute de toutes les matières et appuyer la plus importante vérité du monde et le principe de toutes les vérités, par une idée si basse et si puérile, par une comparaison du jeu de pile ou face plus capable de faire rire que de persuader*". C'est l'Abbé de Villars qui répond à Pascal dans son livre "De la délicatesse" paru en 1671. Il conseille à Pascal de "*rengainer son livre et ses preuves morales*", livre "extravagant" qui "confirmera les libertins et scandalisera les gens sensés".

On sait maintenant l'origine du pari. Asin Palacios, dans son étude sur "les précédents musulmans du pari de Pascal" (1920) en aretrouvé les premiers linéaments chez Al Ghazzali où l'on retrouve les mêmes images et les mêmes comparaisons. Pascal plagiaire !

La mode de Pascal a été lancée par les Romantiques. Ils y ont trouvé une préface au "Mal du Siècle", une inquiétude sombre dans une âme tourmentée. Ils ont été envoûtés, intoxiqués par la "Pascaline", une maladie toujours à la mode et

4 - "La Gnose contre la Foi", ch I, p. 25

transmise de génération en génération par l'enseignement scolaire et universitaire, maladie cultivée avec soin par nos maîtres depuis longtemps.

"*Vingt fois, l'on a repris l'examen de ce qui fut destructeur et démoralisateur dans nos classes de philosophie,* déclare très justement Charles Maurras. *La vraie cause est plus ancienne pour moi. Elle devait dater d'à peu près toutes nos marottes, depuis le funeste Pascal qui saturait nos classes d'humanité et de rhétorique, comme on disait alors*"

Et Charles Maurras précisait à Henri Massis : "*Blaise Pascal portait en lui le germe des incurables maladies qui nous désolent... Il ouvrait mon premier soupirail sur le doute méthodique ; il m'invitait à l'idéalisme subjectif sans que je puisse m'en apercevoir". "Pascal, héritier de Platon a préparé Kant, Bergson, Blondel, etc..." Le grand maître,* ajoute Maurras, *des pires acrobaties du sophisme moderniste et évolutionniste.*"

LE CAS DE BOSSUET

Bossuet a reçu toute sa formation philosophique selon la méthode scolastique, telle qu'elle était enseigné exclusivement à l'époque dans les séminaires, telle qu'elle était alors défendue par les censures de la Sorbonne et les arrêts des Parlements.

Vers la fin du XVI siècle, François Patrizzi, opposant Platon à Aristote, selon la mode mise en oeuvre par les Humanistes, avait proposé au pape Grégoire XIV de bannir des écoles chrétiennes la philosophie péripatéticienne, en invoquant le témoignage de St Augustin, *"cette colonne et cette splendeur de la théologie, lequel a sans cesse à la bouche les philosophes platoniciens, comme les plus nobles des philosophes et les préfère à tous les autres"*.

Cette mode du platonisme s'est développée et répandue dans les milieux classiques du Grand Siècle par la présence de la pensée de St Augustin dans les études ecclésiastiques.

Bossuet a été attiré, hélas ! par cette mode. Il donne ses préférences à l'évêque d'Hiponne, ce "*maître si intelligent*, dit-il, *et pour ainsi dire si maître*", cet "*aigle des Pères*", qu'il se plaît à consulter, ce "*docteur des docteurs*" dont il s'applique avec une ardeur infatigable à entendre et à pratiquer les leçons. Il emporte dans ses voyages un volume de St Augustin qui ne le quitte pas. Et c'est par lui qu'il reçut dans son esprit les théories et les traditions platoniciennes.

Bossuet enseigne la notion d'illumination divine dans la connaissance naturelle, qu'il a emprunté à St Augustin. Dans sa "Logique", il écrit : *"Dieu forme les âmes, dans les corps à son image,au temps qu'il a ordonné, les tourne, quand il lui plaît, à ses idées éternelles, ou met en elles une impression dans laquelle nous apercevons la vérité même"*

Nous pourrions multiplier les citations et montrer le platonisme qui les imprègne. Qui croirait-on entendre ? Bossuet, St Augustin ou Platon à genoux devant la Croix ?

Mais aussitôt se posent deux objections incontournables. Si l'objet de ma connaissance se trouve en moi-même, dans une impression que Dieu a fixé dans mon âme, comment expliquer l'erreur ? Elle devient impossible. Or elle est courante. De plus, il devient bien tentant, parce qu'on ne peut échapper à cette conséquence nécessaire, d'affirmer que toute erreur est une faute : c'est notre esprit qui refuse d'observer la lumière qu'il porte en lui. Bien sûr, Bossuet n'explicite pas cette conclusion, mais elle s'impose.

Ensuite, Dieu tourne les âmes à ses idées éternelles quand il lui plaît, dit Bossuet. N'y a-t-il pas là quelque relent de prédestination ? Si je ne connais pas les idées éternelles, c'est peutêtre parce qu'il n'a pas plu à Dieu de tourner mon âme dans leur direction. Et voilà Dieu responsable et comme coupable de l'indifférence religieuse du grand nombre ou même des négations de l'athéisme.

Là aussi, Bossuet a rejeté de pareilles conclusions, mais il n'a pas montré dans les principes qu'il a exposés comment on devait y répondre. Or il avait dans l'enseignement de la scolastique, méprisée ici, une réponse toute simple à la difficulté soulevée, la distinction nécessaire entre la faculté intellectuelle de la connaissance qui appartient à la nature créée de notre esprit et son exercice qui dépend de notre volonté, affaiblie et

déficiente par suite du péché originel.

Autre difficulté considérable qui a empoisonné la pensée religieuse du Grand Siècle, celle des rapports entre la grâce divine et le libre-arbitre. Les protestants l'ont résolue tout simplement en niant la liberté de l'homme dans l'exercice de son jugement. Les jansénistes ont repris cette conclusion absurde des protestants. Ils sont dans la logique de la Gnose.

Bossuet veut suivre la pensée de St Augustin. Or cette dernière a longtemps hésité sur ce sujet et n'est arrivée qu'à un équilibre précaire et insuffisant vers la fin de sa vie. Bossuet résume ainsi l'esprit de cette doctrine augustinienne :

"La doctrine de la grâce qui atterre tout orgueil humain et réduit l'homme à son néant, aura toujours des contradicteurs (Ce ne seront certainement pas les Réformés ni les Jansénistes, nous l'avons vu !) et ce qui fait que quelquefois elle en a trouvé même dans de saints personnages, c'est la difficulté de la concilier avec le libre-arbitre dont la créance est si nécessaire. De là donc il est arrivé que la doctrine de St Augustin a souvent été l'occasion de grands démêlés dans l'Eglise, les uns l'ayant affaiblie, les autres l'ayant outrée et tout cela étant l'effet naturel de sa sublimité". ("Défense de la Tradition et des Saints Pères").

Evidemment posée selon la problématique de St Augustin, le problème du libre-arbitre est un casse-tête chinois, parce qu'il est fondé sur des données absurdes.

Ce n'est pas en termes de logique ou de psychologie qu'il faut le poser, mais en termes de métaphysique. Ce qui fonde la liberté du jugement chez l'homme, c'est la nature ontologique des êtres et des choses qui nous entourent. Il existe en toute chose une zone d'ombre sur laquelle notre esprit n'a pas de prise : c'est ce que la scolastique démontre par sa distinction de l'acte et de la puissance.

Nous n'actualisons pas d'emblée toute la forme d'être qui constitue notre essence. Il y a donc toujours en tous les êtres quelque déficience qui produit dans notre jugement une incertitude, une hésitation et qui libère ainsi notre esprit d'une nécessité contraignante. Par le libre-arbitre notre jugement n''est jamais contraint par la chose à juger, il reste donc suspendu et cette conséquence vient de la nature des choses qui passent constamment de la puissance à l'acte, c'est-à-dire d'une indétermination provisoire à des déterminations successives qui se complètent et achèvent l'être en question. La grâce de Dieu s'exerce sur une nature de notre âme ainsi constituée, sans la modifier dans sa constitution, mais en utilisant cette liberté pour la diriger vers son bien le plus profond et l'homme est libre d'y correspondre ou non...

Hélas ! Bossuet néglige ces démonstrations. Il se contente de marquer la double nécessité du libre-arbitre et de l'action de la grâce en nous, il se contente de rejoindre les deux bouts de la chaîne, dont les intermédiaires restent invisibles. Il ne résout donc pas la contradiction, comme St Augustin d'ailleurs. Nous ne comprenons pas ? Est-il exigé qu'une chose soit pour que nous la comprenions ? Dieu demeure juste selon sa justice et en dépit de la nôtre, appelant ou laissant sa créature et celle-ci reste libre au sein d'un vouloir supérieur...

Y a-t-il encore des "murmurateurs" ? Il faudra leur fermer la bouche avec cette parole de St Augustin :

"Faut-il nier ce qui est certain à cause qu'on ne peut comprendre ce qui est caché ? Ou faudrat-il que ce qu'on voit clairement ne soit pas, à cause qu'on ne trouve pas la raison pourquoi il est ?" Voilà une formule reprise par Bossuet et qui n'est qu'un aveu d'ignorance.

Le libre-arbitre est le mode naturel de fonctionnement de notre jugement. Il a donc son explication naturelle accessible à la droite raison. Il est dommage que Bossuet ne soit pas allé jusqu'à la racine ontologique du problème. En cela son admiration pour St Augustin l'a retenu sur le chemin de la vérité complète.

Et pourtant Bossuet connaissait bien St Thomas d'Aquin et il l'a toujours défendu contre ses contradicteurs, qui se faisaient nombreux à l'époque. Par un souci légitime d'orthodoxie catholique, il protesteavec énergie contre les humanistes, plus soucieux de science profane que de fidélité aux vérités de la foi.

Un Erasme, par exemple, attaquait la pri-

mauté de Pierre dans un commentaire du "Tu es Petrus", qui, nous dit Bossuet, *"ne laissait plus dans l'Ecriture, aucun vestige de cette primauté".* A cette occasion, il fulmine contre les humanistes

"Il n'y a personne, en vérité, à qui l'envie de rire ne prenne d'abord lorsqu'on voit un Erasme, un Simon, qui, sous prétexte de quelque avantage qu'ils auront dans les belles lettres et dans les langues, se mêlent de prononcer entre St Jérôme et St Augustin et d'adjurer à qui leur plaît le prix de la connaissance solide des choses sacrées. Vous diriez que tout consiste à savoir du grec et, pour se désabuser de St Thomas, ce soit assez d'observer qu'il a vécu dans un siècle barbare, comme si le style des apôtres avait été fort poli, ou que pour parler le beau latin, on avançât davantage dans la connaissance des choses sacrées..."

Plus loin Bossuet rajoute : *"On voit aussi par l'expérience que ceux qui n'ont pas commencé par la dialectique de l'Ecole et qui ont mis tous leurs efforts dans la critique, sont sujets à s'égarer beaucoup, lorsqu'ils se jettent sur les matières théologiques."*

Il s'oppose à ceux qui veulent rompre avec la tradition scolastique. Il reproduit d'ailleurs dans sa "Logique" les grandes définitions de la pensée thomiste, montrant par là qu'il la connaît bien. En définitive, il reste suspendu entre deux traditions philosophiques contradictoires dont il s'efforce d'effacer ou d'atténuer les discordances sans y arriver.

Mais il est nécessaire de rappeler que Bossuet est un grand classique et que son goût de la mesure, de l'ordre dans les choses et les pensées l'amène à privilégier le rôle de la raison dans l'enseignement de la foi et la pratique des vertus. Le mal, dit-il dans ses sermons, n'est *"qu'une part de la raison et de la droiture"*, la vertu est *"une habitude de vivre selon la raison"*. Devant la raison *"les vices perdent leur crédit"*, les véritables biens sont honorés par la considération de "l'ordre nécessaire". C'est chez lui un leitmotiv fondamental.

De là vient sa méfiance à l'égard des mystiques : *"Il n'y a presque que Ste Thérèse,* écrit-il, *dont je puisse m'accommoder tout à fait".* Pour les autres mystiques, il se montre très sévère : *"Qui connaît maintenant Harpius et Ruysbroeque lui-même ou les autres écrivains de ce caractère ? Non que la doctrine en soit mauvaise, puisque, comme l'a remarqué le cardinal Bellarmin, elle est demeurée sans atteinte, ni que leurs écrits soient méprisables, puisque beaucoup de savants auteurs les ont estimés et en ont pris en main la défense, mais à cause qu'on n'a pu rien conclure de précis de leurs exagérations, de sorte qu'on a mieux aimé les abandonner et qu'ils demeurent presque inconnus dans des coins de bibliothèques".*

Ailleurs Bossuet explique : *"Elevés à une oraison dont ils ne pouvaient expliquer les subtilités par le langage commun, ils ont été obligés d'enfler leur style pour nous donner quelques idées de leurs transports. Mais le saint homme Gerson, qui ne leur est point opposé, puisqu'il a fait expressément leur apologie, ne laisse pas de leur reprocher de pratiquer tout le contraire de Jésus-Christ et de ses apôtres, qui, ayant à développer des mystères impénétrables et cachés à tous les siècles, les ont proposés en termes simples et vulgaires. Saint Augustin, sain Bernard, tous les autres saints les ont imités, au lieu, dit le docte et pieux Gerson, que ceux-ci, dans une moindre élévation, semblent ne songer qu'à percer les nues et se faire perdre de vue par leurs lecteurs."*

Les mystiques, quand ils veulent donner une expression traduisible de leurs expériences personnelles se heurtent à une véritable impuissance. Il leur reste une sorte de lyrisme personnel et naturel, une abondance et une nouveauté dangereuse d'images qui ne peuvent que provoquer des confusions dans l'esprit. Bossuet les dénonce comme des "extravagances".

On pourrait rajouter que, dans cette recherche du merveilleux, du mystérieux, il y a comme un refus de la discipline de l'esprit, comme un désir de s'évader hors de sa condition naturelle d'être raisonnable, aussi comme un moyen d'échapper aux contraintes de la discipline ecclésiastique et à la médiation de l'Eglise, comme un désir d'atteindre Dieu directement et de se construire avec Lui sa "petite religion" personnelle.

Ces dernières réflexions nous amènent à étudier le cas de Fénelon. C'est bien parce qu'il a senti dans le Quiétisme une déviation presque

fatale de la mystique que Bossuet a enflé la voix, s'est dressé de toute la hauteur de sa Foi catholique contre une telle extravagance et a mené jusqu'au bout le bon combat de l'orthodoxie.

LA GNOSE DE FENELON

Notre intention n'est pas de retracer les étapes de la Querelle du Quiétisme. La chose a déjà été faite de main de maître par des historiens éminents. Mais nous désirons attirer l'attention de nos lecteurs sur un point très particulier de cette querelle, son caractère gnostique. Pour la première fois au Grand Siècle, on voit apparaître une vraie Gnose qui dit son nom et qui se veut orthodoxe, conforme à la doctrine catholique. Je suis gnostique, dit Fénelon, donc je suis un vrai chrétien, car un vrai chrétien est nécessairement gnostique. Nous verrons si cette prétention est soutenable et justifiable...

Fénelon avait accepté de soumettre la doctrine du Pur Amour de Mme Guyon à une commission de théologiens réunis à Issy. Bossuet en faisait parti. Pour soutenir la doctrine du Quiétisme, Mgr de Cambrai composa plusieurs opuscules, restés manuscrits et secrets : "*Je fis,* ditil, *des recueils de St Clément d'Alexandrie, de St Grégoire de Nazianze, de Cassien et du "Trésor ascétique"... Je donnai aussi des recueils des paroles de Suso, de Harpius, de Ruysbroeck, de Tauler, de Ste Catherine de Gênes, de Ste Thérèse, du B. Jean de la Croix, de Balthazar Alvarez...*" On a retrouvé le premier manuscrit sur "La Gnose de St Clément d'Alexandrie" dans la bibliothèque de St Sulpice, annoté par Bossuet. On l'a publié récemment. C'est un ouvrage éloquent et qui explique pourquoi Bossuet s'est montré si sévère et si rigoureux contre Fénelon. Il s'est rendu compte à la lecture de l'opuscule qu'il avait consacré évêque un vrai gnostique ! Hélas !

Fénelon commence par célébrer le personnage et la doctrine de Clément d'Alexandrie, ce Père "*si sage, si éclairé, si savant, si proche des temps apostoliques...*" Puis il cite avec éloge de nombreux textes tirés des "Noms divins" et de "La Hiérarchie céleste" du PseudoDenys, attribués frauduleusement à St Denys l'Aréopagite. Nous savons aujourd'hui que ces textes plus proches du galimatias que de la vraie philosophie sont néo-platoniciens. Il s'agit d'un pseudépigraphe ; mais pour Fénelon, ce vieil auteur est "*sublime dans sa métaphysique de l'être universel*" et puis c'est "*un grand témoin de la tradition*"...

Ensuite il reprend la thèse des premiers gnostiques, selon laquelle Jésus-Christ a mis à part quatre de ses disciples : Pierre, Jacques, Jean et Paul, les "agiôn apostolôn", auxquels il a réservé un enseignement secret qu'ils seront chargés de transmettre progressivement aux autres apôtres.

Pour Clément d'Alexandrie, repris par Fénelon, il est clair que la vérité chrétienne est un "secret" du Seigneur qui ne peut se transmettre entièrement que par une canalisation souterraine liée à un système d'initiations limitées. Bossuet s'est élevé avec force contre une telle prétention[5]. "*Il y a dans la Gnose,* écrit Fénelon, *un fond caché, un profond mystère, qu'il n'est pas permis de dévoiler et qui demande la même économie que les mystères fondamentaux du Christianisme*".

"*Le Gnostique,* poursuit Fénelon, *est bienheureux, suffisant à lui-même, déiforme ou Dieu sur terre, vivant dans la chair comme sans chair, arrivé à l'âge d'homme parfait et hors du pèlerinage*". Sa contemplation est présentée sous le nom d'"époptеia", terme que Clément a emprunté à Pythagore et aux mystères d'Eleusis. Fénelon précise dans ses "Stromates" qu'après les purifications et l'accession aux petits mystères, l'initié d'Eleusis était admis aux grands mystères qui ne sont rien d'autre que contempler et comprendre la nature.

Dieu, selon Fénelon, est présent dans la Nature au point d'être "*comme l'âme du monde entier*", il habite chacun des hommes au point de constituer le "*fond intime d'eux-mêmes*". S'il est "*le Soleil des esprits*", le "*Maître intérieur et universel*", nous l'atteignons directement et immédiatement. Qu'est-il besoin de science et de docteurs?

Outre le "Gnostique", Fénelon avait remis aux commissaires d'Issy un mémoire où il parle de cette "*tradition secrète*". Elle ne doit pas être ouverte ni populaire, puisqu'il ne s'agit pas d'une voie commune qu'il faille prêcher sur les toits. Il s'agit de la Sagesse la plus profonde qui n'est annoncée qu'entre des Parfaits. Nous sommes

5 - "La Gnose contre la Foi", p. 183

dans la Gnose. Il s'agit de cette "Sophia" qui est réservée aux "Cathares", les Parfaits, les Purs...

Bossuet a noté en marge : "*Ces messieurs (les commissaires) n'ont pas moins été frappés que moi de voir ce gnostique, homme mortel, ignorant et nécessairement pécheur, selon la Foi catholique, qui, non seulement n'a aucun acte passager et interrompu... Mais encore qui a acquis un état d'où il ne déchoit plus...*" Mais si Bossuet avait connu d'autres textes plus secrets de Fénelon, il aurait été horrifié et nous pensons qu'il aurait refusé de lui donner la consécration épiscopale.

L'Abbé Fénelon avait constitué une confrérie secrète, celle des "Michelins" où il enseignait, comme à voix basse, à des âmes choisies et triées avec soin, dans l'entourage du duc de Bourgogne, les secrets du pur amour. Il avait composé pour eux un "catéchisme secret" que Bossuet n'a pas connu, réservé aux disciples du Petit-Maître (Jésus pour les intimes).

En voici un extrait éloquent : "*D'abord on fait pénitence, en renonçant à tout ce qui est au dehors. Le Petit-Maître donne l'absolution, en nous déliant de tout ce qui nous tenait errants et vagabonds parmi les créatures. Ensuite il nous donne l'extrême-onction pour nous préparer à la mort intérieure. Après la mort, il nous ressuscite à une vie nouvelle par le baptême du Saint Esprit. Bientôt, il nous confirme par le soufflet d'amour. Puis nous devenons des hosties pures, transformées dans son essence, où il ne reste rien que les apparences de l'humanité. Cette transformation nous rend ses chastes épouses. Les noces spirituelles se consomment. Enfin, nous devenons les proches du Très Haut et nous entrons dans la vie apostolique*".

On remarque l'inversion dans l'ordre des sacrements. Le Baptême au nom du St-Esprit a pris la place du baptême au nom de la Trinité. Il est le signe d'un passage de l'humanité à la divinité. Il correspond au "consolamentum" des Cathares que l'on recevait dans l'attente de la mort. La confession à Jésus ne consiste pas à rejeter ses fautes personnelles, mais à rejeter le monde des créatures, puisque le gnostique n'est jamais coupable. Enfin le nouveau baptisé en Esprit est devenu hostie pure, n'ayant que les apparences de l'humanité. Donc, il est devenu la substance même de Dieu... Quel Blasphème !

Cela ne vous évoque-t-il rien ? Il suffit d'observer les mouvements charismatiques d'aujourd'hui pour retrouver une semblable progression dans la divinisation de Soi.

Serrons le problème de plus près encore ! En 1699, en pleine crise du Quiétisme, parut en France un ouvrage intitulé : "L'Apologie des Dominicains missionnaires de la Chine". L'auteur témoigne d'une connaissance approfondie du Bouddhisme. En Chine, le Bouddha s'appelle Fo.

"*La doctrine secrète des ministres du Dieu Fo,* écrit l'auteur anonyme de l'ouvrage, *est un athéisme tout pur. Le vide qu'ils reconnaissent comme principe de toutes choses est, disent-ils, souverainement parfait et tranquille, sans commencement et sans fin, sans mouvement, sans connaissance, sans désir. C'est pourquoi ceux qui veulent être heureux doivent faire tous leurs efforts pour se rendre semblablesà ce principe, en se domptant et supprimant toutes les passions, de sorte qu'ils soient insensibles à tout et qu'abîmés dans la plus haute contemplation, sans aucune réflexion, sans aucun usage de la raison, ils jouissent de ce divin repos qui fait tout le bonheur de l'homme. Lorsqu'ils y sont arrivés, ils peuvent enseigner aux autres la doctrine et la manière commune de vivre et la pratiquer à l'extérieur, ne s'appliquant intérieurement qu'à jouir de cette tranquillité secrète qui est le caractère d'une vie céleste. C'est là le mystère de cette secte qui ne fait, dans le fond, aucune différence du bien et du mal, qui fait consister la vertu à ne point penser ni travailler à être vertueux, qui ne connaît point de récompense ni de peine après la mort, qui ne croit point en la Providence ni à l'immortalité de l'âme, qui réduit toutes les choses à un vide confus et à un simple néant, comme à leur principe et à leur fin et qui met la perfection dans une parfaite indifférence, une apathie et une quiétude souveraine.*" (Apologie des Dominicains missionnaires de la Chine", sans nom d'auteur, 1700, p. 11, 12).

On connaissait donc bien le Bouddhisme au XVII siècle et les missionnaires en avaient très bien compris la signification. Il ne leur était pas possible de ne pas remarquer l'identité de cette doctrine avec le Quiétisme de Fénelon. Aussi a-t-on noté en marge du texte : "*Quiétisme des Idolâtres de la Chine*". Or, s'ils avaient su à cette époque que le Bouddhisme n'était pas autre chose

que la gnose manichéenne, ils n'auraient pas été étonnés du tout de retrouver les mêmes conceptions en Occident, puisque les inspirateurs de Fénelon sont les philosophes néoplatoniciens et gnostiques des premiers siècles.

VERS L'ILLUMINISME MAÇONNIQUE

Fénelon fut un grand féodal. Il adorait la clandestinité, les correspondances chiffrées, les noms de guerre, les petites bandes. Cet archevêque eut sa "Petite Eglise" qui ne s'entrouvrait qu'aux Purs. Il pratiquait la discipline du secret. Il opposait aux autorités la spontanéité de la bonne nature, l'excellence de la liberté, les "actions faites par grâce". Il fut un franc-maçon avant la lettre, comme il était un bouddhiste qui s'ignorait. Et ceci est une conséquence nécessaire de ce que nous avons encore à révéler.

Parmi les disciples les plus actifs du Maître, il faut citer André-Michel Ramsay. C'était un protestant converti par Mgr de Cambrai, dans les mains duquel il abjura. "*M. de Cambrai,* raconte-t-il, *me fit sentir qu'on ne peut être sagement déiste sans devenir chrétien, ni philosophe chrétien sans devenir catholique*". Mais cette conversion n'était qu'un malentendu, car, nous dit Ramsay, "*M. de Cambrai est un prélat qui a cherché à rendre les hommes chrétiens en les rendant philosophes*".

Or, André-Michel Ramsay, commensal, admirateur, éditeur, biographe et propagandiste de Fénelon et de Mme Guyon, a été l'un des premiers introducteurs en France de la Franc-Maçonnerie écossaise. Celle qui se proposait précisément dès ses débuts d'unir tous les hommes dans une religiosité accommodante. Et c'est ainsi que les ouvrages de Fénelon ont été les premiers textes de base de la Franc-Maçonnerie.

Ramsay n'a pas eu de peine à marier les théories du Pur Amour de son maître avec les thèmes religieux devenus depuis le jargon habituel des loges. Il commence par traduire Fénelon et voici le résultat :

Fénelon avait écrit : "*Dieu est véritablement en lui-même tout ce qu'il y a de réel et de positif dans les corps, tout ce qu'il y a de réel et de positif dans les essences de toutes les choses, mais retranchant la borne qui les restreint.*" "*Dieu,* dit-il encore, *est tout degré d'être. Toutes les différences qu'on nomme essentielles ne sont que des degrés de l'être qui sont indivisibles dans l'unité souveraine et qu'elle peut diviser hors d'elle à l'infini dans la production des êtres bornés et subalternes*".

Voici ce que cela peut donner, repensé et transcrit par Ramsay : "*Toutes les choses du monde ne forment qu'un tout unique et cette chose unique se retrouve en toutes choses et cette chose que nous appelons le tout en tout, est Dieu, cet être éternel, incompréhensible, d'une sagesse parfaite.*" Déformation presque insensible d'un texte de Fénelon, sans doute, mais l'idée qui l'inspire est la même et elle conduit nécessairement à la confusion de Dieu et des créatures, donc au Panthéisme.

Ramsay ne se contente pas de publier les oeuvres de Fénelon. Il les complète par des études personnelles et les associe à ses théories les plus chères. Il formule le sens allégorique de toutes les religions. Au fond des religions païennes se trouvent les dogmes essentiels du Christianisme, qui apparaissent seulement aux yeux des sages, des initiés, alors que la foule se contente des mythologies dans lesquelles ils sont enrobés. Une idée chère aux franc-maçons que nous retrouverons dans les écrits de Joseph de Maistre.

"*Trismégiste,* précise Ramsay, *cachait les mystères de la religion sous des hiéroglyphes et des allégories et ne laissait voir au commun des hommes que la beauté de sa morale. C'est ainsi qu'en ont usé les sages de tous les temps et les législateurs de tous les pays. Ils savaient, ces hommes divins, que les esprits corrompus ne pouvaient goûter les vérités célestes, tant que leur coeur ne serait pas purgé des passions, c'est pourquoi ils répandirent sur la religion un voile sacré, qui s'entrouvre et disparaît, lorsque les yeux de l'esprit peuvent en soutenir l'éclat*".

Et Ramsay, grand lecteur de Clément d'Alexandrie, à la suite de Fénelon, avait vu dans les "Stromates" l'éloge des symboles et des allégories. Tous les peuples, dit Clément, ont eu des symboles, symboles de la loi judaïque, symboles égyptiens dont la connaissance était réservée aux rois et aux prêtres les plus dignes... etc... Dieu ne peut être enseigné ni traduit en formules humaines, nous ne pouvons le connaître que par

la puissance qui émane de lui...

Tout le verbiage maçonnique et révolutionnaire est déjà chez Ramsay, Grand Maître de la Franc-Maçonnerie écossaise, mais les idées sont bien de Fénelon qui avait soutenu que les poètes de l'antiquité étaient les "théologiens" du paganisme, qui restait convaincu que les païens avaient eu la notion du pur amour, dont il faisait le fondement du Christianisme.

Dans les premiers textes maçonniques on voit apparaître les mystères d'Egypte, l'enseignement de Pythagore, tout le fatras gnostique qui établit la première forme de l'oecuménisme. Au point que les déclarations maçonniques paraissent féneloniennes et que le Cardinal de Fleury voyait dans les loges qu'il faisait fermer des "assemblées de quiétistes".

En 1837, de Potter avait écrit : *"Nous savons que l'archevêque de Cambrai s'était fait recevoir chevalier du Temple"*, c'est-à-dire franc-maçon. Mme de Stael déclarait plus tard que "*la religion de Fénelon réunit ce qu'il y a de bon dans le catholicisme et protestantisme... Les diversités de communions chrétiennes,* ajoute-telle, *ne peuvent être senties à cette hauteur. Montons plus haut d'un coup d'aile ! On se perd dans l'épanouissement du vide et c'est le Nirvana.*

CONCLUSION

La Franc-maçonnerie est née dans la droite filiation de la Gnose fénelonienne, lancée par le plus grand disciple de M. de Cambrai, l'illustre "chevalier" de Ramsay. Or la nouvelle religion maçonnique est imprégnée d'oecuménisme. Elle ne semble respecter toutes les religions que pour les mieux détruire ensemble et se substituer à elles.

On voit dans quelle illusion profonde ont plongé tous ces seigneurs, tous ces religieux qui ont adhéré en foule aux loges maçonniques au cours du XVIII siècle, jusqu'à Joseph de Maistre compris. On ne peut que se montrer très sévère pour ces historiens qui continuent à nous présenter les loges sous un aspect si favorable au christianisme et on sent monter en soi la colère contre ces prélats et ces prêtres traites à leur foi qui veulent, disent-ils, réconcilier l'Eglise et la Franc-Maçonnerie.

E.C

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

GNOSE ET CLASSICISME

- Paul HAZARD : "La crise de la conscience européenne, 1680 – 1715" (Boivin, 1935)

Sur la pensée religieuse au Grand Siècle

- Jean de VIGUERIE : "La Catholicisme des Français dans l'ancienne France" (Nouv. Ed. Lat. 1988). Tout à fait remarquable à compléter par,

- Jean de VIGUERIE : "L'institution des enfants ; l'Education en France aux XVI – XVIII siècle (Calmann-Lévy, 1978).

- Henri BUSSON : "La religion des Classiques, 1660 – 1685" (Press. Univ. de Fr. 1948). Travail minutieux et passionnant.

- M. F. DUILE de SAINT-PROJET : "Des études religieuses en France depuis le XVIII siècle jusqu'à nos jours" (Lecoffre-Privat, 1861).

Sur Bossuet et Fénelon

- Emile BAUMANN : "Bossuet" (Grasset, 1929).

- Gonzague TRUC : "Bossuet et le Classicisme religieux" (Denoël et Steele, 1934). Contient des réflexions pénétrantes sur les insuffisances de la pensée religieuse du Grand Siècle.

- J. B. BOSSUET : "Platon et Aristote : Notes et lectures transcrites et publiées par Thérèse GOYET" (Klincksieck, 1964).

- "Le Gnostique de Saint Clément d'Alexandrie", opuscule inédit de Fénelon publié avec une introduction et des notes par le Père Paul DUDON (Beauchesne, 1930).

- Albert CHEREL : "Un aventurier religieux au XVIII siècle : André-Michel Ramsay" (Lib. Acad. Perrin, 1926).

LA PROCREATION MEDICALEMENT ASSISTEE (P.M.A.)

La lutte contre la stérilité des Femmes et des Hommes a pris, en cette époque de contraception variée, une importance médiatique qui permet d'occulter la chute de la natalité et de sous-tendre à la recherche de nouvelles techniques où la fantaisie des pionniers peut se donner libre cours.

Dans le cas de stérilité d'un couple, l'Homme est en cause dans 20 à 50 % des cas (oligo, astheno, teratospermie, etc). La Femme est responsable dans 50 à 80 % des cas. 90 % des cas de stérilité féminine sont consécutifs à des infections contractées au cours du tourisme sexuel (M.S.T. auxquelles l'Homme n'échappe pas mieux) ou provoquées par les séquelles de l'utilisation de certains moyens contraceptifs ou du recours à l'avortement. Il s'agit le plus souvent d'occlusion des trompes utérines. Mais, il faut relativiser la notion de stérilité car le pourcentage des couples stériles (5 %) est pratiquement constant.

METHODES
Transfert de Sperme.

Il existe des méthodes très sophistiquées. Les plus courantes sont l'I.A. insémination avec le sperme du conjoint et l'I.A.D. qui emploie le sperme d'un donneur.

L'idée de "Banque de Sperme" est due au généticien américain H.J. Muller qui voulait ainsi lutter contre la stérilisation des "malades mentaux", ou supposés tels, pratiquée dans son pays. Dès 1959, Muller affirmait que la Science devait laisser "l'amour" aux individus et "contrôler" la procréation par l'utilisation de sperme de qualité. C'est le milliardaire R.K. Graham qui concrétise cette idée, en obtenant que des "Prix Nobel" deviennent donneurs. Il voulait "améliorer" l'intelligence des bébés, ce qui n'a pas encore été prouvé !

Cette technique a, comme toutes les suivantes, été appliquée aux animaux, avant de servir aux Hommes !

Elle est utilisée en France depuis 1963. Le premier enfant ainsi conçu; grâce à la banque de sperme de l'Hôpital Necker, est né en Novembre de la même année.

Le nombre des établissements "conservateurs" de semences masculines a beaucoup augmenté. Il existe une quinzaine de banques publiques.

Les deux plus connues sont les C.E.C.O.S. (Pfr. Georges David) et le F.R.H. A Marseille, fonctionne un centre privé très actif et audacieux, le C.E.F.R. des Drs. Dajoux et Geller.

Les CECOS se sont dotés de règles déontologiques garantissant un don gratuit et anonyme de la part d'un homme marié et déjà père de famille. Des similitudes aussi précises que possibles concernant les caractères physiques du donneur et du mari remplacé, sont recherchées. Il y a 20 CECOS groupés en Fédération.

La proportion des enfants conçus de cette façon était de 2,3 % du nombre des naissances. Depuis 1973, on compte environ 20 000 bébés I.A.D. et 1 900 en 1989. Effectuée, dans ce cas avec du sperme congelé, l'opération est totalement prise en charge par la Sécurité Sociale. La tentative revenait à près de 10 000 Frs et le succès définitif entre 20 et 40 000 Frs.

L'I.A. est pratiquée entre les deux membres d'un couple. Elle peut déboucher sur des situations peu banales, qui témoignent de l'état d'esprit actuel.

Il y a quelques années, le Tribunal de Cré-

teil, négligeant l'article 315 du Code civil précisant que "la présomption de paternité n'est pas applicable à l'enfant né plus de 300 jours après la dissolution du mariage", autorisa l'I.A. d'une veuve par la semence du mari conservée dans un centre.

Le Dr. Dessertenne de l'Hôpital Foch (Suresnes) apprécia l'importance, et paradoxalement la légèreté, d'une telle décision en ces termes :

"Les intérêts discutés n'ont pratiquement jamais été les bons... Peu de gens se préoccupent d'abord du bonheur de l'enfant... Ce ne sont pas la Science et l'Amour qui triomphent de la mort, ce sont le commerce et l'égoïsme qui l'exploitent une fois de plus."

La méthode est également utilisée par des femmes célibataires ne désirant pas s'encombrer d'un partenaire, aussi peu longtemps que ce soit. Ce choix peut cacher des motivations spéciales. Aux extrémités de l'éventail se trouvent d'un côté les lesbiennes qui, par exemple aux U.S.A., se font inséminer exclusivement avec de la semence d'homosexuels prise à la Cryobank. C'est, disent ces dames, "une alternative définitive au mariage... L'arme absolue pour se débarrasser de l'autre sexe." De l'autre côté, sont les femmes "Mensa", hyper douées désirant se "croiser" avec un Prix Nobel.

Transfert de Sperme et d'Ovocytes (Gamète Intra Fallopian Transfert) Lancée en 1984.

Transfert d'Oeuf fécondé (Zigote Intra F.T.) débute en 1986. Ces deux méthodes s'adressent à des patientes dont l'appareil génital est intact.

Transfert d'Embryon ou plus exactement Fécondation in vitro. La F.I.V.E.T.E. est destinée en particulier aux femmes dont les trompes ne peuvent jouer leur rôle.

Le premier enfant ainsi conçu, naquit à Londres en 1978. Quatre ans plus tard, Amandine, voyait le jour à l'Hôpital Antoine-Béclère de Clamart.

Ce succès a été le résultat des efforts persévérants du biologiste Jacques Testard. Cet ancien militant trotskiste, avait travaillé plusieurs années à l'I.N.R.A., dans le domaine du transfert d'embryons chez les bovins. Entré en 1979 à l'Hôpital de Clamart pour effectuer des recherches sur l'ovaire humain, il se lança, avec l'appui du Chef de Clinique René Frydman, ex-maoïste, dans des expériences concernant la fécondation externe de l'ovule et la culture in vitro. C'est dans son livre "L'Oeuf transparent" et dans un ouvrage collectif "Le Magasin des Enfants", publié sous sa direction, que sont puisées informations et réflexions concernant la méthode.

PRECISIONS TECHNIQUES

Au début des travaux, les ovules mûrs étaient prélevés sur des femmes hospitalisées pour ligature de trompe (stérilisation), et volontaires pour subir avant l'intervention, le traitement hormonal nécessaire. Les gamètes mâles provenaient des chercheurs eux-mêmes. Après diverses modifications du protocole expérimental, deux grossesses se développèrent, mais n'allèrent pas à terme. La troisième fut couronnée de succès : Amandine naissait au début de 1982.

Actuellement, après traitement chimique et hormonal de la candidate sélectionnée par le médecin-gynécologiste, de 6 à 12 ovules mûrs sont récoltés.

Chaque ovule est déposé dans un tube contenant le milieu adéquat...

Une à 6 heures après, lui est adjoint un nombre défini de spermatozoïdes également sélectionnés.

Le mariage des gamètes se produit dans les heures qui suivent.

Il donne l'oeuf à deux noyaux qui, après plusieurs manipulations, est mis dans un autre milieu nutritif.

Les deux patrimoines génétiques s'unissent en un seul.

La première division en deux cellules de l'embryon survient entre vingt cinq et trente cinq heures après fécondation.

Vers la quarantième heure, l'embryon a de deux à six cellules. Il est susceptible d'être à l'origine d'une grossesse.

Si plusieurs embryons sont obtenus pour une même patiente, un à trois d'entre eux seront transférés dans l'utérus. Le transfert d'un nombre plus important, une dizaine par exemple, relève de l'acte médical "dévoyé" !

Les embryons non utilisés sont, depuis 1985, conservés par le froid (cryo-préservation).

Il n'existe pas de limite biologique connue pour la durée de conservation par le froid d'un embryon.

Le transfert un à un des embryons au cours de cycles successifs améliore les résultats de la méthode. L'obtention d'un enfant au moins une fois sur deux est réussie, ce qui rend la FIVETE, méthode de reproduction bien plus performante que la fécondation normale...

RENTABILITE ?

J. Testard juge sévèrement les gynécologues qui tiennent entre leurs mains les demandes de Fivete. Il estime que le choix des candidates ne se fait plus sur les seuls critères médicaux.

Quoiqu'il en soit, de 1982 au début de 1991, ont été ainsi conçus plus de 10 816 enfants.

En 1986, six mille interventions ont donné in vitro plus de onze mille embryons, puis huit cents grossesses cliniques. En 1988, il y eut 23 000 tentatives pour obtenir 2 239 naissances. Par ces chiffres, il est aisé de constater qu'un nombre énorme d'embryons est mis au "congélateur" !!

Chaque tentative revenait à environ 15 000 Frs. Pour chaque naissance, qui nécessite souvent plusieurs essais, on atteint un montant de 15 à 45 000 Frs. Actuellement, aux U.S.A., environ 5 à 6 000 $. Il est certain que l'amélioration de la technique réduit le nombre des essais et diminue le coût total.

En France est actuellement réalisé le quart des FIVETE exécutées dans le monde entier. La Sécurité sociale rembourse à 100 % les actes médicaux à visées diagnostique et thérapeutique : le médecin-gynécologue est seul maître de la prescription.

Théoriquement, l'activité P.M.A. est réglementée depuis Avril 1988, mais l'autorisation d'exercice a été délivrée à 74 équipes réparties géographiquement dans notre pays. C'est un chiffre énorme. Enfin, pour l'agrément de ces centres, aucun critère de compétence, de qualité d'équipe technique, de respect des règles éthiques, n'a été pris en considération et aucun contrôle n'est exercé.

Les équipes sont en place, il faut qu'elles opèrent !

Leur désir fait écho à la demande pressante des couples, des femmes. Celles-ci, de plus en plus nombreuses à attendre pour de multiples raisons égoïstes (liberté, réussite professionnelle, etc) d'avoir atteint l'âge de 35 à 40 ans, pour envisager une maternité, estiment avoir "le droit" de profiter de la méthode. Elles veulent être enceintes au moment de leur choix, et, de plus, veulent un enfant bien portant... !

Les équipes surchargées de travail, les inscrivent sur leurs listes d'attente, sans se poser trop de questions sur l'indication d'une telle intervention.

Ainsi, la Fivete n'est appliquée qu'une fois sur cinq selon sa destination d'origine. Assertion confirmée par le fait qu'un nombre important de femmes, inscrites sur les listes, "font" des bébés "normalement".

Le Ministre concerné serait bien inspiré de freiner cette utilisation intempestive. Il pourrait également favoriser l'emploi de techniques éliminant tout "tripotage" d'embryon. Parmi celles-ci, manifestation d'un progrès véritable car en harmonie avec la vraie nature de l'Homme, il faut citer celle mise au point fin 1988, par une équipe médico-chirurgicale de l'Hôpital Beaujon. Elle permet de "déboucher des trompes utérines, de les réparer s'il y a lieu, de détacher les adhérences" très rapidement, grâce au premier laser CO2 équipé d'une fibre flexible".

LES DOUTES DU BIOLOGISTE.

J. Testard ne se reconnaît pas coupable du fait d'avoir été, en France, le premier à mettre au point cette méthode. D'autres biologistes, dans d'autres laboratoires, seraient arrivés au même résultat.

Il a compris le pouvoir inquiétant qu'acquièrent les médecins d'aujourd'hui, spécialistes de plus en plus froids et calculateurs, sur la Vie humaine.

Il a perçu que la grand-messe politico-médiatique suscitée par l'apparition publique (naissance d'Amandine) de la Fivete, n'a pas été la reconnaissance du travail obscur de tous les chercheurs, mais la célébration d'un événement social, *" concernant la vie quotidienne", " remettant en cause des valeurs simples mais fondamentales. "*

La Fivete, mise au point pour satisfaire une

petite minorité de femmes stériles, est de fait une révolution car :

– elle débouche sur une nouvelle façon de considérer l'espèce,

– elle instaure un plan "hors sexe" de fabrication d'enfants,

– elle met sur le marché un nouvel objet de consommation, le "produit bébé", qui, comme tous les autres, doit être sans cesse amélioré et adapté aux goûts des clients.

Ces "nouveaux parents", constate le Pfr. Mattei de Marseille, profitent des progrès réalisés, pour exiger encore plus : *"savoir de quel bois génétique leur enfant sera fait"*!

Ayant pressenti les dérapages de "sa" technique, J. Testard est retourné travailler sur les animaux, ne voulant pas participer *"au commencement du cannibalisme de l'humain par l'Homme civilisé.*

CONSEQUENCES

Multiples, elles sont potentiellement contenues dans le fait que ces méthodes permettent *"l'approche utilitariste de l'Identification de l'Humain dans le futur citoyen"*. J. Testard l'a bien compris, qui reconnaît que :

"la procréation artificielle (spécifiquement la Fivete)... n'est que l'ébauche de nouvelles pratiques qui ne manqueront pas de dessiner les rivages d'une nouvelle morale, d'une nouvelle définition de l'humanité...

L'enjeu est de savoir, mais aussi de prévoir, ce que l'humain peut supporter d'artifices, collages, décodages, sans que soit aliénée son identité."

La question fondamentale : à quel stade du développement, la Personne humaine, entité inviolable, apparaît–elle ? se pose à l'homme et au biologiste.

Si, pour le Catholique, la réponse est sans ambiguïté, la nouvelle Personne existe dès la fécondation, la technique Fivete dévoilant un processus autrefois mystérieux, fait poser la question de façon plus précise.

L'incroyant J. Testard, et, avec lui, la grosse majorité des chercheurs, fidèles à ce qu'ils voient en pratique, la divise ainsi ;

– à quel stade du développement de l'oeuf fécondé doit être accordé la qualification d'Homme en puissance, lui assurant théoriquement, l'intangibilité au nom... des Droits de l'Homme ?

– à quel stade de son développement cet Homme (de l'oeuf fécondé... à l'enfant) peut–il être qualifié d'Humain ?

La réponse donnée par le Père de la Fivete française va dévoiler la perverse manoeuvre ouvrant la porte à toutes les aventures.

J. Testard voit l'oeuf à deux noyaux (pronuclei) contenant chacun les chromosomes de chaque géniteur et l'oeuf à un seul noyau résultant du mariage des gamètes. Il reconnaît que : *"dans cette chose transparente, il y a l'aptitude du développement unique d'une personne humaine."*

Il admet, à ce stade initial, l'existence d'un Etre *"essentiel" en puissance*, d'un Homme en devenir et acquérir des caractères "accidentels" selon sa programmation génétique.

Pour le Catholique, point n'est besoin d'aller plus loin : le respect total est acquis à cet Etre.

Le Biologiste refuse de tenir compte de sa propre constatation. Il ne se considère que dans l'avenir, sous un rapport particulier, en tant qu'Etre accidentel.

Il précise le caractère demandé :

"L'Humanité ne survient que la grossesse établie, quand la mère nourrit seule le jeune embryon, soit vers le septième jour, moment où il se sera implanté dans l'utérus."

LES MERES PORTEUSES

Le terme est inexact. Il veut désigner les femmes prêtant ou louant leur utérus pour satisfaire le désir d'enfant d'une femme a priori stérile, alors qu'il englobe toutes les futures mamans qui "portent" leurs enfants.

La nature n'est pas facile à vaincre. En plus d'une stérilité mécanique, une femme désirant à tout prix être mère peut, pour d'autres motifs organiques, être dans l'impossibilité de mener à terme une grossesse.

Depuis 1980, à Louisville, les gynécologues américains ont trouvé la solution : le prêt d'u-

térus. Une autre femme, proche ou non de l'intéressée, accepte par intérêt ou par générosité, d'être inséminée à l'aide de la semence du conjoint ou d'un donneur, et de porter l'enfant qu'elle remettra –contrat oblige – à l'autre femme dès la naissance.

Dans le cas d'insémination de la "porteuse", l'enfant sera héritier de celle–ci au plan génétique.

L'utilisation de la Fivete préserverait l'héritage génétique du bébé et ramenerait le prêt d'utérus au simple élevage d'un embryon puis d'un foetus.

D'aucun travaillent à réaliser cet élevage in vitro. C'est, d'après son ami Paul Milliez, le souhait de Pfr. Jean Bernard : *"développer les enfants en éprouvette jusqu'au neuvième mois, jusqu'à leur terme".*

Le Pdt du C.N.E. voudrait ainsi libérer toutes les femmes de "l'handicap" de la gestation qui "nuit" à leur physique (?) et gêne leurs carrières professionnelles.

Des chercheurs envisagent d'autres solutions.

En France se crée en 1983, l'Association Nationale de l'Insémination Artificielle par Substitution (A.N.I.A.S.), pour servir d'intermédiaire entre les femmes stériles et les candidates porteuses.

A Marseille, le Dr. Geller du C.E.F.E.R. fonde, il y a quelques années, l'association "Mères d'Accueil" pour faciliter les rapports entre les femmes concernées.

Le dernier cas signalé dans la Presse, a fait état en France d'une location–indemnité fixée à 60 000 Frs, ce qui correspond aux tarifs américains.

Bel imbroglio juridique en perspective, si la "Porteuse" refuse d'honorer le contrat en s'appropriant les 50 % de l'enfant. A quand le chantage à l'I.V.G. ?

Les Tribunaux américains ont tranché. Une mère–porteuse, inséminée donc génitrice à 50 %, et une autre ayant subi le transfert d'embryon, ont refusé de rendre l'enfant. Elles ont été condamnées à restitution : *"un contrat est un contrat."*

Le Comité National d'Ethique s'est opposé à la pratique du "prêt d'utérus" et, fin 1987, le Ministre de la Santé à dissout l'organisation marseillaise. La morale catholique est écartée de principe. Le motif de telle décision peut, à la rigueur, s'appuyer sur les travaux du Pfr. Montagnier, qui ont démontré que l'utérus humain avait, au cours de la gestation, un rôle beaucoup plus important que celui de simple machine incubatrice.

La Cour de Cassation a, en 1991, déclarée la méthode hors la loi.

LES TRAVAUX DES "MAGICIENS" DE LA VIE

Travaux, écrit J. Testard, qui font *"que l'Homme devient intolérable à l'Homme... qui oeuvrent à un changement radical de la Personne Humaine... qui sentent le soufre et qui, "sortes de machines infernales, développent en spirales leurs propres justifications", trouvées soit dans la satisfaction de désirs particuliers, soit dans l'utilité sociale.*

SUR L'OEUF

Cryopréservation. Fort peu de bons résultats. La méthode doit être améliorée. Elle est séduisante car elle éviterait de conserver l'embryon.

Don d'Ovule. Réalisé le plus souvent à partir d'une patiente hospitalisée pour Fivete, puisque le prélèvement est un acte chirurgical. L'anonymat est de rigueur.

Injection directe d'un Gamète mâle pour pallier à une déficience grave du sperme. Il est reconnu que la véritable difficulté se situe au niveau du choix du Gamète. Le C.N.E. a demandé de poursuivre l'expérimentation sur l'animal avant d'intervenir sur l'Homme.

Fécondation de l'ovule par l'ovule. Par exemple pour satisfaire le désir d'enfant d'un couple de lesbiennes. L'expérience qui suit le protocole Fivete a été réalisée chez la souris en 1977. De nombreuses difficultés ont déjà été surmon-

tées mais pour le moment aucune naissance n'a pu être obtenue.

Autoprocréation féminine. Une femme désirant avoir sa propre fille. Il est obligatoire de passer par l'action stimulatrice d'un spermatozoïde anonyme dont le noyau est ensuite éliminé. L'expérience aurait réussi chez la souris.

SUR L'EMBRYON

Cryopréservation. La méthode française est la plus efficace. Nécessaire pour augmenter les chances de réussite de la Fivete. Pas de limite biologique connue pour la durée de conservation d'un embryon. A qui appartiennent les embryons surnuméraires ? Que doit–on en faire ? Un statut juridique de l'embryon est souhaité par les biologistes.

Don d'Embryon. Au profit d'un couple totalement stérile. Ce que J. Testard appelle ATOU, Adoption par Transfert de l'Oeuf dans l'utérus. Avis favorable du C.N.E. en 1989. Dans le cas de l'utilisation d'une "mère porteuse", le transfert de l'embryon d'un couple, garantirait l'intégralité du patrimoine génétique et faciliterait le respect du contrat.

Quatre des "accidents" ou attributs, énumérés par la doctrine thomiste, se rapportent très précisément au devenir de "la chose transparente", l'action et la relation, puis la qualité et la quantité.

Pour Testard, l'embryon aura conquis le caractère humain quand il se sera implanté et aura réussi à établir une relation avec sa mère.

Logiquement il n'accorde cette opportunité qu'aux seuls embryons réintroduits dans l'utérus qu'il considère alors porteurs d'un projet d'enfant !

Il y a d'autres réponses :

Pour certains, dont le Pfr. Minkowski, un foetus n'acquiert le label humain qu'à partir du moment où il est viable, capable d'une autonomie vitale d'ailleurs très assistée. Cet âge de vingt quatre semaines (in utéro) est celui de la viabilité légale donnant au foetus le statut de Personne.

D'autres estiment que l'étiquette humain– à conserver ne peut être donné qu'à la naissance (acceptation par la mère, par les géniteurs, le médecin–accoucheur, etc.) ou même beaucoup plus tard quand l'enfant sera reconnu apte à s'intégrer à la société.

C'est ainsi que le prix Nobel Francis Crick, "découvreur" de l'A.D.N., suggérait d'instituer une date de naissance légale, deux jours après la naissance réelle. Pendant ce délai, "ON" pourrait décider en toute impunité du sort du bébé.

Avec les techniques modernes d'examen in utéro du foetus et l'étude du caryotype, deux attributs supplémentaires interviennent très précocement, la qualité et la quantité. Dans ces cas, seuls le technicien médical et les parents, pourront connaître le diagnostic et juger si l'objet de l'examen, candidat impuissant et involontaire, mérite d'être accepté et de faire ainsi partie de l'humanité qui confère la protection des Droits de l'Homme sans Dieu !

Ce refus de l'inviolabilité de l'Etre essentiel et son examen critique dans les "accidents" de son évolution, ont, à juste titre, fait dire au Pfr. Jérôme Lejeune :

"selon les fonctions qui sont testées chez cet être qui se développe, selon le type de performance qui sera demandé pour être convaincu, "ON" peut attendre de plus en plus tard pour reconnaître que c'est un petit Homme."

C'est ainsi que cette fausse théorie de l'humain rend licite et justifie toutes les techniques visant à l'élimination de l'oeuf fécondé (RU 486), d'un embryon ou d'un foetus non–desirés ou refusés par défaut qualitatif (I.V.G. – Euthanasie néonatale) et donne aux scientifiques la possibilité d'utiliser ces matériaux très particuliers.

ETUDE DU CARYOTYPE

Théorie. C'est l'examen le plus précis possible des 23 paires de Chromosomes résultant du mariage de ceux des deux géniteurs. Il s'agit d'en vérifier leur état et de fixer les points de localisation des Gênes sur chaque chromosome.

Les progrès techniques sont très rapides. 1990 a connu des avancées très spectaculaires en matière de localisation et d'identification des gênes.

Aux U.S.A., le programme "Projet Géno-

me Humain", d'une ampleur comparable à celle du programme Apollo, est en place. Il y est consacré 120 millions de dollars par an. Il vise à recenser les 50 000 gênes constitutifs des chromosomes. A ce jour, près de 3 000 sont connus.

Les chercheurs américains sont répartis en deux catégories :

– les "gênes hunters" qui travaillent au coup par coup pour trouver les gênes les plus scientifiquement et socialement signifiants,

– les "gênes mappers" qui cherchent à établir la carte complète de notre patrimoine génétique.

Les N.I.H. (Instituts Nationaux de la Santé) sont à la pointe de la recherche avec le Human Génome Center du laboratoire Berkeley de l'Université de Californie.

Quand on sait que, dans leur très grande majorité, les Universités et les Laboratoires scientifiques américains sont "tenus" par les Fondations des milliardaires du Mondialisme, l'élevage sélectionné du Singe de l'Homme paraît bien engagé.

Le Japon et la Grande Bretagne ont commencé les recherches.

En France, depuis novembre 1990, le programme "Génome Humain" est officiellement engagé et subventionné par l'Etat. Il regroupe environ 500 chercheurs. Le grand promoteur de ces travaux est le Pfr. Dausset, Prix Nobel de Médecine 1980.

Le premier Symposium sur le Génome Humain, s'est tenu en 1990 à l'UNESCO. Ce fut une confrontation mondiale de 300 savants venus d'une trentaine de pays. Parmi eux, 7 Prix Nobel.

C'est en se fondant sur les résultats obtenus de par le Monde, l'état des travaux en cours et leurs orientations, que le Ministère de la Recherche et de la Technologie, par la Direction de son Centre de Prospectives et d'Etudes, a décrit dans l'ouvrage collectif "2 100, Récit du prochain siècle", les évolutions et les bouleversements aujourd'hui programmés qui seront devenus réalité.

Les Objectifs annoncés par les chercheurs sont le dépistage et le traitement des maladies génétiques et héréditaires... voire, par la suite, des pathologies plus communes tels que le Cancer (le gêne des métastases du Cancer du sein vient d'être découvert par une équipe strasbourgeoise), les troubles cardio–vasculaires, les maladies mentales... etc.

Les moyens avancés relèvent du "Génie génétique". Tous les obstacles éthiques semblent avoir disparu. L'Administration américaine "Food and Drug" a donné, fin 1990, le feu vert à tous les travaux possibles des N.I.H.

En France, le C.N.E. autorise recherches et expérimentations, en recommandant de ne pas intervenir directement sur le patrimoine génétique des gamètes femelles et mâles. Cette limitation est combattue par de nombreux précurseurs très connus. A ce sujet, il faut préciser que le projet de loi Braibant sur la Bioéthique, dans les tiroirs du Ministère de la Santé depuis trois ans, admet comme licite le diagnostic génétique sur l'embryon quand il permet d'éviter une maladie ou une anomalie graves, ce qui semble une position plus large que celle du C.N.E.

Une évocation très incomplète, des maladies détectées par cet examen, l'étude pour certaines du rapport entre leur nombre et celui des naissances, aideront à comprendre, avec l'examen des méthodes utilisées, les difficultés d'exécution et d'interprétation des résultats. Il sera possible, alors, d'évoquer les bonnes (peu nombreuses et difficiles à mettre au point) et les mauvaises utilisations de cette technique.

La documentation citée provient du livre de J. Testard, de celui du Dr. Jean de Grouchy "Les Nouveaux Pygmalions", et d'interviews du Dr Delpech de l'Hôpital Cochin et du Pfr. Mattei de La Timone à Marseille.

ANOMALIES CHROMOSOMIQUES

40 % des oeufs fécondés (zygotes) naturellement sont porteurs d'anomalies chromosomiques (A.C.) mais seulement 1 à 2 % des enfants en naissent porteurs. Les autres sont éliminés par avortement spontané, souvent très précoce et non remarqué comme tel.

Deux sortes d'anomalies sont détectables

avant la naissance :

– Les A.C. héréditaires, résultats de modifications héritées de l'un des parents, en général équilibrées et sans conséquence pour la survie du nouveau-né,

– les A.C. qui se produisent DE NOVO, au moment du mariage des gamètes.

Quelques exemples :

Les Trisomies (un chromosome en surnombre dans une paire)

– TRI 13 et TRI 18 produisent des syndromes graves entraînant de fortes malformations et la mort dans les premières semaines de la vie.

– TRI 21 le Mongolisme. 1 cas pour 650 naissances, soit entre 1 100 et 1 200 enfants atteints nés par an en France.

L'âge de la mère joue un rôle important : à 20 ans la probabilité est de 1 sur 2 000, mais à 40–45 ans, elle atteint 1 à 2 pour cent.

Pour faire le diagnostic précoce : dans 96 % des cas le chromosome 21 est libre. Dans les 4 % restant, il est fixé sur un autre. La moitié (2 %) des cas sont héréditaires et le caryotype des parents peut le mettre à jour. Les autres 2 % se produisent de novo.

Les Delections (perte d'un fragment de chromosome).

– sur le bras court du CHR 5 : débilité mentale,

– sur le bras court du CHR 7 : la Mucoviscidose, la plus fréquente des maladies génétiques. 400 cas par an en France et 3 millions de Français porteurs,

– sur le bras court du CHR 16 : la Polykystose rénale, responsable de 10 % des traitements par dialyse,

– sur le bras court du CHR 18 : débilité mentale,

– sur le bras court du CHR X : la Myopathie de Duchenne. Le diagnostic prénatal sur le foetus de sexe masculin et la détection des femmes conductrices de la maladie sont réalisables.

Les Translocations (partie d'un chromosome détachée et fixée sur un autre).

Les anomalies concernant le nombre et la structure des CHR X et Y entraînent des troubles graves du développement sexuel, mais non nécessairement une dégradation des fonctions intellectuelles et, dans l'ensemble, sont compatibles avec une longévité normale.

A citer le doublement du CHR Y bien connu. 10 % de ces individus ont maille à partir avec la justice pour des délits plus ou moins graves.

Maladies Métaboliques dues à des blocages enzymatiques.

Les plus fréquentes sont la Phénylcétonurie et la Galactosémie.

Il est possible de dépister plus d'une vingtaine de ces affections par Analyse du liquide amniotique.

A l'heure actuelle, la Galactosémie est guérissable. Pour les enfants atteints de Phénylcétonurie, s'ils sont traités dès la naissance, l'existence sera très proche de la normale au lieu de devenir débiles mentaux.

TECHNIQUE DES DIAGNOSTIQUES ANTE-NATALS.

Echographie

Pratiquée plusieurs fois pendant la grossesse, elle permet de déceler la plupart des maladies, malformations cardiaques et rénales, la "spina-bifida" et l'absence de cerveau, etc. Elle renseigne également sur des malformations mineures, becs de lièvres, doigt surnuméraire, etc, facilement repérables. Selon la manière dont la révélation précoce est faite à la mère par l'environnement médical, elle peut bien accepter ou préférer, solution facile et définitive, l'I.V.G.

Ce sont les améliorations apportées à l'Echographie, qui ont permis la mise au point des méthodes suivantes :

Amniocentèse

Ponction de l'utérus pour obtenir le matériel nécessaire. Le placenta ne doit pas être lésé. Elle ne peut être réalisée avant le quatrième mois de la grossesse, après repérage de la zone d'implantation placentaire par sonacation. La méthode est loin d'être inoffensive pourle foetus (risque d'anomalies) et le pourcentage d'erreurs dans les résultats est important.

Prélèvement de trophoblaste
(futur placenta) pratiqué depuis 1984. Effectué entre la 8e et la 10e semaine de la grossesse.

Il est réalisé – sans anesthésie – en deux à cinq minutes par une sonde introduite par les voies naturelles sous contrôle échographique. La femme est ensuite mise sous traitement antibiotique. Une nouvelle échographie, une semaine plus tard, permet d'apprécier les réactions du foetus.

Il y a environ 2.5 % de femmes sur lesquelles il est impossible de pratiquer l'intervention. Le taux des fausses couches consécutives atteint 3 %.

Ponction du sang foetal
(dans le cordon ombilical) sert en particulier pour le diagnostic de la Thalassémie, anomalie de l'hémoglobine.

Les examens de ces prélèvements nécessitent des laboratoires très bien équipés et un personnel fort compétent. Il faut, dans certains cas, examiner les chromosomes du père, de la mère et d'un premier enfant atteint de l'anomalie à détecter. Il y a ainsi, quatre examens complexes et très couteux.

La P.C.R. (Polymérase Chaîne Réaction)
est une nouvelle méthode d'examen des prélèvements mis au point depuis 1986 aux U.S.A. Elle procure facilité et rapidité. Les examens sont littéralement "banalisés" et la réponse fournie dans les 48 Heures. En 1988, la méthode a, sans doute, fait ses débuts dans les hôpitaux français.

Un exemple : pour chaque embryon, le P.C.R. permet de déceler la présence d'un gêne particulier défectueux sur un chromosome X ou Y (maladie liée au sexe). Il ne semble pas que toute la précision requise soit atteinte. Pour le moment est réalisé le diagnostic du sexe. L'élimination de l'embryon suspect est systématiquement réalisé... etc.

En Juillet 1990, le C.N.E. a recommandé aux chercheurs français de ne pas faire de tri génétique... Mais le projet de loi déjà signalé n'est pas de cet avis !

INTERPRETATION DES RESULTATS

C'est évidemment le point essentiel. Voici quelques éléments de réflexion.

Dans le cas du Mongolisme (TRI 21) seulement 2 % des cas relèvent d'une forme familiale héréditaire. "ON" obligera les familles à risques à se soumettre aux examens. En définitive, environ 24 cas/an seraient détectés. Tous les autres, soit 1 100 cas/an ne seront découverts qu'à la naissance sauf vulgarisation ou obligation de l'examen.

Pour les maladies liées à un sexe, et présentent dans la famille, aucune difficulté. Le diagnostic précoce du sexe, suivi d'élimination, sera la solution simple... en attendant les progrès de la thérapie génique.

Par ailleurs, il naît, environ, en France chaque année 25 000 enfants porteurs d'une anomalie congénitale constituant un handicap grave. Il faut y ajouter les sourds, les muets, les aveugles, les débilesmentaux dit idiopathiques (non chromosomiques), les maladies à malformations viscérales ou concernant les membres.

Peuvent être ajoutés les déficients mentaux au Q.I. inférieur à 80, ce que certains mongoliens atteignent, et représentant environ 5 % de la population.

Face à ces cas multiples et multiformes, quelle sera l'attitude de l'Etat, gestionnaire de la Sécurité Sociale, des Médecins, Chirurgiens et Chercheurs, de la Mère, de l'entourage et de la Société ?

Il ne s'agit pas de l'attitude face aux malades, mais de l'attitude face aux résultats fournis de plus en plus nombreux par les divers examens sans cesse améliorés.

La Thérapie génique
Ce sera la bonne attitude. Elle est encore à ses balbutiements. Il s'agit d'introduire dans un malade des cellules "manipulées", comportant un nouveau gêne capable d'enrayer la maladie génétique.

La première mondiale de cette technique a été réalisée en Septembre 1990 par l'équipe du Dr. Anderson de la clinique des N.I.H. de Betheseda (Maryland U.S.A.)

Elle visait une anomalie héréditaire entraînant la paralysie complète du système immunitaire de l'enfant par non fabrication de l'enzyme indispensable. Un seul gêne est responsable de cette affection (Syndrome des Lymphocytes dénudés) qui oblige l'enfant à vivre dans une "bulle" aseptique. Elle a été décrite pour la première fois en

1974. Depuis une soixantaine de cas ont été enregistrés dans le monde, dont une trentaine en France. Sur ce total, seuls trois ou quatre enfants auraient survécu. L'équipe Lyonnaise du Pfr. Jean–Louis Touraine a réalisé d'importants progrès dans son traitement par des méthodes très différentes qui seront envisagées plus loin.

L'équipe médicale N.I.H. a fait porter par un rétrovirus dûment préparé, porteur du gêne sain capable de fabriquer l'enzyme à l'intérieur des lymphocytes prélevés sur le malade et intensément cultivés. Des milliards de ces lymphocytes sont transfusés au patient, de mois en mois, pendant un semestre.

De nombreuses équipes médicales, dans le monde, progressent dans le même sens.

Les maladies susceptibles d'être traitées de cette manière sont d'abord les maladies du sang : thalassémie, anémie falciforme, ... puis la myopathie (affections des cellules musculaires) et peut–être même le diabète.

Cette thérapie semble devoir rapidement profiter à des malades tout à fait différents tels certains cancéreux, des maladies cardiovasculaires... voire le sida, etc...

La route est encore longue ...!

Vers l'Eugénisme

Cette "science" a pris naissance aux U.S.A. en 1870, sous l'égide d'un cousin de Darwin. Elle vise, d'une part, à entraver la multiplication des "inaptes" à une vie correcte et utile à la société, d'autre part, à améliorer l'espèce humaine !

L'affinement des techniques, leur développement incontrôlable, l'accueil enthousiaste que leur fait les média et le bon peupleconditionné, l'ambiance matérialiste, hédoniste de la société, la puissance de la pression latente d'une grande partie du Corps médical, conduisent inexorablement, à vues humaines, à la Sélection eugénique officieuse.

C'est la solution de facilité, dont l'exécution brève et sans aléa, est d'autant plus vite oubliée que les motivations sentimentales sont fugaces.

Difficultés de réalisation : il est acquis que les aberrations chromosomiques sont pour la plupart dues à des accidents survenus de novo. Supprimer par IVG les embryons atteints ne baisserait que très légèrement (1 à 2 pour mille) la fréquence des cas.

Dans les maladies héréditaires, l'examen du caryotype ne détecte que les formes dominantes : "ON" devra supprimer les malades et interdire la procréation aux porteurs (stérilisation obligatoire et gratuite comme pratiquée aux U.S.A. et en Suède dans les années 1930).

Cela ne servirait à rien. La majeure partie des maladies dominantes sont imputables à des mutations nouvelles, ainsi 8 sur 10 des nains achondroplasiques par exemple.

Dans les formes récessives, il y a impossibilité de réaliser la détection à partir des géniteurs. Seuls les embryons porteurs seraient éliminés et les mutations de novo compenseraient.

Pour rendre efficace la méthode,

–"ON" devra rendre obligatoire l'examen du caryotype embryonnaire pour toutes les femmes enceintes. Compte tenu de l'amélioration des techniques et des souhaits parentaux, la mesure sera facile à faire passer dans les moeurs.

–"ON" sera dans l'obligation de dresser la liste des anomalies et maladies détectables in utero, de les classer par ordre de gravité intrinsèque ou extrinsèque, c'est–à–dire par rapport au "vécu" possible de l'enfant à naître, de la charge imposée aux parents, à la société, des besoins de la recherche médicale et des frais assumables par la Sécurité sociale... etc.

–"ON" devra ensuite fixer le niveau au–dessus ou en–dessous duquel, "l'élimination" sera obligatoire.

Prosélytes récents, les "Nouveaux Parents" : par ailleurs mélangeant désir des parents et intérêt commercial, l'examen du caryotype pourrait, dans un premier temps, être limité à la connaissance du sexe. Ainsi serait possible, l'élimination des porteurs possibles de certaines maladies liées au sexe. Enfin, comme 80 % des couples désirent comme premier né un garçon, sans se soucier de l'équilibre démographique, la méthode leur donnerait satisfaction. Hélas, les fantasmes du couple moderne ne se limitent pas là. Pour eux l'examen total du caryotype va devenir nécessité absolue et droit.

C'est ce que confirme le Pfr. J.F. Mattei, agrégé de Pédiatrie et de Génétique médicale, Directeur du Centre de diagnostic prénatal de l'hôpital de La Timone, dans une interview publiée par le Fig. Mag. du 7 Octobre 1990 :

"La contraception avait permis le choix des *parents dans la limite "être ou ne pas être".*

"Avec l'échographie, le choix devient "être normal et conforme au désir des parents, ou ne pas être".

"Le développement de la médecine prédictive qui permet de connaître à l'avance les maladies dont tel individu sera, ou risque d'être victime à vingt ans, quarante ans... jusqu'à sa mort, permet de compléter la formule :– "être normal, conforme aux désirs des parents, avoir un bon fonctionnement... ou ne pas être".

A ce niveau, le souhait parental participe en toute bonne conscience, à l'évolution eugénique et rejoint le souci économique de l'Etat.

Le Pfr Mattei évoque le processus d'extension du choix :

"Au diagnostic prénatal de maladies ou d'handicaps graves, va s'ajouter celui de la prédisposition à l'agressivité (double CHR X), des myopathies dont le diagnostic est funèbre vers la vingtième année, puis très prochainement celui d'une maladie grave (Chorée d'Huntington) entraînant déchéance physique et morale à partir de la quarantième année, et, dans un temps un peu plus éloigné, le diagnostic de la maladie d'Alzheimer qui se déclare entre cinquante et soixante ans".

Catholique pratiquant, le praticien conclut :

"Il n'est pas dans la nature de l'Homme de connaître son destin... et on risque d'assister à des dérapages catastrophiques...

(il faut) redécouvrir aussi que l'enfant n'est ni un cadeau, ni un plaisir, ni un droit. C'est un don que l'on reçoit.

Redécouvrir aussi que l'Homme moderne s'efforce vainement de fuir la souffrance et la mort, alors que l'une et l'autre donnent un sens à notre vie."

Jugement qui confirme la profonde transformation de la nature humaine déjà réalisée. Hélas, au-delà de la satisfaction d'avoir analysé avec justesse le processus, la réalité oblige à penser que le renversement de tendance souhaité est fort lointain, et, il faut le répéter, à vues humaines impossible !

Et le scénario catastrophe se prévoit aisément. Tout va dans le sens du développement des techniques bio-eugéniques."ON" rendra obligatoire, pour toute femme désirant être mère, avec prise en charge administrative, le passage par la FIVETE, et l'euthanasie néonatale palliera aux échecs.

Demain, la reproduction naturelle deviendra intolérable car signe d'un manque patent de "solidarité".

Elle pourra même être interdite, en douceur, par l'adjonction de substances adéquates dans les eaux de boisson et les aliments de base. Cette solution avait été proposée, il y a quelques années, pour le TiersMonde, par le très sérieux Dr. Marshall Balfour du Protestant Population Council.

La chimie moderne saura éviter la suppression du plaisir sexuel. L'éthique républicaine sera satisfaite : tous les moyens contraceptifs,dont l'utilisation fait apparaître "inégalité" et "ignorance", tomberont en désuétude !

Emportés par cette vague de philanthropie, les chercheurs pourront développer les techniques de tripotage du caryotype, ce que la science appelle : Génie Génétique. Il est très difficile de connaître les travaux et leurs résultats de cette spécialité qui, comme les précédentes, doit presque tout à la "Vétérinaire". Les recherches s'effectuent dans l'ombre. Les progrès sont, cependant, sensibles et d'autant plus inquiétants.

La Correction. L'oeuf fécondé ou l'embryon obtenus et surveillés par les opérateurs Fivete, deviennent la cible idéale des bons apôtres humanitaires, désireux :

– de corriger une maladie génétique,

– d'éradiquer cette maladie de la descendance de l'individu ainsi modifié,

– d'améliorer la croissance du sujet tant au plan physique, qu'intellectuel, voire le rendre plus apte à certains travaux,

– de jouer aux apprentis-sorciers, tel ce britannique qui cherche à développer chez l'Homme le sens de la coopération sociale, par l'adjonction de gênes de gibbon. Il envisage même de modifier son anatomie en lui faisant acqué-

rir de plus grands bras et ... une queue préhensile !

Il est intéressant de signaler deux formes de Génie génétique qui n'intéressent pas directement le génome humain.

Travaux bénéfiques pour l'Homme

L'obtention de souches d'animaux "transgéniques", c'est à dire différents de leurs congénères, a été réussie par la greffe de un ou plusieurs gênes dans leurs chromosomes, suivie d'intégration. A travers le monde sont élevés un certain nombre de ces animaux en une douzaine d'espèces dont la souris, les poissons, les lapins, les chèvres, les moutons et même des bovins.

Le but initial est l'obtention de certains médicaments ou d'améliorer la production animale.

Un laboratoire privé des U.S.A. élève une famille de souris possédant le gêne humain de l'activation tissulaire du plasmonigêne (TPA) et le produisant dans leur lait.

La production – souris, quelques grammes de TPA par litre de lait, est près de mille fois supérieure à la quantité obtenue par les techniques actuelle de culture de cellules. Les chercheurs ont également opéré sur des chèvres. Celles-ci devaient être opérationnelles en 1991 et fourniront des quantités plus importantes. Avec 100 à 200 chèvres transgêniques, ils pensent couvrir les besoins annuels en TPA des U.S.A. à des prix très inférieurs à ceux pratiqués actuellement.

Environ cinq cents laboratoires privés américains travaillent dans ces directions.

En France, l'INRA, le CNRS, l'Institut Pasteur font de même. Les uns cherchent à obtenir des vaches dont la composition du lait serait modifiée à des fins médicales, et d'autres des porcs pour une utilisation identique de la graisse.

Au point de vue productivité animale, dès 1982, le poids des souris a été doublé. De nombreux essais sont en cours. Les Japonais cherchent à obtenir des truites grosses comme des saumons et les Australiens tentent d'augmenter la production lainière des moutons...

L'I. Pasteur sait également doubler la taille des souris. A Nogent sur Marne sont couramment réalisées des chimères caille-poulet par transplantation de tissus sur l'embryon, comme ailleurs ont été aussi obtenus des chimères chèvre-mouton.

Armes de Guerre

Des scientifiques manipulent les microbes pour créer des germes plus virulents pour l'Homme. Depuis 1982, "ON" tripote des colibacilles pour leur faire synthétiser la toxine botulinique, poison mortel.

La Duplication

Elle se produit naturellement dans 4 pour mille des naissances humaines et aboutit aux vrais jumeaux.

En laboratoire, elle est pratiquée sur des embryons très jeunes, composés de 2 à 100 cellules. Elle est parfaitement maîtrisée chez les bovins où l'efficacité atteint 90 %. Il est raisonnable de penser qu'il en serait de même chez l'Homme car la technique est simple. Le Dr Edwards, pionnier de la FIVETE, en est l'ardent défenseur.

Le Clonage

Veut aller beaucoup plus loin que la duplication. Il s'agit de tenter d'obtenir, en nombre illimité, des copies conformes d'un sujet donné.

L'expérience a été réussie chez les Batraciens.

Des chercheurs suisses (Genève) et américains (Etat du Maine) auraient mené à bien l'entreprise sur la souris, mais il y a controverse.

Mr. S.M. Willadsen a remarquablement progressé dans l'obtention de veaux identiques. En 1988, il avait, a priori, gagné la partie.

En 1990, à l'INRA de Jouy en Josas, a été obtenue une portée de six lapereaux mâles identiques. A partir d'embryons congelés et d'ovocytes dûment "micromanipulés", les chercheurs ont reconstitués des oeufs qui, après un certain temps de culture in vitro, ont été réimplantés dans une femelle porteuse.

Il est certain que des essais sont pratiqués sur l'Homme.

Certaines autorités s'en inquiètent. Ainsi, le Président du Département de Biologie cellulaire de l'Université d'Harvard (Massachusetts) s'est prononcé pour l'interdiction de la duplication de l'oeuf humain, mesure qui, à posteriori, montre l'ampleur des résultats obtenus.

Banque de Tissu

Il s'agit, à partir de la duplication artificielle de l'oeuf fécondé, de cultiver l'embryon–jumeau obtenu jusqu'à trois semaines au moins. A ce stade, les ébauches d'organes constituées, peuvent être isolées, disséquées et congelées. L'autre hémi–embryon devenu un enfant aurait à sa disposition une réserve de tissus pouvant, en cas de besoin, lui être greffé sans risque de rejet.

Le problème essentiel est celui de la culture in vitro de l'embryon. "ON" travaille d'arrache–pied et les progrès sont sensibles.

Conscientes du danger, aux U.S.A. et en Grande Bretagne, les Commissions d'Ethique ont limité la culture de l'embryon humain à deux semaines, stade où se constitue l'ébauche du système nerveux.

En France, le projet de loi Braibant prévoit une réglementation de l'utilisation des tissus foetaux.

Grossesse masculine

Fantasmes, canulars de scientifiques, dont les média en mal de sensationnel s'emparent régulièrement ou ballon d'essai psychologique, la question est posée. L'avenir apportera la réponse.

Certes des enfants ont été mis au monde par césarienne qui s'étaient développés dans l'abdomen de leurs mères, mais le risque mortel d'une telle grossesse est énorme.

Femelles "Porteuses" animales

Il faut constater que l'hybridation se fait naturellement entre l'âne et la jument d'une part, le cheval et l'ânesse d'autre part, pour donner le mulet et le bardot, tous deux stériles. Il en est de même pour la combinaison lapine–lièvre. En 1984, à Cambridge, un hybride mouton–chèvre a vu le jour...

Il est à peu près certain que, dès 1987, des chercheurs américains ont réussi la fécondation par insémination artificielle d'une femelle chimpanzé avec du sperme humain. Le développement de l'embryon s'est fait normalement. L'avortement a été volontairement provoqué au bout de quelques mois.

Génétiquement parlant, la différence entre le nombre des chromosome de l'Homme (46) et de ceux des chimpanzés (48) est le même qu'entre ceux de l'âne et du cheval, mais leurs structures sont beaucoup plus proches.

Ces novateurs estiment que l'hybride chimpanzé–Homme serait viable. L'état de leurs travaux n'est pas divulgué. Ils prévoient d'utiliser les sujets obtenus, soit comme banque d'organes et de tissus, soit pour la réalisation de travaux pénibles.

MIEUX, vers 1984–85, des ânes et des zèbres sont nés, après s'être développés dans l'utérus de juments.

Pour ce faire, en plus de la FIVETE obligatoire, deux manipulations ont été pratiquées : une opération touchant le placenta et/ou une action immunologique anti–rejet.

Avec une technique analogue, rien ne s'opposerait à l'utilisation des femelles chimpanzés comme "mères porteuses"...

SUR LE FOETUS

La distinction faite entre Embryon et Foetus dans cet exposé, l'a été par rapport aux possibilités d'intervention des innovateurs. Pour atteindre et disséquer aisément le cerveau et les autres organes, il faut que l'embryon ait environ trois mois... Il ne peut se trouver que sur un marché très particulier, en attendant les progrès de la culture in vitro.

Utilisations Industrielles

Au milieu du siècle, de très nombreux Etats autorisent l'avortement. Le marché international allait ainsi trouver de nouvelles matières commerciales : organes ou protéines humaines selon le niveau de dislocation des foetus.

Dans les Etats industriellement avancés, la morale chrétienne, considérée comme obsolète et sclérosée, est remplacée par des éthiques vivantes, donc changeantes selon les besoins ou les désirs des une et des autres.

Un important commerce s'établit : de 1970 à 1977, entre la Corée du Sud et les Laboratoires américains (Etat du Maine en particulier). Les foetus, extraits le plus souvent par césarienne, sont débités sur place. Les acheteurs paient les reins entre 25 et 30 dollars US la paire. Destonnes de ces organes transitent par avion... En 1981, les Services des Douanes français constatent l'importation de foetus en provenance d'Europe Centrale. Destinés à la fabrication de produits de

beauté, leur valeur thérapeutique supérieure les met en concurrence avec les embryons de poulets couramment utilisés. Le trafic, dévoilé par des journalistes, a priori peu "évolués", disparaît dans la clandestinité...

Utilisations Médico-Chirurgicales. Sources de matière première.

Elevage in vitro

Les problèmes liés à cet élevage font l'objet de recherches intensives depuis 1950. L'anglais Edward et le suédois Lindenberg ont pu "cultiver" un embryon jusqu'à 12 jours... Pour le moment, les recherches continuent sur les embryons de rats et de souris. A Baltimore, à Yale, les progrès seraient rapides.

Pour l'embryon-foetus humain les travaux, fort discrets, se poursuivent. L'italien Data est un des spécialistes...

Les Femmes enceintes

De nombreuses grossesses peuvent subir une interruption non-préméditée. Dès 20 à 22 semaines, le foetus souvent extrait par césarienne, est viable, grâce aux améliorations apportées aux incubateurs et aux techniques d'alimentation. S'ils sont désirés par leurs géniteurs ils deviennent des "prématurés" et bénéficient alors, de toute la technologie hospitalière pour leur conserver la vie.

Sinon, ils rejoignent la masse des victimes de l'application de la loi Veil-Roudy.

La loi autorise l'avortement pour une première catégorie de femmes se disant agressées par le bébé qu'elles portent ou s'estimant en situation de détresse, ou, pour beaucoup, se servant de l'IVG comme simple moyen contraceptif. Dans l'immense majorité des cas, elles subissent une "aspiration" et le foetus, très jeune, extrait fragmenté, broyé, n'est plus utilisable qu'en cosmétologie.

Une deuxième catégorie comprend les femmes dont la grossesse a été, au début, volontaire ou acceptée. Puis, elles ont recours à l'avortement pour diverses raisons :

– le développement foetal met en péril grave leur santé physique ou leur équilibre psychologique,

– une échographie, un examen du caryotype embryonnaire, révèle une maladie ou une anomalie particulièrement graves reconnues comme incurables au moment du diagnostic ou, tout au moins, présentant une forte probabilité de l'être, avec attestation fournie par deux médecins.

Pour cette catégorie, les difficultés du diagnostic laissent atteindre au foetus un temps de développement qui souvent peut conduire à la césarienne. Ces sacrifiés rejoignent les "prématurés" dont les géniteurs ne veulent plus, ayant, selon la belle formule utilisée, "épuisé leur projet procréatif" et un certain nombre d'autres, dont la porteuse, accepte de ne pas subir d'aspiration et d'être "délivrée" par le bistouri vers 15 à 18 semaines, selon des conditions d'un contrat tenu secret.

Greffes de Tissus et d'organes

Ce sont les interventions "nobles", glorifiées par les média et laissant pantois d'admiration le public. Elles cachent et facilitent toutes les autres.

Quelques exemples : une équipe américano-finlandaise décapite des foetus de 12 à 21 semaines. Leurs têtes, isolées et perfusées, servent à l'étude du métabolisme des glucides...

A Londres, existe une banque de tissus foetaux qui ravitaille également les hôpitaux français...

Les Greffes : le laboratoire d'Embryologie de Bordeaux récupère, depuis le début de la décennie 80, les foetus de 9 à 10 semaines "intacts", en vue d'en prélever les pancréas afin d'en greffer des cellules, ou l'organe entier, sur un malade atteint de diabète...

A Lyon, depuis plusieurs années, le Pfr. Jean-Louis Touraine et son équipe récupèrent les foetus plus âgés pour en prélever le foie, afin de le greffer sur un enfant sans défense immunitaire (enfant-bulle).

Depuis 1988, l'équipe lyonnaise a réalisé l'injection, dans une veine du cordon ombilical d'un foetus de vingt huit semaines atteint de cette affection, d'une grosse quantité de cellules hépatiques et thymiques prélevées sur deux embryons de sept ou huit semaines. La naissance a eu lieu et tout paraît évoluer favorablement.

Il est certain qu'au point de vue économi-

que, cette méthode est, à priori, beaucoup moins onéreuse pour la société que la thérapie précédemment évoquée.

A Mexico, récemment, des chirurgiens ont greffé dans les cerveaux de deux personnes atteintes de Maladie de Parkinson, d'une part la glande médullo–surrénale, de l'autre des cellules cérébrales spécialisées (substance noire), disséquées et prélevées sur un foetus de treize semaines obtenu par césarienne. Cette technique remplacerait avantageusement, aux dires de ses promoteurs, les autogreffes déjà réalisées plusieurs dizaines de fois par des équipes mexicaines et suédoises.

Si toutes ces interventions témoignent de la dextérité des chirurgiens, ce qui est le minimum souhaitable, et de leur volonté de guérir leurs patients... rien n'est changé au problème fondamental posé par l'assassinat et l'utilisation d'un Homme en devenir.

Le Jugement du C.N.E.S.V.E

Aucune autorité qualifiée par le Code d'Autorité morale, ne s'est élevée contre ces pratiques, hormis l'Eglise Catholique Romaine...

Interviewé dans le Figaro du 2–12–1983, l'ancien Président de l'Ordre des Médecins, le Pfr. Raymond Villey, reconnaissait être au courant et ne condamnait pas ces agissements. Il affirmait la nécessité d'effectuer le prélèvement sur un foetus non–viable et non–vivant. La non–viabilité, considérée comme une impossibilité de passer en incubateur, est un argument fallacieux puisqu'il s'agit de foetus condamnés par leurs mères et/ou par la Science. Quant au qualificatif de non–vivant, il découle de la situation même !

Au nom de la solidarité républicaine, un lyonnais, le Pfr. François, esquissait le sens d'une loi à venir :

"Il faut pouvoir permettre que la mort d'un enfant permette à un autre de survivre... Nous n'avons pas le droit de laisser inemployé un matériel qui peut permettre de sauver un enfant."

Finalement, le C.N.E. a donné son avis les 21 et 23 Mai 1984. Il est dorénavant permis d'obtenir par césarienne, avant 20 semaines de grossesse, des foetus vivants et sains. Il est interdit en principe d'utiliser ceux–ci à d'autres fins que thérapeutiques... Les produits et les organes provenant des embryons ou des foetus humains ne pourront être prélevés que sur des organismes morts... pour éviter toute souffrance. (La Vie, donc la sensibilité, existent dès la fécondation). Donc, un foetus de plusieurs semaines, arraché de force à son milieu physiologique naturel, meurt de lui–même. Son agonie ne peut être que pénible et douloureuse... La loi ne lui accorde aucune protection). L'avis de la mère, sous entendu son acceptation, ne sera pas demandé. Il suffira qu'elle n'ait pas exprimé spontanément de refus... à condition bien–sûr qu'"ON" ait bien voulu l'informer.

SUR L'HOMME "LEGAL"

C'est–à–dire un Foetus ayant plus de 20 semaines de vie intrautérine à l'adulte.

Motif des Expérimentations

La recherche pharmaceutique médicale et chirurgicale a toujours exigé des "cobayes". L'intervention sur les animaux, obligatoire pour la mise au point de produits nouveaux, permet de perfectionner des techniques chirurgicales nouvelles, en opérant par exemple sur le chien, avant de les transposer avec le maximum de chances de succès sur l'Homme.

La sentimentalité dévoyée, manifestée par le public, l'influence électorale des propriétaires d'animaux et des sociétés protectrices de ceux–ci, rendent de plus en plus impopulaires ces travaux. Il faut souhaiter que la démagogie ne fera pas interdire ces pratiques.

Cependant, il est patent que les résultats ainsi obtenus sont imparfaits. Il faut donc s'adresser à l'Homme, bien portant ou non, pour "expérimenter", en étant conscient qu'il n'est pas possible d'éliminer tout danger pour le sujet.

L'Etat accepte l'expérimentation sur l'Homme, si elle est pratiquée dans l'intérêt de la Science, de la communauté humaine et des malades visés. Il est présupposé qu'il s'agit de recherches sérieuses et honnêtes, destinées à faire progresser la Médecine en général. Les textes de loi s'y rapportant sont rares, le Conseil d'Etat l'a souligné. L'avis du C.N.E. devra être sollicité.

Fondamentalement, il s'agit de subordonner le Bien d'une Personne au Bien public, au Progrès, jusqu'à un possible sacrifice, d'autant que, dans des circonstances précises, le "cobaye" peut devenir réservoir de "matériel".

QUELS HOMMES UTILISER ?

Les Volontaires

Il n'est fait appel à eux que pour les essais portants sur de nouveaux médicaments ou pour l'obtention de certains sérums. Des services hospitaliers très sérieux emploient, moyennent le versement d'une faible indemnité et selon un protocole strict, des volontaires. Le nombre des candidats est faible donc insuffisant.

Dans les prisons américaines, des détenus échangent, pour ce service, leur participation contre des réductions de peine.

"Cobayes" désignés d'office

Après avoir demandé l'avis de son C.N.E., le pouvoir peut légiférer. Les "Sages", sont ainsi habilités à définir, et fixer le niveau au-dessous duquel un Homme Légal, foetus, nouveauné, jeune ou adulte, est considéré comme un "morceau de nature", assimilé à un matériel organique et devient ou peut devenir "instrument et objet" entre les mains des Chercheurs et Chirurgiens, sans que ceux-ci aient à se soucier des conséquences subies par "l'objet".

Pour les Foetus de plus de vingt semaines de gestation, voire pour l'enfant à terme mais condamné par le Corps médical et/ou refusé par la mère d'autant plus traumatisée que l'environnement l'aide de moins en moins à admettre et supporter ce genre d'aléa, leur destination est toute indiquée. La totale discrétion des acteurs facilite la manipulation.

Pour l'Homme pourvu d'un statut juridique solide, c'est à dire l'Etre humain de la naissance acceptée et déclarée au décès certifié, le passage dans cette catégorie est beaucoup plus difficile à réaliser.

Pour tout ce matériel existe une importante demande qui s'accroit d'autant plus vite que le laxisme matérialiste et l'évolution dirigée des moeurs favorisent l'abandon des plus faibles. Poussent, dans le même sens, l'ensemble du Corps médico-chirurgical et biologistes mûs par le désir de faire progresser connaissances et thérapeutiques mais également sensibles aux charmes de l'ambition et des honneurs, et l'ensemble des Malades, oh combien excusables ! qui pour tenter de recouvrer la santé ne se posent pas d'autres questions que celle de profiter de la meilleure technique.

Un scandale bien exploité

Il a fallu, au début de l'année 1988, le procès intenté aux Médecins-anesthésistes du CHU de Poitiers, pour que le problème des "cobayes-humains" soit mis sous les feux de l'actualité.

Un expert, cité par la Cour, a fait état d'une expérience réalisée sur un Homme en état de "coma dépassé", par Mr. le Pfr Milhaud, Chef du Service de réanimation du CHR d'Amiens. Connu depuis longtemps comme un pionnier, un innovateur, ses travaux n'ont jamais reçu de publicité. Il a été avec quelques confrères, à l'origine de la création des Centres d'Accueil des Malades en coma dépassé...

La Loi

Ce sont ces malades et/ou ces accidentés qui peuvent constituer une source de prélèvements utilisables. Il faut, pour ce faire, que la "mort cérébrale" ait été certifiée par le médecin.

"La mort cérébrale" est définie par le coma profond avec "aréflexie" totale, absence de respiration spontanée, électro-encéphalogramme plat tracé pendant une demie-heure. (Arrêté de J.M. Jeanneney du 24-IV 1968).

Il est bien entendu que cet hospitalisé, est sous totale assistance. De plus, la loi Caillavet du 22 Décembre 1976, institue une présomption de consentement au prélèvement d'organes :

Art 2 : "des prélèvements peuvent être effectués... sur le cadavre d'une personne n'ayant pas fait connaître de son vivant, son refus d'un prélèvement."

Ce texte entérine un fait statistique consigné par le Conseil d'Etat : 75 % des français bien portants acceptent de donner leurs organes quand ils seront en état de "mort cérébrale".

Pour une partie du Corps médical, les guérisons survenues et enregistrées après un coma, alors simplement qualifié de "prolongé", mais

pouvant durer très longtemps, terminent un processus tout différent que celui considéré par la loi.

Certains réanimateurs estiment que pour affirmer l'irréversibilité de l'état végétatif, il serait raisonnable que le délai d'attente approche un an.

Coma prolongé, Etat végétatif chronique, Coma dépassé... mort cérébrale, stades difficiles à définir. La question qui résume les problèmes posés par le procès, peut être ainsi posée :

Face à un hospitalisé, assisté total en réanimation, aux diverses fonctions contrôlées et mesurées, à quel moment cesse-t-il d'être un Homme légalement protégé, pour passer au stade de "l'intermédiaire entre l'animal et l'Homme", devenir une imitation d'Homme utilisable pour l'expérimentation et les prélèvements ?

Mesures et Vérité

Il s'agit, une fois de plus, de porter un jugement de valeur sur la qualité de la vie d'un Homme. Devant la gravité du problème et les conséquences irréversibles que la sentence va entraîner, ne pourrait-on demander :

Y a t-il adéquation entre les données fournies par les appareils d'investigations et de mesures utilisés par les scientifiques et, plus précisément, par les praticiens des sciences de la Vie et de la santé, et la Vérité objective qu'est l'état réel du patient ?

Voici la réponse de deux personnalités très différentes l'une de l'autre. Tout d'abord, Mr. le Pfr. Marcel de Corte, dans son ouvrage "L'Intelligence en péril de mort" :

"Le savant, refusant implicitement ou explicitement la compétence de la métaphysique, ignorant l'ivresse que lui communique ses découvertes, glisse peu à peu dans la démesure..."

"Face aux phénomènes sensibles, le savant moderne ne s'intéressera qu'au seul aspect s'offrant, pour ainsi dire, aux prises de la raison architectonique et conquérante : la quantité..."

"Toutes les déterminations quantitatives de la fluente fugacité des choses, nombre, grandeur, volume, poids, densité, vitesse, fréquence, proportion, etc..., sont mesurables..."

"La raison élaborera la mesure qui sera pure oeuvre de l'esprit, le résultat d'une convention arbitrairement établie par lui..."

"La description des phénomènes, des événements, se fait en termes physiques, dans le langage logico-mathématique propre à la physique et dans les formes symboliques que la physique manie."

"Or ces symboles sont de toute évidence des signes artificiels, inventés pour désigner un ensemble de facteurs dont l'unité dépend de la seule raison qui la fait."

"La vérité que le savant découvre ne consiste pas à connaître d'une matière conforme à ce qui est, mais à produire un modèle, une oeuvre, qui réponde aux règles qui gouvernent les mensurations qu'il opère dans les phénomènes sensibles..."

"La vérité n'est ici que vérité pratique ou poétique."

Puis voici, l'astrophysicien Hubert Reeves, au cours d'une interview (L'Express du 1-XI-1990) :

"Les scientifiques doivent refuser de devenir des Gourous..."

"Le discours scientifique n'est pas un discours de vérité, mais une démarche en cours d'élaboration toujours passible de changements...

"Les idées, les concepts utilisés pour décrire la réalité sont des créations de l'esprit humain..."

Ce raisonnement pragmatique, doublé d'intérêt utilitaire conduit à décréter péremptoirement :

Cet Homme est mort, "ON" peut l'utiliser.

Qu'est-ce que la Mort ?

Il faut rappeler la réponse donnée par Rome à cette question, dans le contexte du Coma :

"Si l'âme intellectuelle, sous l'effet de la maladie ou de l'accident, sursoit à la spiritualisation de l'Etre, elle n'en continue pas moins d'assurer les fonctions de l'âme sensitive et/ou de l'âme végétative."

"La vie humaine dure aussi longtemps que ses fonctions vitales, à la différence de la simple vie des organes, se manifestent spontanément ou même à l'aide de procédés artificiels."

"La mort, c'est la rupture de l'unité substantielle de l'âme et du corps, dans le début du processus de division, de "décomposition" des éléments matériels constitutifs du corps."

Ce constant enseignement romain, que le bon sens admet aisément, témoigne que le malade ou l'accidenté en état de coma prolongé ou dépassé, est toujours un Homme méritant le respect absolu.

C'est à priori l'opinion de l'ensemble médical marseillais du premier "Centre de Réveil" européen. Fonctionnant depuis environ deux ans, cette clinique, le CRI. Saint-Martin, unique en son genre, a réussi le retour à la vie de nombreux comateux profonds entièrement assistés dans la proportion de 95 % de ses malades.

L'Etat appuie le mouvement

Ainsi donc, au nom du Progrès et de la logique scientifique, des malheureux peuvent être utilisés pour améliorer l'état d'autres malades.

C'est bien ce que sous-entendait le Ministre de la Santé de l'époque, Mme Barzach, en ne reprochant au Pfr. Milhaud que d'avoir expérimenté dans un but privé.

D'ailleurs, en union de pensée avec leur confrère, le Syndicat National des Professeurs Hospitaliers Universitaires, par la bouche de son Secrétaire général, apporta son entier soutien. Il estimait que l'objet de l'expérimentation n'était plus un Homme et que leur pair n'avait fait que son devoir, travailler au progrès de la médecine et de la Science.

L'ancien sénateur Caillavet doit être encouragé dans les combats qu'il mène pour dépénaliser ou légaliser l'Euthanasie. Il propose ainsi que l'Homme-Citoyen ait le droit de faire son "Testament - Biologique" en ces termes :

"Si je deviens par maladie, accident, ou toute autre cause, un légume végétatif, j'accepte au bout d'un an de cet état, de servir à l'expérimentation."

Comme par enchantement, les média se désintéressèrent de l'affaire. Mais le pouvoir veillait.

Sous couvert de philanthropie, dès fin 1987, l'Assistance Publique lance un programme de coordination des prélèvements d'organes. Il s'agit d'augmenter fortement le nombre de greffes, la France étant, à ce sujet, considérée par le Pfr Benoît du Kremlin-Bicêtre, comme un pays sousdéveloppé.

Par ailleurs, il est prévu de faciliter le travail de l'organisme France-Transplant, de renforcer les possibilités du Laboratoire d'examen de St Louis, d'augmenter les postes et les crédits dans les Hôpitaux "transplanteurs".

Enfin, allant plus loin que ce que demandait le C.N.E., l'Assemblée a voté, le 12 Décembre 1988, une loi autorisant l'expérimentation sur les malades et les accidentés en état de coma dépassé, expérimentation en vue du progrès médico-chirurgical général.

En cas de situation d'urgence, empêchant de recueillir le consentement préalable du "cobaye", ce qui, à l'évidence, est celle de l'accidenté, seul sera sollicité celui de ses proches... s'ils sont présents. L'urgence étant celle du candidat à la greffe.

Donc, l'Etat, insidieusement, au nom de la Fraternité - Solidarité, s'approprie, "nationalise", les corps pour une utilisation rationnelle, impliquant le non-respect du Corps vivant ou mort, autre pas vers l'Eugénisme.

L.D.

Notes sur les origines du Bouddhisme

Dans notre étude sur la Gnose et le Bouddhisme (Bull. N 21 p. 56 et s.), nous avons montré que le Bouddhisme n'était pas autre chose que la Gnose manichéenne répandue en Asie, que le vrai Bouddha n'était autre que Mani lui-même et que la doctrine bouddhiste n'est qu'un développement de l'enseignement de Mani auquel se sont mêlées au cours des siècles de multiples légendes populaires qui n'ont pu cependant défigurer l'essentiel de la doctrine.

Pour cela nous avons montré que les plus anciennes peintures murales des plus anciens monastères bouddhistes en ruine de l'Asie Centrale sont des peintures manichéennes, que les plus anciens manuscrits découverts dans ces mêmes monastères sont des traités manichéens, recopiés par les moines bouddhistes au cours des VII et VIII siècles de notre ère. Ces découvertes ont été connues en Occident dans les années 1920–1930, mais sont restées ignorées, parce que systématiquement "occultées" par les historiens de l'Asie. En effet, elles les invitaient à rejeter toutes les constructions chronologiques arbitraires du XIX siècle et à reconnaître la mauvaise foi de ces historiens qui n'avaient pas hésité à fabriquer de l'histoire avec des légendes et à jongler sans pudeur avec les siècles.

Nous avons montré également que la doctrine bouddhiste est toute tirée de l'enseignement de Mani et que les rites des moines bouddhistes sont la reproduction exacte des rituels manichéens découverts dans ces mêmes monastères. Or nous n'avons pas inventé ces démonstrations : elles ont été soutenues autrefois par des observateurs perspicaces et non inféodés aux modes intellectuelles de leur temps. Nous avons cité le P. Giorgi, qui au XVIII siècle, a montré que le Bouddhisme n'était qu'une déformation du christianisme due à l'action perverse des Manichéens. Il était alors informé par des missionnaires installés au Tibet.

L'un d'eux, un Portugais, le P. Antoine d'Andrade, installé à Tsaparang, en 1624, avait noté la formule magique par laquelle les Tibétains priaient leur Bouddha : *"Om mani padmé hum"*, que les moines traduisaient par : *"Mon Dieu, sauve nous"*. Mais ce Dieu Sauveur, ils l'appellent toujours même aujourd'hui encore Mani. Cette formule est inscrite sur leurs grandes banderoles qui flottent au vent, sur leurs cloches et sur leurs moulins à prières.

Remontons quelques siècles plus haut. En 1246, Saint Louis envoie auprès du grand Khan de Tartarie un religieux dominicain, le Fr. Guillaume de Rubruck. Celui-ci entreprend plusieurs grandes controverses avec un moine chinois, qu'il appelle un tuyan, c'est-à-dire un taoïste (le Tao étant la Gnose des Chinois). Il traite de la multiplicité des dieux, de la nature et de la cause du mal, etc... Il oppose au chinois la vraie doctrine chrétienne et lui montre qu'il connaît très bien la doctrine de ceux qu'il appelle des idolâtres, adorateurs de leurs bodes. Or, il précise dans sa "Relation" : *"Tous, en effet, sont de cette hérésie des Manichéens, selon laquelle la moitié des choses est mauvaise et l'autre bonne et qu'il y a au moins deux principes ; quant aux âmes, ils pensent tous qu'elle passent de corps en corps"*. Le traducteur, A. T'serstevens, ajoute en note : *"Bien entendu, le chinois n'est nullement manichéen, mais bouddhiste et ses premières propositions se rattachent à cette religion. Rubruck que nous avons vu visiter des temples bouddhistes, ne semble avoir aucune idée du Bouddhisme. Il nous faudra attendre Marco-Polo pour en avoir les premières notions"*. Le "Bien entendu" est admirable. T'serstevens se croit plus habile théologien et philosophe que le religieux dominicain et manifeste à son égard un mépris qui montre sa méconnaissance de la vraie nature gnostique du Bouddhisme.

A ce sujet nous pensons utile de rappeler cette définition du Bouddhisme, due à un érudit du siècle dernier, Philarètes Chasles : *"Ces dog-*

mes bouddhistes se rapprochent d'une manière étrange des symboles et des dogmes chrétiens. On y trouve, sous d'autres formes, le fruit du mal et du bien qui n'est plus une pomme, mais une figue, Eve succombant à la tentation, le serpent tentateur, la vierge donnant le sein au Rédempteur – tout ce que la croyance chrétienne contient ou de fondamental, ou de symbolique et de mystérieux... L'idée de l'incarnation divine dans un être humain en constitue le fond même et l'essence. Le bouddhisme va plus loin, il la multiplie comme autrefois les gnostiques et établit la possibilité pour l'homme de devenir dieu et de se réunir à la substance éternelle. L'orthodoxie chrétienne accepterait la plupart des préceptes inculqués par la morale bouddhiste (?). On croit, en parcourant leurs traités ascétiques, lire Gerson ou le mystique Tauler..." Voilà une bonne définition du Bouddhisme : un Christianisme défiguré par la Gnose.

A ces démonstrations qui nous paraissent définitives, on n'a pu nous opposer que des chronologies établies par des historiens de l'Asie. Il nous faut absolument rejeter ces chronologies. Il est impossible de faire fond sur les déclarations des bouddhistes eux-mêmes. La valeur des traditions indiennes est quasiment nulle en ce domaine. James Ferguson écrit à ce propos : "*Quiconque a voyagé dans l'Inde sait quels renseignements il peut avoir, même de la part des brahmanes les meilleurs et les plus intelligents, sur la date des temples dans lesquels eux et leurs ancêtres ont toujours servi depuis leur érection. Mille ou deux mille ans est un âge modéré pour des temples que nous savons parfaitement n'avoir pas plus de deux ou trois siècles d'existence".*

Appliquons ce principe aux manuscrits bouddhistes. Les plus anciens actuellement connus ne datent que du Moyen-Age, précisons même du bas Moyen-Age, XIII ou XIV siècle. Si l'on remonte plus haut on ne trouve plus que les manuscrits manichéens dont nous avons parlé. Le plus ancien poème sanscrit sur la vie du Bouddha intitulé le "BouddhaCharita" est attesté pour la première fois en Inde en 673 ap. J.C. Le "Lalita Vistara" est connu par une version chinoise du VI siècle de notre ère et non avant.

Dans une lettre à W. S. Lilly, le cardinal Newman avait jadis protesté énergiquement contre les fantaisies des historiens indianistes : "*Pour prouver l'authenticité et la date de nos Evangiles, nous avons une masse de manuscrits de date et de familles différentes, une multitude de témoignages et de citations soit des Pères, soit des autres auteurs ; puis, pour satisfaire aux exigences de notre critique ; il doit y avoir coïncidence parfaite entre les textes de divers manuscrits. Si un passage ne se trouve pas dans tous les manuscrits découverts, il est condamné...Pourquoi ne pas demander de telles garanties avant d'admettre pour vraie l'histoire du Bouddha ?"*

On peut s'étonner, en effet, de l'extrême facilité avec laquelle les indianisants ont accepté toutes les légendes bouddhiques, sans le moindre esprit critique, à une époque où l'exégèse moderniste ergotait avec acrimonie contre les prétendues contradictions des manuscrits du Nouveau Testament. Les légendes du Bouddha, comme celles des récits musulmans sur la vie de Mahomet, ont bénéficié d'une indulgence inadmissible et coupable de la part d'écrivains, par ailleurs très sévères à l'égard des sources manuscrites du christianisme. Il y a là deux poids et deux mesures qui laissent sceptiques sur la bonne foi de ces auteurs...

Voyons les choses de plus près.

1) Le "Dialogue de Milanda" nous est connu par une version chinoise du VI siècle de notre ère. Il raconte la conversion d'un roi Indien, Milanda, par un moine bouddhiste. Sautant à pieds joints sur plusieurs siècles des historiens ont prétendu identifier Milanda avec le roi grec Ménandre, qui vécut au I siècle av. J.C., identification contestée par plusieurs. Mais nous possédons une vie de Ménandre, écrite par Plutarque au deuxième siècle de notre ère où il n'est nullement question de Bouddha ni de Bouddhisme.

2) Il existe une monnaie de Kanischka représentant Boddo, debout, la main droite levée dans le geste d'un maître enseignant ses disciples et portant au bras gauche le manipule des prêtres chrétiens. On a prétendu que le roi Kanischka avait vécu au premier siècle de notre ère, sans préciser qu'il y eut plusieurs rois de ce nom qui ont régné pendant les premiers siècles chrétiens.

3) La légende d'Açoka (le "roi pieux", c'est-à-dire celui qui donnait généreusement pour la construction des monastères) est contenue dans le "Mahavansa" dont la rédaction ne remonte pas

au delà du V siècle de notre ère. James Prinzep, un érudit anglais, a déchiffré plusieurs inscrip- tions sur des rochers, dans lesquelles Açoka, "l'a- mi des dieux et des lois", énumère les peuples qu'il a convertis au Bouddhisme. Parmi ceux–ci, il cite des rois de Yavanas (c'est–à–dire des Grecs) appelés Ptolémée, Antigone, etc. Aussitôt on a voulu identifier ces rois avec les descendants des généraux d'Alexandre et, valsant avec les siècles, on a prétendu qu'Açoka avait régné au III siècle av. J.C. On l'a même appelé "l'empereur des Indes" par un anachronisme tout à fait injustifié, la ville de Taxila, dont il aurait été le roi, étant une toute petite cité du Gandhara.

Or, il est certain que le Bouddhisme n'a jamais pénétré, ni en Babylonie, ni en Syrie, ni en Egypte, où nous n'avons jamais trouvé la moindre trace permettant de supposer même un passage momentané de cette religion. La stèle d'Açoka précise même le nom d'une ville, Alexandrie, que l'on a voulu identifier avec la capitale de l'Egypte. Tout ceci est pure imposture. Nous savons aujourd'hui que des petits royaumes grecs se sont perpétués dans les montagnes d'Asie Centrale, en Bactriane et en Sogdiane, jusqu'à la conquête musulmane, c'est–à–dire au VII siècle de notre ère. Leurs rois portaient des noms grecs. Il existait aussi à cette époque plusieurs petites villes grecques portant le nom d'Alexandrie, en particulier dans le Caucase. Comme la stèled'Açoka énumère, à côté des rois grecs, des rois des Huns, nous voyons bien qu'elle désigne par là les chefs de ces petits états d'Asie Centrale.

Mais si l'on veut bien réexaminer attentivement l'histoire du Bouddhisme à la lumière de ces datations rectifiées, on s'aperçoit qu'elle correspond bien à l'expansion du Manichéisme en Asie. Mani a enseigné en Inde et en Asie au III siècle de notre ère. Les monastères manichéens–bouddhistes se sont répandus dans ces régions au cours des V et VI siècles. C'est à cette époque qu'apparaissent les légendes de Milanda, d'Açoka, du Bouddha lui–même. Elles sont traduites en Chinois vers le VI siècle, suivant la route de la soie. Aux VIII et X siècles, on retrouve les manuscrits manichéens dans les ruines de ces monastères, recopiés par les moines bouddhistes de cette époque. Tout cela se tient. Il y a là une succession naturelle et logique des faits qui prennent place dans un cadre historique connu par ailleurs.

Enfin, il convient de préciser que cette histoire falsifiée du Bouddhisme, qui a fini par s'imposer de partout, n'est pas le résultat d'un jeu innocent. Tout cela a été habilement manipulé dans l'intention à peine camouflée de démolir la foi dans les âmes chrétiennes. Voyons le cas, au siècle dernier, du plus grand indianiste, Eugène Burnouf. Dans son "Introduction à l'Histoire du Bouddhisme", parue en 1844, il insinuait : "*Il y a peu de croyances qui reposent sur un aussi petit nombre de dogmes et même imposent au sens commun moins de sacrifices. Je parle ici en particulier du Bouddhisme qui me paraît être le plus ancien, le bouddhisme humain, si j'ose ainsi l'appeler, qui est presque tout entier dans des règles très simples de morale...*" Autant dire que le bouddhisme est la religion primitive de l'humanité qui se trouve à la source de toutes les religions. Burnouf insinuait également que le Bouddhisme aurait pu agir sur le Christianisme par l'intermédiaire des Esséniens qui auraient transmis à Jésus–Christ la tradition monastique. Tout cela, bien sûr, sans la moindre preuve... Il y avait là une cascade de contre–vérités suggérées, laissées à la libre interprétation de ses disciples. Ses auditeurs enthousiastes lui demandaient de montrer "*que la Perse zoroastrienne et l'Inde bouddhique avaient sur bien des points devancé et inspiré l'Evangile.*" "Concluez–donc !" lui disaient–ils et ils le pressaient de fournir aux penseurs "le point de départ pour l'élan du monde nouveau". Mais, plus habile et plus prudent, Burnouf se contentait de sourire...

Devant cet enseignement si troublant, les catholiques restaient d'une timidité maladive. Un certain abbé Deschamps osa manifester comme une "respectueuse réserve" à l'égard de Prinzep et de Burnouf. Il se contenta de faire remarquer pour la première fois certaines analogies entre la légende de Cakiamouni et les apocryphes chrétiens, en particulier dans le "Lalista vistara"...

Sur les ravages religieux que cette présentation du Bouddhisme a pu provoquer dans des âmes sincères, nous avons le témoignage d'un critique littéraire, Ferdinand Brunetière, qui, au début de ce siècle, a avoué, dans ses "Difficultés de croire" qu'il avait été retenu pendant quinze ans sur le chemin de l'adhésion à la foi chrétienne. Il a été, parmi beaucoup d'autres, la victime d'une monumentale imposture.

E.C.

L'APRES – GUERRE

Août 1944, Paris est libéré de la présence allemande, mais la guerre n'est pas finie, tant s'en faut, et Breton reste en Amérique.

Il est très bien introduit dans la haute société américaine et, en Décembre 1945, lui et sa femme sont chargés d'une mission officielle par la Direction des Affaires Culturelles de New–York. Ils vont en Haïti et aux Antilles françaises faire une série de conférences pour établir des relations avec les milieux intellectuels de ces îles.

De fait Breton fut accueilli par tout un monde de jeunes intellectuels déjà très ouverts à ses conceptions, et sa présence coïncida avec la révolution, peut–être même en fut–elle le catalyseur indirect.

En effet le 1er Janvier 1946 le journal "La Ruche", organe de la nouvelle génération comme il s'intitulait lui–même, fit une présentation incendiaire de Breton et de ses causeries. Le gouvernement d'alors, un vague dictateur à la solde de Trujillo prit peur et interdit le journal, d'où la grève des étudiants le 7 Février et celle des ouvriers le lendemain. Il convient de noter le thème de la conférence de Breton qui dut être annulée ce jour–là : *"Les sources occultes et étrangères du Romantisme Français : Victor Hugo méconnu"*...!

Après quatre jours d'émeute le président de la République Haïtienne s'enfuit aux Etats–Unis, tandis que Breton reprit ses conférences où se pressaient un grand nombre d'étudiants, et vers la fin Février 1946 il retourna lui aussi aux Etats–Unis.

Quelques semaines plus tard il revint en France, dans le courant du printemps 1946. Sa première apparition publique eut lieu lors de la soirée donnée au bénéfice d'Antonin Artaud, à peine sorti de l'asile psychiatrique de Rodez. Ce 7 Juin 1946 le Tout–Paris des Arts et des Lettres s'est précipité au Théâtre Sarah Bernhart pour voir Artaud et entendre Breton rappeler les principes surréalistes en ces termes :

"Le lieu de résolution de ce qui s'est cherché, et, j'espère, se cherche encore authentiquement sous le nom de surréalisme, ne nous y trompons pas, ne saurait être en 1946 la place publique. Les conditions de pensée et d'activité sont à ce point maléficiées à l'échelle universelle, une telle menace d'anéantissement pèse sur le monde qu'on ne peut que prendre en pitié ceux qui persistent à quémander les suffrages ou à se prévaloir de prétendus titres de gloire rétrospectifs. En fonction même des événements de ces dernières années, j'ajoute que me parait frappée dedérision toute forme "d'engagement" qui se tient en deça de cet objectif triple et individuel : transformer le monde, changer la vie, refaire de toutes pièces l'entendement humain."

Breton a fait sa rentrée, mais on ne peut pas dire qu'il ai vraiment repris une activité ; il lui faut pour cela renouer le fil des relations et recommencer à faire travailler ensemble une foule d'hommes qui se sont éparpillés aux quatre coins du monde et ont évolué vers des positions diverses.

Nous l'avons vu, beaucoup d'anciens surréalistes sont passés au P.C. et ils en assument le discipline de fer : il n'est donc pas question qu'ils reviennent vers Breton, bien au contraire ce sont eux qui mèneront l'attaque contre lui.

D'un autre côté nombre de surréalistes ont jeté leur gourme avant la guerre de 39–45 et, le trou de la guerre aidant, ils se sont tournés vers

d'autres horizons et s'occupent désormais de leur propre carrière, littéraire ou non. Ce point recoupe fréquemment le précédent, car en ces temps de libération où les intellectuels staliniens tiennent le haut du pavé, il est prudent de leur donner des gages et si l'on veut prospérer il faut être "engagé".

Parmi les courant alors dominants il ne faut pas omettre l'existentialisme : beaucoup de jeunes intellectuels sont les disciples de Jean Paul Sartre, avec ce goût du désespoir qui n'est pas étonnant après ce que l'on vient de vivre en quelques années, et pour les plus lucides les retournements de la dialectique marxiste sont un puissant facteur supplémentaire de désespoir.

La structure surréaliste est à terre, Breton va s'employer à la remettre debout à partir des éléments qui subsistent à ce momentlà ; quels sont-ils donc ?

Le groupe de "La main à plume" a disparu ; un cahier ronéotypé intitulé "Le clair de terre" fait une brève apparition, affirmant qu'*"aucun mouvement plus émancipateur que le surréalisme ne s'est encore manifesté"*. Plus solide, ayant plus de fond intellectuel, apparait le revue "Les 4 Vents" vouée à la poésie. Dès le mois de Février 1946 "Les 4 Vents" consacrent un numéro spécial à l'EVIDENCE SURREALISTE, auquel collaborent une trentaine de Surréalistes ou assimilés : Arp, Arthaud, Brunius, Carrigton, Césaire, de Mandiargues, Péret, et un nouveau venu, Julien Gracq.

Dans les mois qui suivent sont édités quelques livres de certains membres de l'équipe, Arp, Césaire, Péret, Breton fait paraître son "Ode à Charles Fourier", et fin 1947 Artaud donnera son étude sur "Van Gogh ou le suicidé de la Société".

Sur ces entrefaites la guerre venant d'éclater en Indochine, Breton retrouve ses vieilles ardeurs et lance avec ses amis, les anciens et les nouveaux, un manifeste pro-viet-minh intitulé "Liberté est un mot vietnamien". Quarante-cinq ans plus tard cela laisse rêveur...

Les communistes, toujours réalistes à leur façon, ne se laissent pas attendrir par ce manifeste et lancent leur première grande attaque. C'est Tristan Tzara, devenu membre du Parti, qui parle à la Sorbonne le 11 Avril 1947 sur le thème "Le Surréalisme et l'aprèsguerre". En résumé l'ex-fondateur du Dadaïsme y affirme que le Surréalisme est condamné à vivre en dehors de ce monde et qu'il ne peut donc plus avoir d'influence, même sur le plan des idées. Breton était présent, la contradiction fut très violente, tumulte, quelques horions et les surréalistes quittèrent la salle en entraînant la moitié des auditeurs.

Un an plus tard Roger Vailland prenait la relève dans un libelle, "Le Surréalisme contre la Révolution", appuyé de citations fausses ou fortement sollicitées, notamment celle où *Breton aurait dit "qu'il fallait réinvestir l'artiste dans ses fonctions religieuses"*. On voit où tendait le procès, et nous connaissons assez la réalité sur ce point vital, mais les gros sabots du P.C. n'ont pas l'habitude de s'embarrasser de ces nuances.

Très astucieusement Breton laisse les marxistes s'agiter, et de son côté reprend son travail : il prépare une grande manifestation et le 12 Janvier 1947 il envoie dans le monde entier une lettre conviant à la prochaine Exposition Internationale du Surréalisme qui aura lieu au mois de Juin 1947 ; il y définit le double but de cette réunion, montrer à nouveau les oeuvres surréalistes (la dernière fois c'était à Paris en 1938) et esquisser les lignes du travail futur, selon ces termes :

"S'il est de toute nécessité de réunir à Paris (où le plus grand nombre d'entre elles sont inconnues même par la reproduction) un choix des oeuvres plastiques surréalistes les plus typiques de ces dernière années, nous pensons que cette pure et simple réunion serait moins que jamais suffisante. Il importe, au-delà, de réaffirmer une cohésion véritable et, par rapport aux précédentes manifestations du groupe, de marquer un certain dépassement. Les aspirations surréalistes, aussi bien poétiques que plastiques, doivent, dans l'exposition de 1947, pouvoir s'exprimer simultanément, leur commune mesure étant cherchée du côté d'un MYTHE NOUVEAU à traduire, dont on peut d'ailleurs considérer qu'il existe aujourd'hui à l'état embryonnaire ou latent. La structure générale de l'exposition répondra au souci primordial de retracer les étapes successives d'une INITIATION dont le passage d'une pièce dans l'autre sous-entendra la graduation".

En plus du travail de préparation auquel collaborent notamment l'architecte Frederik Kiesler et le peintre Marcel Duchamp, les membres du groupe (une cinquantaine environ) sous la direction de Henri Pastoureau réalisent un manifeste qui précise la rupture déjà ancienne avec le P.C., ainsi que les limites des alliances avec les divers partis révolutionnaires :

"Qu'il soit bien entendu que nous ne nous lierons jamais d'union durable à l'action politique d'un parti que dans la mesure où cette action ne se laissera pas enfermer dans le dilemme que l'on retrouve à trop de coins de rue de notre temps, celui de l'inefficacité ou de la compromission. Le surréalisme, dont c'est le destin spécifique d'avoir à revendiquer d'innombrables réformes dans le domaine de l'esprit et en particulier des réformes éthiques, refusera sa participation à toute action politique qui devrait être immorale pour avoir l'air d'être efficace. Il la refusera de même, pour ne pas avoir à renoncer à la libération de l'homme comme fin dernière, à l'action politique qui se tolérerait inefficace pour ne pas avoir à transgresser des principes surannés".

Mythe nouveau, initiation, révolution de l'esprit, nous retrouvons là les thèmes classiques de l'entre-deux-guerres décantés des illusions politiciennes. Breton sait désormais, non plus seulement à titre d'intuition mais comme fruit de l'expérience, ce qu'il faut faire et ce qui est possible : s'atteler à la naissance et à la promotion d'une nouvelle sensibilité collective.

Par ailleurs une telle initiative correspond désormais à un besoin ressenti par tous. Certes, lorsque trente ans auparavant Breton lançait son projet surréaliste il s'adressait déjà à une jeunesse en rupture intellectuelle et sensible avec la civilisation occidentale, et surtout avec son avatar du XIX siècle la bourgeoisie capitaliste.

Mais si cette jeunesse savait à peu près de quoi elle ne voulait plus, elle n'avait aucune idée de ce qu'elle mettrait à la place, et ce fut précisément le mérite (du point de vue subversif bien entendu !) du Surréalisme que de lui proposer des thèmes mobilisateurs. Toutefois cette jeunesse se trouvait alors tiraillée entre cent sollicitations diverses, plus ou moins politiques, plus ou moins artistiques, plus ou moins religieuses ou même occultistes, de sorte qu'elle n'arrivait pas vraiment à faire un choix.

Après la guerre, vers 1947, par contre, bien des choses se sont clarifiées, et le stalinisme a porté un rude coup aux illusions marxistes d'un grand nombre. De ce fait se trouve reposée à gauche la vieille question du politique d'abord : non seulement cette jeunesse révolutionnaire ne croit plus au P.C., mais elle a dorénavant de forts doutes quant à la primauté de l'action politique, et elle se trouve ainsi perméable, mieux qu'elle ne l'a jamais été, au message surréaliste.

Dès ce moment se multiplient les contacts, lettres, communications, demandes d'adhésions qui affluent de France et de l'étranger. Le mouvement doit donc se réorganiser et à cet effet est créé un bureau de liaison et d'information, "Cause", dont le secrétariat français est assuré par Sarane Alexendrian. Entête du prospectus inaugural est placée l'épigraphe suivante : "L'homme qui marche est une cause libre" avec en surimpression rouge "Le Surréalisme".

Des groupes, plus ou moins importants, existent en Angleterre, Brésil, Canada, Chili, Danemark, Egypte, USA, Guatémala, Haïti, Hongrie, Irak, Japon, Mexique, Portugal, Roumanie ; un examen, même rapide, de la vie interne de ces groupes serait très long et finalement fastidieux car répétitif, mais on peut noter que les foyers les plus vivants étaient situés en Europe centrale et au Japon, ainsi qu'en Amérique Latine.

Le 7 Juillet 1947 s'ouvre à la Galerie Maeght à Paris l'Exposition Internationale du Surréalisme réunissant 90 participants de 24 nations. Un luxueux catalogue de cent trente pages présente lesoeuvres exposées et contient également un grand nombre de déclarations théoriques complémentaires de l'Exposition. Sur la couverture se voyait une reproduction d'un objet surréaliste de Marcel Duchamp : un sein féminin en caoutchouc sur fond de velours noir, avec la mention "prière de toucher".

L'affluence des visiteurs fut considérable, et le nombre des articles de journaux très important, toute la presse se sentant obligée d'en parler, même les journaux qui étaient contre.

Sur chacune des vingt et une marches de l'escalier d'accès était inscrit le nom de l'un des pères spirituels du mouvement : Rousseau, Baudelaire, Holderlin, Maître Eckhart, Kafka, Apolinnaire, Jarry le père d'Ubu, Lautréamont, etc. Suivait une première salle conçue par l'architecte Frédérik Kiesler pour exprimer la réalité d'une architecture magique prenant racine dans la totalité de l'être humain ; puis faisait suite une grande pièce au plancher de caillebotis qui voulait évoquer le rafraîchissement du à la libération des superstitions ; en contournant un billard et ses trois boules (faut-il y voir le symbole maçonnique ?) on pénétrait dans un grand labyrinthe initiatique conçu par Breton lui-même, intégralement peint en bleu nuit et entouré d'une multitude d'alvéoles contenant chacune un autel garni d'un objet mythique.

Le succès fut très grand et le but parfaitement atteint : le surréalisme était à nouveau connu sur la place publique.

Néanmoins il est certain qu'il continue à heurter sérieusement la majorité des cadres sociaux d'alors, tant ceux de gauche que de droite qui ne conçoivent la vie sociale qu'en termes politiques et n'ont pas encore saisi l'importance du culturel, surtout conçu de cette façon-là.

De sorte qu'il ne trouvera pas, d'une façon habituelle, une grande audience auprès des mass-média, presse, édition, radio, cinéma, du moins pas le niveau d'audience que l'on aurait pu prévoir eu égard aux moyens intellectuels et humains mis en oeuvre. Certes le surréalisme ne sera pas interdit de séjour, loin s'en faut, simplement il ne sera pas poussé outrageusement comme il est de coutume de le faire en d'autres cas, et devra se contenter de quelques interviews dans la presse, de quelques émissions de radio et d'une légère percée au cinéma avec le film Los Olivados grâce à Bunuel.

Une nouvelle fois l'aventure de la revue surréaliste va être tentée, et l'année 1948 sera marquée par la fondation d'un Journal dont le titre "Néon" cache en fait un acrostiche : N'être rien – Etre tout Ouvrir l'être, qui devint par le suite Naviguer, Eveiller, Occulter, lorsque l'équipe se sera modifiée et aura changé de ligne. Le nouvel organe publie surtout de la Poésie, sans polémique ou presque, et l'on y trouve des références au Zohar, à Charles Fournier, à Baudelaire, et à un nouveau venu, un solitaire de l'île Maurice, Malcolm de Chazal.

Comme il est logique les derniers arrivés au Surréalisme se voulaient apolitiques, plus encore que Breton lui-même et les autresanciens du mouvement. Cette différence était la source de tensions et de difficultés futures qui se feront jour peu à peu notamment sous l'influence dominante d'un peintre, Bronner, qui pousse à l'extrême cette position et confine au dandysme.

Avant cette crise qui occupera l'hiver 48-49, le groupe sort un manifeste collectif intitulé *"A la niche les glapisseurs de Dieu"*, par lequel refaisait surface le vieux problème de la religion athée, ; en effet dans les milieux chrétiens progressistes alors très virulents, une tendance était à essayer de récupérer l'athéisme, l'athéisme violent, blasphémateur, dans lequel on voulait voir comme une reconnaissance de Dieu ; c'était effectivement scier à la base la notion surréaliste, d'où la réaction compréhensible.

Devant l'afflux de nouveaux contacts et sans doute aussi pour couvrir une réorganisation destinée à parer au danger d'éclatement, un nouveau centre de coordination est crée en automne 1948 sous le nom de "Solution Surréaliste" et installé dans un galerie de peinture de la rue du Dragon. Là dans le cadre d'une Exposition permanente deux membres du groupe se tenaient tous les mercredis à la disposition des personnes intéressées ; un cahier des contacts pris à cette occasion fut établi, et il permet de voir apparaître un grand nombre de nouveaux venus qui collaboreront au mouvement par la suite.

Sur le plan international l'activité collective continue et deux Expositions Internationales Surréalistes ont lieu en 1948, l'une à Santiago du Chili, l'autre à Prague dont l'organisateur, Karol Teige, devait se suicider deux ans plus tard lorsque en 1950 la police politique communiste vint l'arrêter.

Finalement la crise qui couvait depuis plusieurs mois éclata durant l'hiver 48-49 ; un membre du groupe, Matta, est exclu à une forte majori-

té, puis le peintre Bronner ayant pris parti pour lui fut exclu à son tour et quitta le groupe ave ceux de sa "fraction". Pour le mouvement surréaliste ce fut plutôt une bonne chose car cette tendance tirait le groupe trop à l'écart de sa ligne centrale.

D'ailleurs Breton de son côté s'est lancé dans une nouvelle action politique, ou plus exactement il s'associe à une action qui lui parait riche de possibilités révolutionnaires, non sur le plan des structures politiques mais sur celui, qui lui est cher, des mentalités collectives et de l'esprit public.

Robert Sarazac avait créé juste après la guerre le mouvement Front Humain pour une citoyenneté mondiale, au sein de laquelle devait se développer l'action de Gary Davis. Breton est donc aux côtés de Gary Davis lorsque celui-ci interrompt la séance de l'assemblée générale de l'O.N.U., le 20 Novembre 1948, et aussi à la réunion organisée par le RDR à la Salle Pleyel en Décembre 1948. Breton voisine à la tribune avec Georges Altmann, Simone de Beauvoir, J.P Sartre, Claude Bourdet, Albert Camus, etc.

Sur le plan collectif Breton participe également en 1948 à une entreprise dont il attend beaucoup, mais qui capotera finalement : la Compagnie de l'Art Brut, codirigée par Breton, Dubuffet, Paul Han, et quelques autres et ainsi présentée par Dubuffet "*cette compagnie se propose de faire connaître des ouvrages où les facultés d'invention et de création qui existent selon nous dans tout homme se manifestent de façon très immédiate, sans mesure et sans contrainte*".

Entre 1948 et 1951 cette société réunit de nombreuses collections et réalise de multiples expositions, mais Dubuffet qui assume en fait seul la direction finit par dissoudre la compagnie en 1951 et transfère toutes les collections aux Etats-Unis à la grande colère de Breton.

Un des signes supplémentaires de la pénétration du Surréalisme réside dans le nombre croissant d'études qui lui sont consacrées au cours de ces années-là :

en 1947 "Literary origins of Surrealism" par Anna Balakian à New-York

et en 1948 trois ouvrages :

– "La psychiatrie devant le Surréalisme" par le Dr Henri EY à Paris

– "Humanisme surréaliste et Humanisme existentialiste" par Ferdinand Alquié à Paris

– et enfin à Montréal, par Paul Emile Borduas "Refus global : en regard du Surréalisme".

Au printemps 1949 une grande rétrospective de l'oeuvre de Francis Picabia rappelle les nombreux liens entre ce peintre et les Surréalistes ; elle est aussi l'occasion de souligner la différence qui existe entre l'art abstrait et l'art surréaliste. L'art surréaliste peut être abstrait ou figuratif, la forme extérieure importe peu, ce qui compte est que le peintre exprime par le modèle extérieur, figuratif ou abstrait, son propre modèle intérieur ; cette position du subjectivisme pur ne manquait pas de valoir au Surréalisme de violentes critiques de la part des abstraits qui l'accusaient de trahison de l'Art Moderne ; on retrouve finalement ici le même type de difficulté qu'en matière politique avec les marxistes.

Breton le rappelait en 1941 dans son livre "Genèse et perspectives du Surréalisme", pour lui ce qui compte, au delà de la forme extérieure, c'est que l'oeuvre artistique, graphique ou verbale, soit issue du seul automatisme :

"*Je soutiens que l'automatisme graphique, aussi bien que verbal, est le seul mode d'expression qui satisfasse pleinement l'oeil ou l'oreille en réalisant l'unité rythmique (aussi appréciable dans le dessin automatique, le texte automatique que dans la mélodie ou dans le nid), la seule structure qui réponde à la non-distinction, de mieux en mieux établie, des fonctions sensitives et des fonctions intellectuelles (et c'est par là qu'il est seul à satisfaire également l'esprit). Que l'automatisme puisse entrer en composition, en peinture comme en poésie, avec certaines intentions préméditées, soit, mais on risque fort de sortir du surréalisme si l'automatisme cesse de cheminer au moins sous roche*".

Et de fait des peintres très différents ont pu se réclamer de l'automatisme surréaliste : Picabia, Chirico pendant la première guerre, Max Ernst avec ses collages, Dominguez inventeur de la décalcomanie, Dali et son maniérisme ésotérique, Marcel Duchamp et beaucoup d'autres.

D'une façon générale la peinture était avantagée par rapport à l'écriture du fait des condi-

tions financières assurées par les mécènes, marchands de tableaux et clients.

Les revues du mouvement par contre se trouvaient constamment en péril, et en 1949 disparaissent coup sur coup NEON après cinq numéros et SOLUTION SURREALISTE. Le travail et la pensée surréaliste de cette époque sont donc à rechercher dans quelques livres, ainsi que dans la presse à l'occasion d'une enquête extrêmement intéressante lancée par François Mauriac dans le Figaro-Littéraire en Juin 1949 :

"*Croyez-vous que le recours systématique, dans les Lettres, aux forces instinctives et à la démence, et à l'exploitation de l'érotisme qu'il a favorisée, constituent un danger pour l'individu, pour la nation, pour la littérature elle-même, et que certains hommes, certaines doctrines en portent la responsabilité ?*"

Il s'agissait évidemment d'une mise en cause, sous forme interrogatrice, des activités surréalistes, et les hommes du mouvement ne se firent pas faute de répondre très vivement : ainsi Adrien Dax :

"*J'avoue pour ma part n'avoir jamais douté du danger que présente pour la nation et la littérature ce que vous appelez le recours aux forces instinctives. Mais la notion de responsabilité me parait mal abordée si l'on ne tient compte qu'il s'agit moins d'une activité littéraire que de l'aspect d'un conflit où l'individu s'oppose aux structures morales d'une société suffisamment déshonorée, à mes yeux, par l'asservissement de l'homme et le massacre périodique. C'est sur ce terrain, dépassant sensiblement le potager des Belles-Lettres, que les Surréalistes se sont toujours situées et cela ave pleine conscience de leur efficacité*".

De son côté Maurice Blanchot, auteur par ailleurs d'un essai sur Lautréamont et Sade, exprime au mieux cette notion de révolution totale dans son livre "La Part du Feu", en 1949 également :

"*Le Surréalisme est une de ces tentatives par lesquelles l'homme prétend se découvrir comme totalité : totalité inachevée et cependant capable, à un instant privilégié (ou par le seul fait de se voir inachevée), de se saisir comme totalité. Comme il est à la fois mouvement inspiré et mouvement critique, elle brasse toutes sortes de points de vue, de postulats, de recherches conscientes et confuses, mais l'intention principale est indiscutable : le Surréalisme est à la recherche d'un type d'existence qui ne soit pas celui du donné, du tout fait... Et d'autre part, il est à la recherche d'un événement absolu, où l'homme se manifeste avec toutes ses possibilités, c'est-à-dire comme un ensemble qui les dépasse*".

En cette même année 1949 Michel Carrouges écrit dans les Cahiers d'Hermès "*Le Surréalisme et l'occultisme*" pour essayer de démontrer que cet absolu recherché par les surréalistes correspond à ce que la Tradition ésotériste appelle la "Totalité du réel".

Dans un autre ouvrage de cette même année 1949, "*Essais et Témoignages sur André Breton*" recueillis par Marc Eigeldinger, Julien Gracq fait le point sur l'automatisme : il rappelle quel espoir ce procédé fait naître, qui devait mettre la poésie à la portée de tous, une poésie ininterrompue, mais qui demande une grande ascèse, au point de ne pas avoir de souci d'auteur... et Gracq évoque la Tour de Babel, chacun s'efforçant en fait de tirer son épingle du jeu. On peut noter au passage que Gracq refusera le prix Goncourt pour le "Rivage des Syrtes" en 1951.

Pour palier cette absence d'organe d'expression, et pour réunir l'équipe dans un travail commun, Breton a l'idée d'un Almanach surréaliste du demi-siècle. Prenant prétexte de l'an 1950 les Surréalistes étalent une nouvelle fois leurs références, leurs amitiés et leurs méthodes : ainsi un chapitre donne des définitions d'objets, à première vue farfelue mais conduisant à une poésie cachée et significative. Par ailleurs ce genre d'ouvrage, l'almanach, présentait le grand intérêt d'une diffusion facile, pouvant éclater hors des milieux intellectuels habituels, et toucher de ce fait une clientèle plus large et nouvelle, comme les objets surréalistes d'avant-guerre.

LE TOURNANT DU 1/2 SIECLE

En cette année du demi–siècle une première période de l'après–guerre se termine ; le chiffre 1950 introduit une coupure facile, mais ce qui la justifie surtout c'est la modification de l'ambiance politique, à la fois sur le plan interne et sur le plan externe : d'une part les staliniens d'Europe Centrale ont montré à tous ce qu'ils pouvaient faire, et d'autre part en France le Parti Communiste a perdu son très grand poids politique.

Désormais les Surréalistes seront beaucoup moins soumis au barrage des intellectuels marxistes, et ils vont pouvoir accéder aux mass–média, journaux, radio, cinéma.

Une grande enquête de Francis Dumont dans le journal Combat, en Mai 1950, "*Les intellectuels français devant le communisme*", permet de juger combien Breton est déçu par l'action politique ; on voit également qu'il retrouve et même accentue l'appel à la voie ésotérique, ce qui va lui occasionner pas mal de difficultés diverses :

"*Que peut–on attendre encore, en 1950, du communisme ? Du fait de son identification présente au stalinisme, je n'en attends plus rien que d'exécrable. Dans ces conditions, il est bien évident que les deux nécessités dont le surréalisme avait rêvé de ne plus faire qu'une seule, "transformer le monde" selon Marx et "changer la vie" selon Rimbaud, se sont, au cours des quinze dernières années, de plus en plus disjointes et opposées. Et pourtant je ne désespère pas qu'elle se retrouvent. Pour cela il faudrait rétablir le pont qui, du temps de Saint–Simon, de Fourier, de l'Abbé Constant, d'Enfantin, de Flora Tristan, faisait communiquer librement et rendait indiscernables les uns des autres ceuxqui travaillaient à la libération de l'homme et de la femme, ceux qui avaient en vue l'émancipation de l'esprit*".

Par ailleurs au même moment certains milieux chrétiens s'efforcent de tirer du Surréalisme une version chrétienne ou du moins religieuse, ce qui demande de sérieuses contorsions comme nous l'avons déjà dit.

En 1950 sort un ouvrage très important de Michel Carrouges, "*André Breton et les données fondamentales du Surréalisme*". Dans le chapitre intitulé "Surréalisme et Esotérisme" il joue très habilement sur le langage (ce qui est d'ailleurs une des caractéristiques de l'ésotérisme) pour attribuer au Surréalisme des vues religieuses ; qu'il y ait là une part de vrai, que le surréalisme tende au panthéisme, c'est bien exact, mais il ne faut pas jouer sur les mots, et le "chrétien" Carrouges devait le savoir et s'en abstenir.

Une occasion, trop belle, s'offre à Breton de le prouver, avec l'affaire Michel Mourre, jeune dominicain défroqué qui avait profité de la grande messe solennelle de Pâques 1950 pour lancer de la chaire de Notre Dame de Paris une très violente attaque anti–chrétienne. Le journal Combat avait ouvert une enquête à ce sujet auprès des intellectuels, dont la plupart désapprouvaient ce scandale, et Breton répondit par un lettre ouverte :

"*Un scandale à Notre Dame ? Le sort en est jeté et il n'y aura pas de cérémonie de purification qui tienne. C'est bien là, au coeur même de la pieuvre qui étreint encore l'univers, que le coup devait être porté. C'est d'ailleurs là que, quelquefois, dans leur jeunesse, rêvèrent comme moi, de le porter des hommes avec qui j'ai fait ou je continue à faire route : Artaud, Crevel, Eluard, Péret, Prevert, Char, bien d'autres. En faveur de Michel Mourre, je pense qu'aucun de ceux qui vivent ne se déroberaient, quand il s'agit de se souvenir et de témoigner de cette profonde communauté d'intention*".

On voit que Breton n'est vraiment pas religieux, et pourtant cette question des positions prétendument spiritualistes de Breton vont amener le groupe au bord de l'éclatement aux cours de l'année 1951 ; sans doute s'agit–il là d'un prétexte, ou plutôt d'un facteur de cristallisation qui provoque la prise en masse de toute une série de tensions anciennes mais inapparentes, pour nous du moins.

Carrouges donne une conférence au Centre des Intellectuels Catholiques français sur le thème "Où en est le Surréalisme ?" – Henri Pastoureau, un des piliers du mouvement surréaliste y va faire de l'obstruction et lit le tract intitulé "A la niche les glapisseurs de Dieu". Voyant ensuite que les membres du groupe ne sont pas très heureux

de son initiative il lance contre eux un manifeste baptisé "Aidemémoire" où il leur reproche' leurs relations avec Carrouges et surtout les accuse de tiédeur athéiste. Benjamin Péret et André Breton répondent vertement et font contresigner leur texte par les membres du groupe, de sorte que Pastoureau se retrouve seul avec Patrick Walberg ; tous deux sont alors congédiés, tandis que les ponts sont coupés avec Carrouges.

Le Figaro ayant ensuite annoncé la dissolution du groupe surréaliste, Breton répond dans une mise au point en précisant la nature du surréalisme, plus mouvement ouvert que groupe fermé, et tout en déplorant que les circonstances présentes n'aient pas permis une plus grande extériorisation de sa position révolutionnaire, il rappelle que celle-ci n'a jamais été abandonnée et qu'elle reste un des piliers fondamentaux du mouvement.

Ce genre d'accusation, être religieux et ne plus être révolutionnaire, était particulièrement grave dans le milieu intellectuel, le groupe publie une déclaration collective en date du 24 Mai 1951, intitulée "*Haute Fréquence*". Le titre à lui seule est évocateur de fermeté, de passion même, et non de ramollissement, Le contenu insiste particulièrement sur le primat de la liberté et de la révolte, sur l'hostilité foncière, totale, à la morale judéo-chrétienne, et sur l'intérêt de l'ésotérisme bien compris, c'est-à-dire non pas comme une vague religiosité déiste, succédané du christianisme, mais bien comme le moyen de rendre à l'homme les pouvoirs dont il a été spolié (et qui lui permettront de se faire dieu à la place de Dieu...).

Cette déclaration fut contresignée par trente deux membres du groupe, dont la plupart sont fort jeunes et la moitié vient d'adhérer au cours des trois dernières années, certaines même récemment ; c'est notamment le cas d'une nouvelle vague qui va donner une nouvelle activité au groupe, avec trois architectes, Guy Doumayrou, Claude Rochin, Bernard Roger, et trois spécialistes du cinéma, Ado Kyrou, Robert Benayoun et Georges Goldfayn, animateurs d'une revue, l'Age du Cinéma, qui veulent combattre le "*réalisme bourbier*" pour défendre "*l'Onirisme cinématographique*".

Le cinéma est en effet un moyen révolutionnaire très important (sur les origines duquel nous devrons nous pencher un jour), *d'une efficacité redoutable*, ainsi que l'exprime Benjamin Péret dans un article intitulé "contre le cinéma commercial" : "*Jamais aucun moyen d'expression n'a engendré autant d'espoir que le cinéma. Par lui non seulement tout est possible, mais le merveilleux est placé à portée de la main*". "*Le cinéma devrait être la première arme contre les semeurs de calme et de quiétude de l'âme*".

Kyrou voit dans le cinéma "*l'héritier de la frénésie romantique qui d'Apulée à Sade, de Sade à Lautréamont et de Lautréamont au Surréalisme, illumine la littérature de ses couleurs aveuglantes.*"

Goldfayn précise de son côté que "*le cinéma est une entreprise de transmutation de la vie et donc la grande aventure mentale de la vie moderne. Il doit échapper à toute réduction à la seule esthétique ou technique pour devenir le véhicule d'une puissance extrême de bouleversement poétique.*"

La revue "L'Age du Cinéma" analyse l'oeuvre d'un grand nombre de réalisateurs pour souligner la part surréaliste de leurs films, mais surtout elle rappelle la part propre des surréalistes eux-mêmes :

– après 1920, Hans Richter, Picabia (en collaboration avec René Clair), Marcel Duchamp et Man Ray, et surtout Bunuel et Dali, avec "Le chien andalou" en 1928 et l'Age d'or" en 1929. Ce dernier film a toujours été considéré comme le chef d'oeuvre surréaliste et, bien qu'interdît par lacensure, il est celui que les cinémathèques projettent le plus souvent et avec le plus de succès.

– après 1945 certains surréalistes écrivent des scénarios : Artaud, Péret, Soupault, Brunius surtout qui consacra dès lors toute son activité au cinéma. Aux Etats-Unis Richter travailla avec Marcel Duchamp, Max Ernst, Man Ray, Calder et Fernand Léger, à un film projeté en France en 1953. En France même, en 1951, Heisler réalise une série de courts métrages "Revue du Surréalisme filmée", et en 1952 Zimbacca, Bédoin et Péret font un moyen métrage "l'invention du monde" ; les auteurs de ce film se proposaient "*d'exalter les arts sauvages et de mettre en valeurs leurs implications mythologiques et symboliques*", et pour cela ils faisaient "*confiance à la puissance d'expression*

et d'évocation de l'image faisant appel autant à l'inconscient du spectateur où gisent les archétypes qu'à ses facultés d'enchaînement logique".

Encore une fois il conviendrait de consacrer toute une étude au cinéma comme élément déterminant du bouleversement actuel, et il faudrait se pencher à la fois sur ses origines historiques, sur ses techniques et sur ses thèmes, et cela même en dehors du cinéma proprement surréaliste.

Sur le plan international le Surréalisme continue à rayonner : en 1951 le poète mexicain Octavio Paz, futur Prix Nobel, publie une oeuvre, synthèse entre la mythologie aztèque et l'esprit surréaliste ; toujours en 1951, en Autriche, Max Holzer publie à Vienne un recueil intitulé "Surrealistische Publikationen", et en 1952 le peintre Edgar Jené organise à Sarrebruck sous les auspices de la mission diplomatique française une exposition "La peinture surréaliste en Europe".

En France le Surréalisme a conquis droit de cité : dans son édition de 1952 le Petit Larousse en donne une définition, des professeurs le commentent en Sorbonne, et en 1952 également André Breton est convié à donner à la Radio seize entretiens hebdomadaires sur l'histoire du Surréalisme. Cependant le mouvement n'a plus d'organe d'expression propre, il en est réduit, selon l'expression de Breton, à suivre un cours souterrain, et il va être conduit à collaborer à deux publications, l'hebdomadaire Arts et l'organe de la Fédération anarchiste et libertaire entre Octobre 1951 et Janvier 1953.

En une quarantaine de billets hebdomadaires les Surréalistes s'efforcèrent de provoquer chez leurs lecteurs anarchistes, spécialistes de la révolte sociale, une adhésion à la révolte intellectuelle et morale du surréalisme ; en fait si cette collaboration leur avait été offerte c'est parce que au sein de l'organisation anarchiste une minorité active tentait de renouveler et d'élargir l'idéologie anarchiste elle-même.

De son côté l'hebdomadaire Arts, de très grand tirage, le premier en France dans le genre, devait fournir une tribune de première importance en plusieurs circonstances lors de grandes polémiques.

La première ces polémiques eut lieu entre Breton et Albert Camus, en Octobre-Novembre 1951, à l'occasion de la publication du livre "L'Homme révolté". Toute la thèse de Camus va effectivement à l'encontredu principe même du Surréalisme, et elle montre que loin de grandir l'homme la révolte le diminue et rend esclave, et que, précisément, dans les temps modernes le culte de la révolte absolue a conduit à l'esclavage absolu ; Camus pensait surtout aux régimes totalitaires que l'humanité venait de découvrir, les ravages de la drogue, qui auraient répondu à la même analyse, étant encore assez modérés. La polémique fut très vive, Camus se permettant d'attaquer tous les dieux de la révolte et du Surréalisme, Sade, Rimbaud, Lautréamont.

Peu après, en Décembre 1951 une autre polémique commence. Une émission radiophonique ayant présenté Alfred Jarry, père d'Ubu-Roi, comme un poète chrétien, Péret prit feu et répondit dans Arts, ce qui a vrai dire n'était pas difficile, la thèse étant idiote. Les surréalistes purent ainsi brasser la sauce et provoquer une foule de témoignages dans Arts : Aimé Patri, Julien Gracq, Luc Estang, Max-Pol Fouchet, Michel Carrouges, Roland de Reneville, Jacques Prevert, Peyre de Mandiargues et Jules Monnerot ; tout ceci permit une intense propagande pour les thèses révolutionnaires auprès du grand public grâce au canal du journal littéraire le plus lu de France.

Une troisième polémique, début 1952, ayant trait à l'art, s'éleva entre les Surréalistes écrivant dans Arts et les Communistes écrivant dans leur Journal "Les Lettres Françaises". Les communistes défendaient le réalisme socialiste, et les surréalistes prônaient l'art comme ferment de liberté et de révolution ; en illustration de la thèse surréaliste, pour affirmer son développement pratique, eut lieu en Mai 1952 au Musée d'art Moderne de Paris une grande exposition picturale "l'Art du XX siècle".

On y vit quelques oeuvres des précurseurs du XIX, Seurat, Gauguin, Van Gogh, Renoir, Cézanne, et surtout des représentants des diverses écoles modernes : Munch, Picasso, Matisse, Duchapm, Picabia, Kandinsky, Chirico, Mondrian, Modigliani, Chagall, Derain, Braque, Juan Gris, Dali, Ernst, Masson, Miro, Matta, Tanguy et

Rousseau, "tous participant, selon l'expression de Breton, à la grande quête spirituelle, celle qui tend à exprimer le contenu latent de notre époque et à concilier les aspirations et les prémonitions de l'homme". Au même moment Breton et Péret publient dans le journal Arts une bande dessinée et commentée "La vie imagée de Pablo Picasso".

En cette fin de l'année 1952 l'équipe surréaliste apparaît comme solidement reformée après les difficultés de la guerre et de l'après–guerre, et il est évident qu'elle est sortie du ghetto où avaient voulu l'enfermer les communistes ; elle parle même très fort et tout le monde l'entend.

En Novembre 1952 elle parvient à se doter d'un nouvel organe au titre significatif, Medium, dont le premier numéro annonce l'ouverture imminente d'une galerie "*A l'étoile scellée*", ainsi que la parution prochaine d'une dizaine d'ouvrages émanant de divers membres de l'équipe, Benayoun, Kyrou, Breton, Malcolm de Chazal, etc.

Surtout, peut–être, Breton fait part de l'enseignement ésotérique public, de désoccultation évidemment, que donne chaque dimanche après–midi René Alleau à la salle de la Société de Géographie, sur le thème : les textes classiques de l'Alchimie, et notamment un ouvrage écrit en 1669 à Londres par Eyrénée Philalèthe (ami de la Liberté). Cet intérêt n'est pas nouveau, nous en avons déjà eu plus d'un témoignage, et notamment dans le second manifeste en 1929 où Breton s'exprimait en ces termes :

"Je demande qu'on veuille bien observer que les recherches surréalistes présentent, avec les recherches alchimiques, une remarquable analogie de but : la pierre philosophale n'est rien d'autre que ce qui devait permettre à l'imagination de l'homme de prendre sur toutes choses une revanche éclatante et nous voici de nouveau, après des siècles de domestication de l'esprit et de résignation folle, à tenter d'affranchir définitivement cette imagination par le "long, immense, raisonné dérèglement de tous les sens et le reste".

Le surréalisme est, veut être, cette alchimie du Verbe annoncée par Rimbaud et Breton ajoute : "alchimie du verbe : ces mots qu'on va répétant un peu au hasard aujourd'hui demandent à être pris au pied de la lettre".

Il serait assez vain et fastidieux de poursuivre un parallèle bien obscur entre ces deux notions elles–mêmes pas très claires ; notons cependant une double correspondance : de même que l'alchimie visait d'abord une maîtrise des éléments matériels, le Surréalisme vise la maîtrise du verbe pour faire sortir des mots une puissance inconnue (cf. l'automatisme verbal, et en alchimie ce que l'on appelle la langue des oiseaux) destinée à transformer les esprits. Sur un plan plus élevé, au niveau de la personne, de même que l'alchimie conduit le postulant à l'initiation, c'est–à–dire à l'illumination panthéiste, le Surréalisme de son côté visait à déterminer le point où se résolvent les contradictions, où l'homme se sent l'égal de Dieu, ou plus exactement il s'imagine prendre la place de Dieu.

René Alleau avait connu le Surréalisme avant de se lancer dans l'occultisme, et de son propre aveu cette rencontre avait orienté son avenir. Breton et Alleau nouèrent des liens très étroits, participant réciproquement à leurs travaux ; jusqu'où se sont développés ces rapports, et les surréalistes sont–ils passé des paroles aux actes ? Nous ne le savons.

Mais l'esprit, en tout cas, était bien commun, et cette fréquentation ne pouvait que conduire les surréalistes à un approfondissement de leur pensée dans la ligne tracée par cette définition de René Alleau :

"Non seulement l'ascèse alchimique proclame l'unité de la matière, mais elle témoigne de l'union de la matière et de la conscience comme de la souveraine puissance de "l'esprit délivré", formule qui exprime à merveille l'union du Monisme et du Panthéisme.

Nous touchons par là à ce qui constitue une des données fondamentales de la pensée révolutionnaire à travers les temps et les contrées : la divinisation de l'homme, et du monde, poursuivie depuis des siècles, dans le paganisme antique d'abord, puis dans le néo–paganisme que ce soit pendant les quatre premiers siècles ou plus tard en diverses périodes du Moyen–Age, aux XI – XII

siècles dans divers mouvements "populaires", aux XIV– XV – XVI siècles dans les cénacles rosicruciens, enfin aux XVIII et XIX siècles dans la Franc–Maçonnerie moderne.

En Décembre 1952 s'ouvre la Galerie "A l'Etoile scellée", bientôt occupée par l'exposition d'un nouveau venu, réfugié hongrois, Simon Hantaï, que Breton salue en ces termes : "Une fois de plus, comme peut–être tous les dix ans, un grand départ".

D'une façon générale la galerie va se trouver pendant quelques années au centre d'un carrousel de tendances picturales ; disons seulement que le "réalisme socialiste" est en sérieuse perte de vitesse, de même qu'un certain art abstrait, tandis que monte la cote de l'art surréaliste comme en témoignent de nombreuses expositions : Paalen en Décembre 1952, Picabia en Janvier 1953, Wilson en Mars 1953, Wilfredo Lam le même mois, Miro en Mai 1953.

Apparaît en Mai 1953 le suédois Swanberg qui se réclame de Jérôme Bosch (peintre du Moyen–Age membre d'une secte gnostique et dont l'oeuvre est célèbre) et d'Arcimbaldo (peintre fantastique de la Renaissance).

En Février 1953 la revue "*Medium*" publie un article "*Abstraction et Surréalisme*", témoin d'une évolution qui donnera naissance à l'école de l'abstraction lyrique. L'auteur de l'article, Charles Etienne, veut "hâter le moment où l'intérieur de la vue sera devenu l'extérieur de la vision" ; admiratif devant cette formule magnifiquement subjective Breton conclut :

"*Dans cette dernière formule entre toutes saisissante, réside le principe d'unification de deux tendances actuelles de la peinture dont les adversaires commun ont intérêt à exploiter l'opposition apparente. Loin de persister à vouloir s'exclure, l'une et l'autre se doivent de l'adopter d'enthousiasme comme mot de ralliement.*"

Breton reconnaît par là combien la coexistence de deux tendances et de combien de sous tendances !, était difficile et constituait une source de faiblesse à la fois pour les peintres et pour le public visé, difficulté que l'on pourrait résumer ainsi : comment marié Picasso et Salvador Dali sur le plan de l'art, sans parler de politique puisque Dali se rattachait à New–York et Picasso à Moscou ?

La galerie de l'Etoile Scellée accueille ainsi toute une série d'expositions différentes par le forme, du plus abstrait au plus figuratif mais semblables par la pensée et l'intention ; un grand nombre de jeunes peintres sont sensibles à cette ouverture et ils se retrouvent autour de cette définition de Jean Schuster :

"*Le peintre doit être l'inventeur d'un trésor doté d'un haut potentiel symbolique : qu'attendre de celui–ci, sinon le bouleversement des structures mentales qui doit aboutir au renversement de signe de la lutte séculaire de l'homme contre le réel, le premier étant déjà, jusqu'à nouvel ordre, la proie du second.*"

Cette conception rencontrait également un bon accueil de la plus grande partie de la critique internationale, comme nous le verrons par la suite.

Revenant à la littérature, au cours de cet été 1953, Breton et Péret en vacances à St Cirq la Popie, inventent et mettent au point une nouvelle méthode, le Jeu de l'un dans l'autre : c'est un système très subtil d'images, d'évocations, qui permettent de faire éclater le sens précis des mots et de faire apparaître ainsi une nouvelle pensée ; les membres du groupe semblent avoir attaché une grande importance à cette méthode comparable à l'automatisme verbal.

Pendant l'hiver 53–54 le bulletin "*Medium*" devient une luxueuse revue, chaque numéro étant illustré par un peintre du groupe, Hantaï, Paalen, Swanberg, Lam. Le contenu également s'enrichit notablement avec l'apport d'auteurs voisins, tous de la même lignée : Raymond Abellio traite de la métapsychique, Lancelot Lengyel de l'art celtique, René Alleau, et son maître en occultisme Eugène Canseliet, collaborent aussi régulièrement.

Au cours de l'été 1954 survient un événement mémorable qui va agiter une nouvelle fois la barque surréaliste, et très violemment.

Les organisateurs de la 27e Biennale de Venise placent leur exposition sous le signe du Fantastique dans l'art, fantastique et non surréalisme car ils avaient eu peur du mot, mais l'intention y était, et d'ailleurs une quinzaine de peintres surréalistes figurent sur les murs ; mais évidemment cet accueil qui consacre le rayonnement surréaliste implique aussi un consécration sociale de certains auteurs surréalistes, et Max Ernst, Arp et Miro reçoivent le grand Prix de peinture de la Biennale, ce qui est étonnant (bien que très humain) de la part du très anticonformiste Ernst.

Le groupe surréaliste prit feu et publia aussitôt une déclaration indignée d'exclusion de Max Ernst accusé de désorienter la jeunesse par son attitude. Tout ceci fut l'occasion de beaux remous, et pour clarifier la situation Charles Etienne lança à la fin de l'année 1954 une grande enquête sur "la situation de la peinture en 1954", sous la forme d'une questionnaire détaillé auquel répondirent un grand nombre de jeunes peintres ; l'intention réelle était évidemment de ramener les esprits à la véritable conception surréaliste de l'art.

Parmi les réponses nous ferons deux citations significatives, celle de Altan et celle de Swanberg.

Après un texte de Sade où celui-ci raconte l'histoire d'un viol, le viol de Justine dans "Justine ou les malheurs de la vertu", Atlan conclut:

"*l'orientation du surréalisme ? Elle pourrait être d'aider positivement l'homme en dehors de toute "littérature" et peutêtre surtout par la peinture... à entrer en communication avec les puissances cosmiques, – à créer des "formes nouvelles" assez chargées de sang, de vie, de violence, pour contraindre l'homme à ces brefs moments où, à force d'extase et de folie il se dépasse et se justifie.*"

Le texte du suédois Swanberg résume tout-à-fait l'exposition qu'il devait réaliser au printemps suivant, en Mars-Avril 1955, à la galerie l'Etoile Scellée :

"*La femme représente à mes yeux un monde surdéterminé où toutes mes idées de beauté, de poésie, d'agression, où ma joie de vivre et sa compagne inséparable, la terreur de l'éphémère, l'ont taillée dans les innombrables facettes de la nostalgie de la beauté. La femme est pour moi une divinité que j'adore par mon art et à travers lui. Le poisson et l'oiseau, le papillon et le baiser, la fleur brûlante et mon oeil, la langue de la mer et les bras blancs de la plage, les hauts talons sonores et l'oreille qui les berce, tout est la femme dans ma peinture. Par ses attributs séduisants, elle dissimule et révèle, se dérobe et attaque, pare, intensifie, mais jamais ne donne de réponse définitive. Elle est une vision de métamorphose qui, lorsqu'on croit la saisir, se dérobe, devient peut-être un soleil rayonnant. Elle glisse entre des arcs voutés d'éternité, un oeil regarde. L'oeil devient un poisson fuselé, son iris a glissé un peu sur le côté et forme la tête. Le poisson redevient une femme aux hanches ronde, la tête est un soleil qui lentement se libère pour de nouveau rayonner comme le portrait éternel de ma femme.*"

Texte qui entraînait dans le numéro 3 de la revue Medium le commentaire suivant de Breton : "Je compte parmi les grandes rencontres de ma vie celle de l'oeuvre de Max Walter Swanberg qui m'a permis d'apprécier du dedans en me le faisant subir dans toute sa force, ce que peut être la fascination".

Toujours fidèle à la technique du questionnaire "Medium" lance une autre enquête : "Ouvririez-vous ? c'est-à-dire est-ce que vous ouvririez votre porte, s'ils se présentaient, à Baudelaire, Hegel, Novalis, Freud, etc, et pour quelles raison ?" L'inspiration, on le voit, n'a pas changé ?

En témoigne également un article de Jean Bruno dans la Revue Métapsychique sur "André Breton et la magie quotidienne", en Février 1954, titre repris par Breton lui-même, "Magie quotidienne", pour un article paru dans le premier numéro de la Revue "La Tour St Jacques" en Novembre 1955 ; le seul nom de cette publication nouvelle souligne le lien, au moins théorique, avec l'alchimie.

En cette même année 1954 Michel Carrouges commet un nouveau livre qui soulève de nombreuses protestations au sein du groupe, Les Machines célibataires ; sa thèse est que la barbarie moderne, à la fois matérialiste scientiste et idéologiquement totalitaire, est en bonne partie issue de la pensée d'hommes comme Duchamp, Kafka, Roussel, et il la résume ainsi :

"Le mythe des "Machines célibataires" (allusion au tableau de Duchamp La Mariée mise à nu par ses célibataires, même –) signifie de façon évidente l'empire simultané du machinisme et du monde de la terreur... Le plus extraordinaire peut–être, a ce point de vue, est que les terrifiantes machines inventées par Duchamp, Kafka, Roussel dressent côte à côte leurs silhouettes fantastiques sur le seuil de l'ère de la barbarie scientifique et concentrationnaire... ...Il serait puéril de croire que les plus grands génies de notre temps se divertissent à des jeux irréels et qu'ils distinguent leur pensée à plaisir. Si bizarre que puissent sembler leurs grands jeux, ils font apparaître en traits de feu le mythe majeur où s'inscrit la quadruple tragédie de notre temps : le noeud gardien des interférences du machinisme, de la terreur, de l'érotisme et de la religion ou de l'antireligion".

Il reprenait ainsi la thèse déjà esquissée par un exsurréaliste, Raymond Queneau, pour qui Kafka, Sade, Swift, sont les précurseurs du fascisme.

Il est assez plaisant, pour nous, placés comme nous le sommes, de voir divers représentants du même esprit se jeter à la face les divers aspects de la même doctrine, aspects qu'ils veulent croire contradictoires, mais que nous savons bien être complémentaires : la Révolution, comme le démon, a toujours deux faces, l'un et l'autre vous sourient par devant tandis qu'ils vous détruisent par derrière. Il est vraiment comique que d'aussi fervents disciples de Sade en soient encore à ne pas connaître une pareille évidence, à croire qu'il ne l'ont pas lu... !

Dans le prolongement de ces remous le numéro 4 de la revue Medium publie un nouveau manifeste "Du Surréalisme dans ses oeuvre vives", où Breton conclut :

"L'intuition poétique enfin débridée du Surréalisme... peut seule nous pourvoir du fil qui remet sur le chemin de la Gnose, en tant que connaissance de la Réalité Suprasensible".

Ce même numéro 4 contient aussi la première allusion à l'Algérie, et Breton affirme : "Nous nous tenons entièrement solidaires des insurgés dont le combat est le nôtre".

La période qui commence autour de l'année 1955 va se trouver, par la nature des choses, un peu plus marquée par la politique dans deux directions, l'Algérie et l'Europe de l'Est où divers peuples, Pologne, Hongrie, se soulèvent. Il ne faut surtout pas oublier le 20e congrès du P.C. russe, celui où Kroutchev déboulonna Staline, dont les conséquences furent si importantes, et qui justifiait après coup les positions antistaliniennes des Surréalistes.

Sur le plan de l'Algérie, les surréalistes adhérent au Comité d'Action des Intellectuels français contre la poursuite de la guerre en Afrique du Nord et le 20 Avril 1956 Breton prononce un discours au cours d'un meeting "Pour la défense de la Liberté".

Du côté de l'Est, en Octobre 1956, les surréalistes publient "Hongrie Soleil Levant" où reprenant leurs positions ultrarévolutionnaires ils veulent voir dans la révolution, hongroise le soleil levant de la vraie révolution mondiale (alors qu'en réalité il s'agissait des tous premiers pas d'une véritable contre–révolution populaire...).

A la même époque paraît le premier numéro d'une revue luxueuse "Le Surréalisme même", où les reproductions d'oeuvre plastiques tiennent une grande part ; apparaissent également les premiers travaux d'un jeune canadien, Jean Parent, dont les tableaux–objets doivent être, selon lui–même, "*le lieu géométrique de l'érotisme, de l'irrationnel poétique et de la Subversion*".

VIRAGE A DROITE... ?

A partir de 1957 on assiste à un curieux phénomène, bien qu'il ne soit pas extraordinaire pour qui connaît un peu la Révolution : il s'agit du virage à droite d'un certain nombre d'esprits frayant alors dans les eaux révolutionnaires et surréalistes. Comment cela s'estil opéré ? Mystère. Toujours est–il que ce courant apparaît dès Octobre 1956 à propos de la Hongrie : le peintre Hantaï prend position pour la révolte anti–russe mais aussi anti–communiste, anti–marxiste, ce qui rend les surréalistes fou furieux.

La tendance se confirme la même année à

propos de l'Algérie autour du peintre Mathieu qui, en Janvier 1957, prends position contre le FLN algérien.

Mais le fait le plus riche d'enseignement fut en Mars 1957 le cycle de commémoration de la condamnation par l'Eglise du disciple chrétien d'Averroès, Siger de Brabant (1235–1281), organisé par Mathieu et Hantaï. Dans le programme–manifeste de ce cycle patronné par Paulhan et Pauwels[1] on trouve cités comme techniques d'avilissement de l'homme à côté, bien sûr, de la pensée chrétienne, l'enseignement laïc, les assurances sociales et le suffrage universel.

Vu avec trente–cinq ans de recul tout ceci dégage un certain parfum désormais bien connu, un certain relent Nouvelle Droite, dont iln'est pas interdit de penser qu'elle jetait là ses premiers jalons publics dix ans avant sa fondation officielle.

Les Surréalistes dénoncèrent la manoeuvre dans un tract intitulé "coup de semonce" dont nous extrayons ces lignes :

"*Le groupe capétien qui s'est compté à la galerie Kléber peut disposer d'appuis puissants dont nous avons voulu signaler quelques–uns. Il peut prétendre empiéter sur certains domaines (ésotérisme, art médiéval, etc) où le surréalisme frayait sa propre voie. Mais sous aucun prétexte nous n'accepterions d'être confondus avec lui. Nous nous réjouissons au contraire que la preuve soit fait, une fois de plus, que l'ennemi principal, constamment et dangereusement actif de la pensée libre dans cette moitié du monde c'est l'Eglise*".

La concurrence est donc rude puisque, si l'on peut dire, même la "droite" s'en mèle ! Mais Breton n'entend pas pour autant changer de terrain et en cette année 1957 il écrit "l'Art magique" qu'il conclut ainsi :

"*S'il n'appartient pas au Surréalisme de jouer le rôle, forcément confusionnel dans le cadre de la société actuelle, des magiciens qui peut–être font cruellement défaut à cette société, ni de trancher les débats entre les diverses tendances qui se réclament de la "Tradition" ésotérique, son mot d'ordre fondamental : libération sans condition de l'esprit dans le sens du mieux ne fait que donner, ou rendre, l'impulsion morale et poétique à ce qui fut le voeu de la magie, son secret diversement avoué, toujours menacé, et jamais dissous, tout au long des siècles*".

Tel apparaissait bien, vu de l'extérieur, le mouvement surréaliste, comme en témoigne l'appréciation de l'écrivain non surréaliste Dionys Mascolo dans un ouvrage publié aux Editions de Minuit en 1957, "Lettre polonaise sur la misère intellectuelle en France" :

"*Il faut insister sur l'extrême importance du seul mouvement de pensée que la France ait connu dans cette première moitié du XX siècle. Issu de la bourgeoisie, nourri de littérature, tous comme ceux qui devaient devenir des littérateurs de carrière, un groupe s'est formé, autour de la personne exigeante d'André Breton, pour imposer à tous, en des termes qu'il n'est pas possible d'oublier, un ensemble de convictions, d'injonctions, de rappels, de définitions, de règles qui composent une éthique intellectuelle... Associant Marx et Rimbaud indissolublement (changer la vie – transformer le monde), posant le primat de la poésie sur toute autre réalité,mais rabaissant au–dessous des activités les plus serviles la poésie qui se croirait permis de négliger l'action révolutionnaire, posant que la poésie est connaissance, liant sans échappatoire possible le lyrisme aux recherches des sciences humaines, opposé à toute littérature qui se présenterait comme supérieur à l'imagination, à toute mystique qui se présenterait comme supérieure à la raison, le groupe surréaliste, en peu de temps, a fait bien plus qu'accumuler des oeuvres : il a constitué un esprit.*"

Cette analyse à la fois concise et complète

1– Louis Pauwels, ex–disciple du mage Gurdjieff et qui achevait alors son livre sur le maître, venait de rencontrer Jacques Bergier dans des circonstances qu'il raconte lui–même: "Cela s'est passé par l'entremise de René Alleau et dans les milieux surréalistes; je voyais souvent André Breton à cette époque et comme je cherchais un collaborateur scientifique pour écrire un livre de prospective que m'avait commandé Pierre Lazareff, René Alleau, ami et collaborateur de Breton, m'a présenté Jacques Bergier. Nous n'avons jamais écrit "Visa pour le futur" mais parlant des chances d'un mariage possible entre la civilisation contemporaine et la pensée ésotérique, nous avons entrepris "Le Matin des Magiciens" qui sortit en 1960 et se vendit à plus d'un million d'exemplaire, d'où sortit aussi l'aventure Planète, revue tirant à cent mille exemplaires".

nous paraît constituer le meilleur résumé possible de la question ; il est sans doute non dénué de sens qu'elle émane en cette année 1957 d'un auteur communiste et qu'elle soit publiée en France dans une maison d'édition très proche du Parti. On pourrait dire que lentement le paysage a bougé,à droite comme à gauche, signe d'une large pénétration de l'idéologie surréaliste dans des milieux divers.

Cette ouverture sera facilitée par les événements de 1958, et les Surréalistes participent à la fondation d'un périodique ouvert à toute la gauche intellectuelle, " 14 Juillet", dont le premier numéro sortira le 14 Juillet 1958. Trois numéros paraîtront auxquels collaborent des surréalistes comme Breton, Bedouin, Bénayoun, de Mandiargues, Péret, des sartriens comme Péju, Pouillon, et des intellectuels communistes en rupture avec le Parti comme Antelme, Morin, Marguerite Duras, Duvignaud, Vittorini, Rolland, ainsi que par ailleurs Maurice Blanchot.

D'autre part en cette fin 1958 les Surréalistes créent un nouvel organe destiné à assurer la permanence du mouvement "Bief".

L'année 1959 verra la mort de plusieurs membres du groupe, Péret d'abord le 18 Septembre, à Paris, le plus proche de Breton et le plus fidèle, puis Paalen, suicidé à Mexico fin Septembre, et le 6 Octobre Jean-Pierre Duprey suicidé à Paris.

Cette année 1959 verra surtout la tenue de la 8e Exposition Internationale du Surréalisme qui prend pour thème "l'Erotisme" et qui selon Breton "invite les visiteurs à pousser une reconnaissance en pleine foret vierge dans Paris même, au seuil de 1960".

Breton précise que *l'Erotisme dont il s'agit ici est tout à l'opposé de la gaudriole et qu'il est une mise en question, la plus radicale qui soit de la vie intérieure et de l'être même de l'homme. Son point de mire véritable, c'est l'interdit, immémorial, universel, qui pèse sur le prétendu civilisé aussi bien que sur le prétendu sauvage, et qu'il faut commencer par dégager de l'immense broussaille de préjugés qui le recouvre.*

A la même période où il écrit ces lignes pour l'Avis aux exposants et aux visiteurs, il préside une réunion privée rassemblant une centaine de participants où Jean Benoit joue le testament de Sade et termine sa représentation en se marquant lui-même avec un fer rouge aux initiales de Sade.

En 1960 Breton participe au Manifeste des 121, prise de position de 121 intellectuels français en faveur du FLN qui devait avoir une grosse influence par tout le battage médiatique qu'elle permit. En 1961 il fonde et dirige une dernière revue, "La Brèche", et en 1962 il prend la parole au Père Lachaise lors de l'incinération de la veuve de Trotsky. Pendant les trois années suivantes il prépare longuement la 9e Exposition Internationale du Surréalisme qui eut lieu en Novembre 1965 à la Galerie de l'Oeil.

Il paraît certain que désormais, et depuis plusieurs années déjà, l'activité du groupe s'est essoufflée ; relayée à la périphérie par la multitude des groupes internationaux, elle n'est plus guère productive en son centre depuis l'année 1960 comme si Breton se trouvait un peu isolé au milieu des nouvelles générations.

Pendant l'été 1966, alors qu'il séjourne en vacances comme tous les étés dans sa propriété de St Cirq La Popie, dans le Lot, il tombe malade, ramené d'urgence à Paris, il y meurt le 28 Septembre et est enterré le 1er Octobre 1966 au cimetière des Batignolles.

Dix-huit mois plus tard ce fut l'explosion de Mai 1968, où l'on devait retrouver tous les thèmes surréalistes, en profondeur dans les principes et parfois même dans les formules percutantes sur les murs.

Il faut pourtant préciser que cette jeunesse, qui s'est trouvé mobilisable en 1968, n'avait pas, ou peu, subi l'influence directe du Surréalisme, mais elle avait été formée, ou plutôt déformée, par une foule de maîtres et d'organisations qui, eux, avaient reçu directement l'influence surréaliste, et en avaient tiré l'impulsion déterminante.

Une autre étude à faire sur tous ces groupes demanderait un long travail, contentons-nous de

fixer quelques points particuliers en espérant que ces aperçus provoqueront des vocations de chercheurs.

Rappelons d'abord quelques organisations nées à la même époque que le Surréalisme, dans un esprit comparable, et dont les efforts se sont recoupés pour participer à un même bouleversement des esprits.

A Weimar, en Allemagne, en 1919, un architecte, Walter Gropius, fonde avec quelques camarades dadaïsants, le BAUHAUS, corporation d'artistes de diverses spécialités qui devait devenir une formidable école d'art moderne. En effet, dadaïstes, anarchistes, révolutionnaires, les membres du Bauhaus vont révolutionner en pratique l'architecture et l'ameublement, en Europe d'abord et puis à partir de 1933, en Amérique, après que l'arrivée au pouvoir des Nazis les eut conduits à émigrer aux Etats-Unis où ils devaient faire florès et créer ce que l'on appelle maintenant le "design".

Pendant la première guerre mondiale même, en 1917, fut fondée à Vienne en Autriche, la VMP, école privée de musique, par Schönberg qui a réalisé en matière musicale le même travail révolutionnaire que le Bauhaus : c'est là l'origine de la musique moderne, sérielle. Schönberg émigra également aux Etats-Unis en 1933. Cette ville de Vienne, où sévissait aussi Freud à la même époque, mériterait une étude à elle seule comme foyer révolutionnaire : là se sont élaborés entre 1880 et 1930 un grand nombre des thèmes de la pensée moderne, et de là sont partis pour la France, l'Angleterre et encore plus les Etats-Unis, ceux qui les ont diffusés à travers le monde.

Quelques années auparavant, vers 1910 à Munich, Kandinsky, russe d'origine asiatique, avait fondé le groupe de peinture révolutionnaire appelé le Cavalier Bleu (en allemand "Blaue Reiter"), et il devint professeur au Bauhaus en 1922.

Après la création du Surréalisme nous avons fait allusion au groupe "*Le Grand Jeu*" qui entra en concurrence avec Breton : beaucoup plus que les Surréalistes les membres de ce groupe, Daumal, Vailland, Lecomte, ont fait un appel systématique à la drogue pour "*capter les forces du dedans*", et leur influence se retrouvera très forte chez les Beatniks et Hippies des années 55-70, qui sont un des grands courants préparateurs de Mai 68.

Ce dernier trait souligne le fait que pour beaucoup d'ultrarévolutionnaire le style du groupe surréaliste restait encore "très bourgeois", au moins dans son genre de vie et son mode de contestation très intellectuel.

Après 1945, alors que le groupe de Breton éprouvait des difficultés à se reformer et subissait le barrage communiste, barrage qui devait durer jusqu'à l'apparition de la guerre froide, un nouveau groupe apparut : la "*dictature lettriste*" fondée par un réfugié roumain, Isidore Isou, ancien dirigeant des Jeunesse Marxistes Sionistes Roumaines. Les Lettristes reprenaient le même style de contestation que les surréalistes à leurs débuts, avec une grande violence verbale et, en plus, une certaine allure "semi-clochard" : c'est l'époque de St Germain des Près, avec l'abandon de la famille, des études et de tout moyen de subsistance.

Il faut noter aussi, c'est important, parmi cette jeunesse européenne, la présence d'un grand nombre d'Américains, démobilisés sur place et qui, ayant traîné quelques années en France, repartaient chez eux avec de nouvelles moeurs, ainsi que des nordiques, des Suédois, des Danois, des Hollandais : tout un petit monde cosmopolite, prêt au voyage, sans attaches, et qui allait effectivement de Paris à New-York, ou Amsterdam, ou Copenhague, partout où la jeunesse commence à s'agiter.

En 1950 le groupe lettriste sort une nouvelle revue "Front de la Jeunesse" où est prêchée, dix-huit ans avant 68, la révolte lycéenne.

Une tendance extrême de ce groupe fit scission et fonde en 1953 "*L'Internationale lettriste*", au ton encore plus provoquant du genre "*L'éther est en vente libre*" ou encore "*violez les mineures*" ; mais peu de temps après les débuts de la guerre d'Algérie marquait la fin de St Germain des Près et les diverses équipes se trouvaient dispersées.

Ce n'est qu'à partir de 1957 qu'un nouveau groupe se soude autour d'un responsable lettriste, Guy Debord : c'est *l'Internationale Situationnis-*

te, dont l'apport original est l'analyse de la société de consommation naissante : les situationnistes veulent montrer que toute activité révolutionnaire est récupérée et devient une marchandise comme une autre, et ils insistent sur l'idée selon laquelle la révolution doit être une fête joyeuse et gratuite.

En Juin 1958 paraît le premier numéro de la Revue de l'Internationale Situationniste, puis très vite, à partir d'une scission né en Hollande *le mouvement Provo* qui met en avant l'usage libre de la drogue.

Ce sont tous ces groupes qui ont bâti de façon immédiate les théories et le vocabulaire de 68 au cours d'une dizaine d'années d'incubation, mais leurs sources, leurs racines, venaient en très grandepartie de l'énorme travail subversif effectué pendant quarante ans par les Surréalistes.

Il y aurait lieu d'étudier également les mouvements américains *Beatnik et Hippy*, avec leur double racine "*L'Orient et la drogue*", déjà en honneur chez les Surréalistes, qui cette fois ne touche plus quelques milliers de jeunes bourgeois, mais des millions de jeunes de tous milieux.

Le milieu humain, les matériaux étaient prêts, il a suffi de la venue à Paris d'un "juif allemand", comme aimait à se présenter luimême Daniel Cohn-Bendit, pour que la paille bien sèche prit feu...

P.R.

BREVE BIBLIOGRAPHIE

MAURICE NADEAU "Histoire du Surréalisme" – Editions du Seuil

JEAN-LOUIS BEDOIN "Vingt ans de Surréalisme (1919-1959)" – Editions Denoel 1961

ALAIN et ODETTE VIRMAUX "La Constallation Surréaliste – Editions la Manufacture – 1987

REVUE "LA NRF" n172 "André Breton et le Mouvement Surréaliste" – Année 1967

ANDRE LEGRAND "André Breton et son temps" – Editions Le Soleil Noir 1976

FERDINAND ALQUIE "Philosophie du Surréalisme" – Flammarion – 1977

TROTSKY "Littérature et Révolution" 10/18 UGE 1964

"Démocratie cléricale"

Le seul léger reproche que l'on pourrait faire au livre récemment édité par les Editions Ste Jeanne d'Arc est sans doute l'ambiguité de son titre qui ne devient évident qu'après la lecture.

Cette formule ne désigne pas, comme on pourrait le croire, un souci excessif des clercs d'écouter la voix des laïcs mais tout simplement le fait que les clercs se sont mis au service de la Révolution chaque fois qu'elle était en danger.

Chaque fois que le peuple français fut sur le point, ou sur le chemin, de se débarasser de la dictature révolutionnaire, les chefs de l'Eglise Catholique, et il faut désigner par cette formule la hiérarchie, les prêtres et les intellectuels, tant laïques que clercs, ont volé au secours de leurs ennemis naturels.

Ce ralliement progressif tout au long du XIXe, ralliement politique voulait-on croire, a conduit logiquement au ralliement religieux de Vatican II, car la Révolution est UNE. Cette vaste trahison, dénoncée par de nombreux papes et réalisée par d'autres, reste un mystère insondable à vue humaine, mystère quant à l'économie du salut mais il était nécessaire de bien l'établir dans son déroulement

Ce petit livre le fait de façon magistrale et rapide qui le met à la portée de tous les lecteurs; pour vous en convaincre, nous reproduisons ci-dessous le premier chapitre consacré au Concordat de Bonaparte.

"*Ce que je viens de faire en faveur de la religion était absolument nécessaire. C'est le fondement de la république. Sans cela notre gouvernement n'aurait pas duré trois ans*"

Telles sont les paroles que Bonaparte, premier consul, adressait à son frère quelques heures après la signature du concordat de 1801. Le cardinal Consalvi venait d'y apposer le sceau du Pape Pie VII. L'encre n'en était pas encore sèche ! Sans ce concordat, "*notre gouvernement n'aurait pas duré trois ans*" ! C'est ainsi que s'exprime le dictateur, nouveau maître provisoire de la révolution en marche, qu'il nomme lui-même la "*république*". Pie VII et ses cardinaux venaient-ils de sauver la révolution chancelante ?

Trois ans plus tard l'ambition du nouveau "maître" ne connaît plus de bornes. Il veut devenir empereur, et régner sur l'Europe. C'est dans Notre-Dame de Paris, le 2 Décembre 1804, qu'un Pape semi-prisonnier, semi-consentant, vient se prêter à une véritable parodie du sacre de nos rois. Bonaparte cependant, emporté par son orgueil et son ambition, prend la couronne des mains de Pie VII, et la pose lui-même sur sa tête. Cet "empereur" ne devait pas durer plus de 10 ans. Mais le Pape, les cardinaux, les hommes d'Eglise étaient là, cautionnant et bénissant ce simulacre, et ce qui l'a suivi. Car à peine le pontife était-il de retour à la sacristie que le nouvel "empereur" tendait la main sur l'évangile pour prêter serment de rester fidèle aux principes de la Révolution, et de consacrer sa vie à les maintenir et à les répandre. Pie VII et ses cardinaux venaient-ils de bénir et de "légitimer" la Révolution triomphante ?

Il s'est trouvé à l'époque des ecclésiastiques huppés qui furent assez sots, ou assez pervertis, pour aduler Bonaparte en le comparant à Constantin. Ignoraient-ils le calcul politique sordide auquel s'était livré le premier Consul, pour asseoir son ambition et conforter la Révolution qu'il servait ?

Après le déchaînement des fureurs et de la tourmente révolutionnaire, après la phase violente d'ébranlement et de destruction du trône et de l'ordre catholique ; après les bains de sang et l'élimination physique des élites ; après les violences de la persécution et la prise du pouvoir ; après le règne de "Gog", c'est-à-dire des démons homicides, devait venir la phase d'organisation

du nouvel ordre des choses , donc une paix apparente protégée par un pouvoir fort et victorieux, concrétisant le règne de "Magog", c'est-à-dire des démons menteurs.

Pour cela, le chef qu'avait choisi la Révolution devait absolument rétablir l'ordre dans le pays, en insurrection permanente depuis près de dix ans, par fidélité à son Roi, à sa Foi et à l'Eglise.

C'est que la France était encore un pays catholique, profondément ancré dans sa fidélité. Aucune de ses provinces, et pas mêmes les rues de son vieux Paris, ne s'étaient reconnues dans cette révolution conduite par les sectes; financée par une infime minorité de bourgeois, de clercs dévoyés, et de seigneurs de la haute noblesse ; réalisée par la tourbe et la lie d'une population dont l'écrasante majorité restait catholique et monarchiste.

Mais la démocratie révolutionnaire venait de s'installer. Et dans la démocratie, ce ne sont pas les majorités qui détiennent le pouvoir dans sa réalité, même quand elles sont écrasantes, mais la crapule insolente et les tireurs de ficelles qui la gouvernent dans l'ombre. Voilà ce que le peuple de France avait éprouvé, sans le comprendre vraiment quant à son mécanisme sociologique.

En découvrant ce monstre qui couvait en son sein, la France, la vraie, s'est révoltée. Partout la constitution civile du clergé a été rejetée et refusée. La nouvelle du 21 Janvier 1793 a été accueillie avec stupeur et indignation. Non, ce monstre-là n'était pas un enfant de France.

On parle toujours ici de la Vendée, à cause de l'épopée extraordinaire de sa grande armée. Mais bien avant et bien après elle, Jean Chouan avait tenu la campagne. En 1794 les garnisons de Laval, du Mans, et des autres grandes villes du centre ouest, sont prisonnières de leurs quartiers, dont elle ne peuvent plus sortir sans tomber en embuscade. En Octobre 1794 encore, près de Laval, Jambe d'Argent, le mendiant boiteux devenu chef de guerre, mourra au feu, à la tête de 2.000 hommes, dans une bataille rangée dont il assurera la victoire par sa mort. La Bretagne est en arme derrière des Cadoudal ! La Normandie derrière des Frotté. Le Berry envoie des troupes à Charette, prend Sancerre, se fait massacrer à Palluau. Les Flandres et la Belgique "chouannent". A Lyon, il faut attacher les foules à des chaînes sur la place Bellecour, et faire charger la cavalerie au sabre pour les massacrer en assez grand nombre ! Toulon n'est écrasée qu'à coups de canons dans les rues par un artilleurs nommé Bonaparte ! Le Sud-Est et le Sud-Ouest sont monarchistes et hostiles à la république...

Partout, le peuple français cache et protège ses prêtres insermentés, souvent au prix du martyre. Qui pourrait dénombrer ceux qui ont pris les armes, qui sont tombés au combat pour Dieu et le Roi, ou qui sont morts martyrs pour leur foi sur les échafauds, dans les noyades, dans les massacres ?

Le sang de France a coulé à flots. Les démons homicides, assoiffés de sacrifice humain, se sont réjouis.

Mais ceux-là mêmes qui n'ont pas pris les armes, ceux qui ont courbé la nuque par faiblesse; ceux-là mêmes n'ont pas accepté la révolution.

Celle-ci ne repose que sur quelques milliers de sectaires, et la force armée des troupes sur lesquelles elle peut compter. Ce qui ne tient souvent qu'à la stupide discipline militaire imitée des prussiens, qui fera servir Klerber et les Mayençais, dans l'uniforme blanc des troupes de Louis XVI, contre les soldats de Bonchamps et de Stofflet qui luttaient pour le roi.

Tout cela, Bonaparte le sait en 1800. Il tremble encore devant Cadoudal embusqué dans Paris, devant les prêtres cachés partout, devant Frotté qu'il fait assassiner ! Il sait que la "terreur blanche" règne un peu partout ; que les ignobles "soldats-bouchers" des colonnes infernales ont été lynchés par les foules, un par un, et qu'ils ont payé leurs crimes. Il sait que le Directoire lui-même a été impuissant à appliquer les lois antireligieuses qu'il a tenté de maintenir. Il sait que son policier Fouché, malgré les moyens dont il dispose, ne parvient même pas à empêcher l'exercice public du culte catholique par les prêtres interdits, les "insermentés" ! Et il sait que partout, le clergé assermenté, par lequel la révolution a tenté d'instaurer le schisme, partout ce clergé célèbre dans des églises vides, quand il n'en a pas

été chassé à coups de pierres ou les fourches dans les reins !

En fait, la "république" de la fausse "nation" est en danger. Les conventionnels et les Jacobins survivants sont pourchassés partout. Les hommes au pouvoir sont des libéraux paralysés par leur libéralisme ! La révolution ne peut plus compter que sur Bonaparte et ses troupes ! Et encore ! Les prétendues victoires éclatantes sous les pyramides se sont soldées par un désastre, et par la fuite éperdue du "glorieux" Bonaparte, obligé de confier sa précieuse vie à un simple rafiot pour traverser la flotte anglaise, en abandonnant son corps d'armée en Egypte, où il sera décimé par la peste et les sabres des mamelouks.

Le premier consul sait tout cela, et le pèse à son juste poids. Le pouvoir en place, dont il a pris les rênes, est d'une terrible fragilité, face à une nation traumatisée par les violences dont elle ne sort qu'à peine, qui lui est hostile profondément, et qui ne lui reconnait aucune légitimité.

D'où le calcul de Bonaparte, que feront si souvent avec succès les révolutionnaires, qui est de tromper et de séduire les clercs, et de tirer de leur goupillon les apparences d'une légitimité qu'ils n'ont pas.

Bonaparte sait que seule l'Eglise peut lui confectionner un semblant de légalité et désarmer les catholiques de France, et peut-être même ceux des pays qu'il va conquérir ! Pour cela, il lui faut traiter avec l'Eglise et se faire sacrer. Il le sait. Et il y parvient.

Yves Chiron répond

A la suite de la publication de l'étude sur "L'Ecole moderne de l'Esotérisme chrétien" dans le bulletin N 22/23, Mr. Yves Chiron, dont nous avions rappelé les liens avec les milieux ésotéristes, nous a adressé une lettre avec demande de droit de réponse.

C'est bien volontiers que nous lui donnons satisfaction en publiant un texte qui ne manquera pas d'intéresser nos lecteurs.

"Monsieur,

Comme m'y autorise la loi, je vous prie de reproduire intégralement le droit de réponse suivant concernant les pages 157 à 159 publiées dans les N 22/23 de votre revue :

1. Depuis plusieurs années, je ne collabore plus aux publications des éditions Pardès.

2. Je n'ai jamais dirigé la revue

L'Age d'Or; *je n'y ai été qu'un collaborateur modeste pendant quelques numéros. Ecrire, en employant le présent, que je la "dirige" est donc doublement erroné.*

3. Ecrire, en employant une fois encore le présent, que je "dirige" la collection Agnus Dei aux éditions Pardes est erroné. Je n'ai dirigé cette collection que quelques mois. C'est justement parce que je trouvais inacceptable, au regard de la doctrine catholique, le second titre prévu dans la collection, Le Mythe primordial du Christianisme *d'A. Mordini, que j'ai refusé de la préfacer. A cette date, été 1987, j'ai cessé de diriger – terme pompeux puisque je n'ai fait qu'en préfacer le premier titre – la collection, j'ai, en cette circonstance, décidé de cesser toute collaboration aux revues des éditions Pardes.*

4. Concernant Le Mystère du Yéti *d'A. Mordini, j'indiquai en préface : "Il appartiendra sans doute à d'autres de poursuive et de critiquer la réflexion d'Attilio Mordini". Je me range volontiers à la critique formulée par J. Vaquie. Mais toutes les analyses de Mordini, dans ce livre, sont-elles contestables ?*

5. Concernant la citation d'Evola qu'on me reproche d'avoir approuvée : je ne crois pas qu'elle résume "le programme de réforme religieuse des ésotéristes". Il faut d'abord s'accorder sur le sens des mots. La définition du dogme comme "expression d'une connaissance absolue et infaillible" si elle est insuffisante pour un catholique ne me semble pas pour autant relever de la gnose ou alors le terme "connaissance" est à bannir à jamais du vocabulaire catholique. Ceci dit, j'abandonne volontiers toute l'oeuvre d'Evola pour une seule Question de la Somme théologique.

6. Je ne crois pas que "l'ésotérisme est éminemment compatible avec le christianisme". Je n'ai jamais été l'adepte et le propagateur d'un "ésotérisme chrétien". Ecrire : "C'est certainement là que réside (sic) sa conviction profonde et son dynamisme" est une calomnie et une injure. La Foi catholique, enseignée par le Magistère, les Docteurs et les Saints me comble. Je me soumets d'avance à tout jugement autorisé de l'Eglise enseignante sur mes modestes écrits. Si dans certaines de mes pages de jeunesse il a pu se trouver quelques affirmations erronées, il ne faut point y voir quelque noir dessein d'"entrisme", de diffusion d'un "ésotérisme chrétien", mais plutôt les fruits malheureux d'une imprudente précocité de publication.

Je vous prie de croire, Monsieur, à mes sentiments respectueux."

Les dernières lignes de ce texte, un peu sibyllines pour nos lecteurs, font sans doute allusion à un bulletin ronéotypé, créé et animé pendant un an par Mr. Chiron voici plusieurs années ; on y trouvait une double inspiration : d'une part celle de la revue COMMUNIO avec le Père Urs von Balthazar et le Père de Finance, apôtres du Recentrage à la Jean Paul II, d'autre part celle d'une multitude de publications ésotéristes françaises et italiennes, dont le rapprochement nous avait paru plein d'enseignement.

Après cette expérience de jeunesse, Mr. Chiron, grace à ses talents ainsi révélés, entama une collaboration avec les Editions Pardes, diffuseur de la pensée de Julius Evola, un des principaux disciples de René Guénon.

Rejoignant par la suite le giron de la Fraternité St Pie X où il devint professeur d'histoire, Mr. Chiron aurait abandonné toute idée ésotériste. Si cela est, tant mieux ; regrettons seulement que cette répudiation se soit faite avec tant de discrétion que personne n'en a été informé.

Par ailleurs notre erreur, si erreur il y a, est excusable, car d'autres éléments adeptes de la même pensée subsistent aujourd'hui dans le même milieu, parmi les clerc eux-mêmes. Alors...

S.A.B.

NOTES DE GERANCE

NUMEROS ANCIENS

Les 17 premiers numéros sont épuisés du fait de l'incendie qui a détruit notre local en Septembre 1988. Leurs sommaires sont néammoins reproduits en page 2 de couverture.

Seuls sont désormais disponibles les N° 18, 19, 20, 21 presque épuisés et le N° 22/23, dont vous trouverez le sommaire ci-dessous.

SOMMAIRE N° 18

SOMMAIRE N° 19

SOMMAIRE N° 20

SOMMAIRE N° 21

SOMMAIRE 22/23

ADRESSES D'AMIS

De nombreux abonnés ont donné des adresses d'amis (plus de 150) auxquels nous avons envoyé le N° 22/23. Nous les en remercions et leur demandons de s'enquérir auprès de ces personnes de l'intérêt suscitée par cette étude et de la suite éventuelle.

NUMERO SPECIAL 22/23

Ce numéro spécial, à la pagination plus que doublée, a vu son tirage également multiplié par deux. Il est donc loin d'être épuisé et une bonne idée serait de l'offrir comme cadeau à vos amis.

A cette occasion, nous vous proposons des conditions spéciales:

Un abonnement 3 N° (22/23 et 24)....................................100 Frs
à adresser de votre part à l'un de vos amis.

N° d'inscription S/480
Dépôt légal 1er trimestre 1993 Impression C.E. Imprimeries
ISNN 0247 - 3607